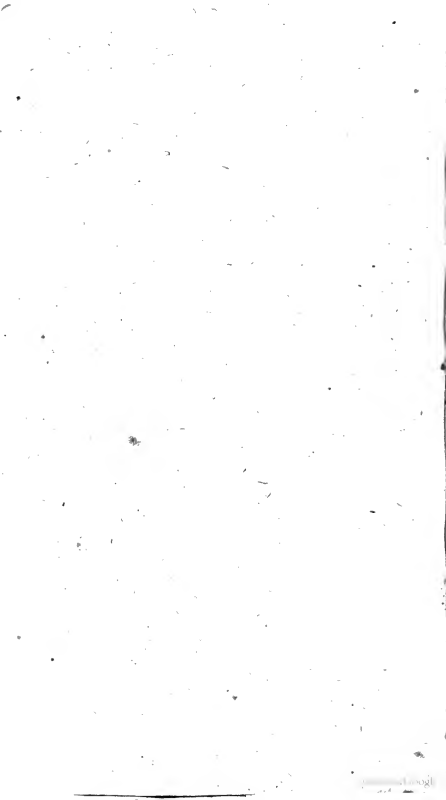



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXII
G
71
NAPOLI







SPLANCHNOLOGIE,

OU

L'ANATOMIE

DES

VISCERES,

TOME II.

SPLANCHNOLOGIE,
OU
L'ANATOMIE
DES
VISCERES;

AVEC des Figures originales tirées d'après les cadavres, suivie d'une Dissertation sur l'Origine de la Chirurgie.

Par RENE' CROISSANT de GARENGEOT, *Maître ès Arts & en Chirurgie, Démonstrateur Roïal d'Opérations, Conseiller Chirurgien Ordinaire du Roi en son Châtelet de Paris, de l'Académie Roïale de Chirurgie, & de la Société Roïale des Sciences de Londres.*

SECONDE EDITION;

Revûe, corrigée & augmentée par l'Auteur.

TOME II.

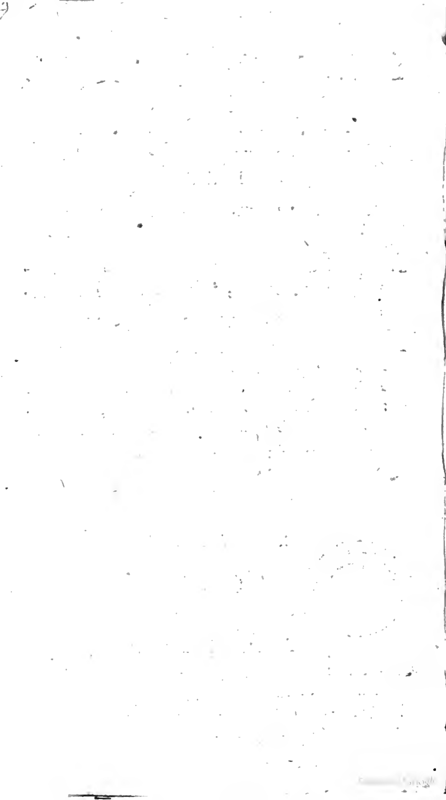


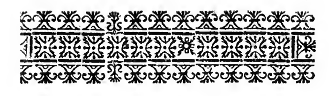
A PARIS,

Chez CHARLES OSMONT, Imprimeur de l'Académie Roïale de Chirurgie, rue S. Jacques à l'Olivier.

M. DCC. XLII.

Avec Approbations & Privilége du Roi.





TABLE

DES CHAPITRES ET TITRES

Contenus dans le second Tome.

SECONDE PARTIE

De l'Anatomie des Viscéres, dans laquelle on traite de ceux qui sont contenus dans la poitrine.

TROISIE'ME PARTIE

De l'Anatomie des Viſcéres, dans laquelle on traite de ceux qui ſont contenus dans la tête.

Fin de la Table.

SPLANCHNOLOGIE,



SPLANCHNOLOGIE,

OU

L'ANATOMIE DES VISCÈRES.

CHAPITRE XV.

Des Parties de l'homme qui servent à la génération.



OUS allons traiter les parties de l'homme qui servent à la génération, & examiner leur structure avec le plus d'ordre qu'il nous sera possible. Pour cet effet nous les divisons en cinq classes ; sçavoir, en celles qui reçoivent la matiere de la semence & la portent ; en celles qui la séparent ; en

celles qui la conduisent étant séparée ; en celles qui sont destinées pour la conserver quelque tems ; & celles enfin qui comme compagnes des autres, la conduisent dehors.

Premiere classe des parties de l'homme destinées à la généra-tion.

Les instrumens de la génération qui sont de la premiere classe, & qui servent par conséquent à recevoir la matiere de la semence pour la porter dans les couloirs destinés à la filtrer, sont les Artéres *spermatiques*. Ces artéres ont leur naissance la plus ordinaire & la plus constante, à la partie antérieure de l'aorte inférieure, au-dessous des artéres rénales ou émulgentes, par une petite ramification très-fine.

Cette origine des artéres *spermatiques*, quoique la plus ordinaire, varie cependant quelquefois ; car je les ai plusieurs fois trouvées deux bons travers de doigts au-dessus des rénales ou émulgentes ; & quelquefois l'artére spermatique gauche part de la rénale du même côté, comme il est marqué dans la douziéme Planche.

Ces artéres après leur naissance, se jettent l'une à droit & l'autre à gauche, & descendent obliquement jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à la fin du tiers supérieur des muscles psoas ; pour lors se joignant & se colant dans cet endroit avec les veines spermatiques, elles forment tou-

es les deux ensemble un angle fort ai-
;u, d'où il en résulte ce que l'on appelle
: *Cordon* des vaisseaux spermatiques,
omme on peut le voir dans la dixiéme
'lanche : cordon des vaisseaux sperma-
iques qui n'est point encore complet,
)arce que le canal déférent manque pour
ors.

Ce cordon ainsi composé d'une artére
k d'une veine qui jette plusieurs rameaux
onsidérables, est recouvert d'une mem-
)rane celluleuse, qui est une production
le la portion externe du péritoine, car
es vaisseaux sont situés derriere la lame
le ce sac membraneux. Le cordon des-
:endant ensuite obliquement sur le ven-
re du muscle psoas, passe par dessus les
ırethéres, où il forme avec ce canal, une
spece de croix de S. André, & décrit sur
e muscle un quart de cercle. C'est dans
:e trajet que les artéres & les veines sper-
natiques jettent de petits rameaux qui
ommuniquent avec les mézenteriques,
k que beaucoup de ces branches se jet-
ent sur les côtés pour aller au péritoine
k aux parties voisines; ce qu'*Eustachius*
. parfaitement bien observé dans ses bel-
es figures.

Le cordon des vaisseaux spermatiques
)arvenu vers la fin du psoas, s'incline
'ers l'axe du corps de la façon que je vais

le dire : alors il n'eſt plus recouvert par la lame du péritoine, mais il eſt entouré par la premiere paire des productions externes ou cellulaires du péritoine, qui forme ce qu'on appelle la tunique vaginale dans l'homme, parceque, dit-on, elle reſſemble à une gaine. Lorſqu'on ſouffle cet allongement on le trouve tout celluleux & folliculeux, de même que celui qui accompagne les vaiſſeaux cruraux comme je m'en ſuis expliqué dans le ſixiéme Chapitre.

Le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques paſſe enſuite avec le prolongement cellulaire du péritoine, par deſſus les vaiſſeaux iliaques externes qu'il croiſe obliquement; de-là il paſſe obliquement par deſſous le bord charnu du muſcle Tranſverſal, par deſſous le bord dé l'oblique interne, entre les fibres charnues du ſuſpenſeur du Teſticule, ou *Cremaſter* (c'eſt-là que ce cordon eſt groſſi par le canal déférent & qu'il eſt pour lors véritablement le *cordon ſpermatique*) il paſſe enfin avec toutes ces différentes parties, obliquement par deſſous le ligament de *Poupart*, ou arcade crurale, pour entrer enſuite dans l'anneau de l'oblique externe & aller au Teſticule. On voit par le trajet que tient le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques, pour arriver dans l'anneau de l'oblique

xterne, qu'il rampe obliquement sous
ligament de *Poupart* ou arcade crura-
, & qu'il est par conséquent impossible
e dilater cette arcade dans l'Opération
e la hernie crurale qui arrive aux hom-
es, sans couper transversalement le cor-
on des vaisseaux spermatiques, &c. C'est
our cette raison que M. *Arnaud* mon
onfrere (à qui cette découverte est dûe)
un instrument particulier pour soulever
rcade, & faire rentrer les parties sans
couper.

Le cordon des vaisseaux spermatiques
près avoir passé dans l'anneau de l'obli-
ue externe, va au Testicule en se divi-
nt en deux cordons, dont le plus gros
ui est situé antérieurement, se divise
ns une infinité de très-petits rameaux
ui se distribuent au Testicule, & à tous
s petits canaux dont il est composé.
'autre cordon plus petit & plus posté-
eur que le précédent, se ramifie de mê-
e, se distribue & s'insinue dans toute
substance de l'épididime.

Pour revenir au *Cremaster* ou suspen-
ur du Testicule, on voit par la descri-
ion que nous venons d'en faire, qu'il
est ni construit ni attaché de la maniere
l'on a coûtume de le décrire. En effet
muscle, comme je l'ai déja dit, a deux
taches supérieures, une qui lui vient de

l'oblique interne, & qui eſt ce qu'on prend pour l'écartement de ce muſcle, & l'autre du ligament de *Fallope* ou de *Poupart* : de ſorte que le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques entouré de l'allongement du péritoine, paſſant entre ces deux plans de fibres charnues qui ſont les attaches ſupérieures du *Cremaſter*, en a impoſé aux Anatomiſtes, & leur a fait dire que c'étoit un écartement de l'oblique interne qui formoit un anneau au cordon des vaiſſeaux ſpermatiques. Ce ſentiment doit donc être démontré faux, en conduiſant ces deux plans de fibres qui vont accompagner & entourer le cordon, pour s'épanouir & ſe répandre ſur la ſurface externe & ſupérieure de la tunique vaginale, & par conſéquent du Teſticule.

C'eſt cette expenſion du *Cremaſter* ſur la tunique vaginale, que les Anatomiſtes appellent tunique *éritroïde* ou rougeâtre. Mais quelle apparence d'appeller tunique un muſcle qui ne fait qu'un épanouiſſement ſur la ſurface externe & ſupérieure du Teſticule, & qui ne l'entoure pas entierement ?

La matiere ſeminale etant conduite par l'artére ſpermatique dans le lieu où elle doit être filtrée, qui eſt le Teſticule, le ſurplus du ſang eſt repris par la veine ſpermatique dont j'ai déja expoſé la mar-

he ; si ce n'est qu'il me reste à dire que
ette veine se divise en plusieurs branches
qui se réflechissent, s'entrelassent, & font
les contours serpentins qu'on nomme le
corps *pampiniforme.*

Corps pampiniforme.

Enfin cette veine aïant quitté l'associa-
ion de l'artére spermatique, se décharge
differemment ; car la veine spermatique
droite se jette dans la partie antérieure
de la veine-cave, au-dessous des émul-
gentes pour l'ordinaire ; & la veine sper-
matique gauche continue son chemin tout
droit, pour se perdre dans la veine ré-
nale ou l'émulgente gauche.

Cette diversité d'insertions a fait dire
aux Anatomistes, que la veine spermati-
que gauche alloit dans l'émulgente, pour
ne pas passer par dessus l'aorte dont les
battemens auroient retardé le sang qui
revient du Testicule. Pourquoi donc
cette même veine passoit-elle par dessus
les artéres iliaques , comme je l'ai dit ?
Est-ce que le battement de ces gros
troncs qui font une saillie considérable,
n'auroit pas pû retarder le sang qui vient
du Testicule ? Les veines iliaques exter-
nes qui sont couchées directement sous
les artéres iliaques, sont-elles gênées dans
leur fonction ? Ce que je trouve de plai-
sant dans cette explication, est que des
Phisiciens qui font beaucoup de parade

de ces ſciences ſublimes, adoptent une telle abſurdité, comme s'ils ne voïoient pas que c'eſt une prévoïance de la nature, uniquement pour *abréger* le chemin.

DES TESTICULES,

& des Epididimes.

Le Teſticule, ſeconde claſſe des parties de l'homme deſtinées à la génération.

Le *Teſticule* eſt un corps vaſculeux, de figure ovale & un peu applati, d'une groſſeur différente ſuivant les âges; mais dans l'âge avancé il peut reſſembler à un gros œuf de pigeon.

Pour entrer dans l'examen, & dans une démonſtration de toutes les parties du *Teſticule*, il faut le diviſer en ſes ſurfaces, en ſes bords, & en ſes extrémités.

Les ſurfaces du *Teſticule* ſont deux, une interne & une externe. Les bords ſont pareillement deux, un ſupérieur & un inférieur; & ſes extrémités ſont une antérieure & l'autre poſtérieure. Il faut cependant obſerver que le *Teſticule* eſt naturellement ſitué un peu obliquement, de ſorte que l'extrémité antérieure eſt un peu ſupérieure, & la poſtérieure eſt un peu inférieure.

Comme il y a nombre d'enveloppes qui recouvrent le *Teſticule*, & qu'on ne peut examiner ſa ſubſtance ſans détrui-

outes ces enveloppes, je vais en faire
: description très-succinte.
:es enveloppes sont divisées par tous
Anatomistes en communes & en pro-
s. Les enveloppes communes du *Te-*
ile, sont le *Scrotum* & le Dartos.
.e *Scrotum* est une espéce de bourse
née par la peau, qui est fort mince
ort ridée dans cet endroit : elle paroît
nme divisée en deux parties par une
ıe ou espéce de couture, qui depuis
ıus jusqu'à la bourse dont je parle, est
ellée *périnée*; & se nomme *raphé* dans
ıte la circonférence du milieu de la
urse.
Le Dartos n'est autre chose que deux
s musculeux adossés l'un à l'autre, ce
fabrique une cloison charnue qui sé-
e les *Testicules* : mais comme je m'at-
he plus volontiers aux choses qui ne
ıt pas décrites, ou qui ne le sont pas
nme elles doivent l'être naturellement,
dis que ce muscle Dartos est couvert
dessus & en dessous, d'une substance
luleuse qui est le siége des hidropisies
r infiltration.
Outres ces enveloppes communes, il
:n a encore une troisiéme à laquelle on
fait point attention. C'est un gousset
ıstique & aponévrotique qui est ous le
ırtos : il est continu à l'aponévrose du

Fascialata dont il semble prendre sa naissance, & va s'attacher à côté du ligament suspensoire de la verge. Il forme par son bord antérieur une espéce de cloison transversale très-forte, qui cause des étranglemens souvent plus forts que l'anneau de l'oblique externe ; de sorte qu'on a quelquefois vû qu'aïant coupé cette cloison transversale dans l'opération, sans y faire d'attention, les parties ont tout d'un coup rentré, ce qui a surpris les Opérateurs. Mais cela n'est arrivé que parce que l'on a coupé cette cloison aponévrotique & très-forte, qui faisoit seule l'étranglement ; de sorte que les parties n'aïant plus trouvé d'obstacle, elles ont rentré avec facilité.

Le célébre M. *Morgagni* a eu quelque connoissance de ce gousset ou de cette cloison aponévrotique, qu'il dit être une continuité du ligament suspensoire de la verge, qu'il la recouvre, qu'il va même gagner le clitoris & l'angle supérieur des grandes lévres dans les femmes : enfin pour terminer son discours, il dit » pour » revenir au ligament des hommes que » je viens de décrire, dès qu'il a atteint » le dos de la verge, il ne s'enfonce » point du tout dans la cloison des corps » caverneux, comme je l'avois d'abord » pensé, mais fait en s'épanouissant, une

» forte membrane qui recouvre presque
» toute la verge, & même le *scrotum* par
» dessous la peau. « *Sed descriptum penis ligamentum simul atque ejusdem attigit dorsum, minimè, quod à primo opinatus eram, in illius septum infigitur, verùm in firmam explicatur tunicam, penem propè omnem, atque insuper scrotum ipsum sub cute invehientem.* Morgagn. Adverf. 1. 18,

Passons présentement aux enveloppes particulieres du *Testicule* qui sont trois, suivant les Anatomistes : mais comme nous avons déja fait sentir que le *Cremaster* ne recouvroit au plus qu'un tiers du *Testicule*, & que sa fonction n'étoit point de faire l'office de tunique, nous excluons la tunique du *Testicule* appellée *éritroïde*, & disons qu'il n'en a que deux. La vaginale qui est la premiere est même plûtôt un tissu cellulaire qu'une membrane ou une tunique ; comme je l'ai fait observer plus d'une fois.

Enfin la seconde & la derniere enveloppe est l'albugineuse, ainsi appellée à cause de sa couleur blanche ; elle est assez épaisse, fort serrée, & couvre immédiatement la substance du *Testicule*.

A l'ouverture de cette membrane on apperçoit un nombre prodigieux de petits vaisseaux blancs, d'une consistence molasse, contournés de façon que cha-

que contour se termine dans un canal longitudinal qui occupe le milieu du *Testicule*, & que l'on nomme le corps d'*Higmor*. Enfin le contour de tous ces canaux en produit plusieurs autres de la même substance, enveloppés dans une membrane particuliere qui construit un corps cilindrique couché sur le bord superieur du *Testicule*. C'est ce que les Anatomistes appellent l'*Epididime*, dont l'extrémité la plus grosse est appellée la *tête* de l'Epididime, que l'on voit à l'extrémité antérieure du *Testicule*, tandis que son extrémité la plus menue, ou sa *queuë*, est à son extrémité postérieure. La queue de l'*Epididime* fait un coude dans cet endroit, pour former plusieurs ziguezagues qui donnent naissance au vaisseau ou au canal déférent, qui remonte ensuite pour aller gagner ce qu'on appelle le cordon des vaisseaux spermatiques; car il n'est véritablement cordon de tous ces vaisseaux, que quand ce canal y est uni.

L'épididime.

Je vais terminer l'histoire de l'*Epididime* par cette réflexion. Il est, comme je l'ai dit, situé sur le bord supérieur du Testicule; & si on l'observe du côté de la surface externe de cet organe, on voit qu'il n'a point d'adhérence avec cette surface, & qu'il en est entierement détaché. Il en est tout autrement si on le considére du

côté de sa surface interne ; car il est at-
aché au Testicule dans toute sa longueur,
par une petite membrane assez mince.
Ces observations jointes à la division que
j'ai faite du Testicule, doivent beaucoup
servir à ceux qui veulent distinguer le Te-
sticule droit du gauche, & les présenter
en situation, quoiqu'ils soient ôtés de
leur lieu naturel. Comme ces sortes de
distinctions demandent de la réflexion &
de l'habitude, elles sont bien augurer de
celui qui les sçait ; & comme je n'avois
rien tant à cœur dans le tems que je dé-
montrois l'Anatomie, que de les faire
sentir à mes Eleves, il y a plus de vingt-
cinq ans que je les leur ai enseignées &
fait voir.

DES CANAUX DE'FERENS.

Troisiéme classe des organes de l'homme, destinés à la génération.

Les organes de l'homme destinés à la génération, & qui sont de la troisiéme classe, sont ceux qui conduisent la semence dans des réservoirs particuliers, après qu'elle a été séparée par les Testicules & les épididimes que nous venons d'examiner le plus succinctement, & avec le moins de confusion qu'il nous a été possible. Ces organes sont les vaisseaux ou les canaux *Déférens*, qui sont deux, un de chaque côté. Ce sont, à proprement parler, les canaux excréteurs des testicu-

les & des épididimes, puiſqu'ils ne ſont que la fin de ces derniers inſtrumens; car comme je l'ai fait remarquer, la queue de l'épididime étant parvenue à l'extrémité poſtérieure du teſticule, fait un coude qui donne naiſſance à pluſieurs ziguezagues qui ſont le commencement du canal *déférent*.

Ce canal dont la groſſeur eſt à peu près celle d'une très-médiocre plume, d'une conſiſtence aſſez ſolide, & fort blanc, monte enſuite pour s'engager avec l'artére & la veine ſpermatique, dans cette membrane celluleuſe qu'on appelle la tunique vaginale; d'où l'on conçoit qu'il groſſit le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques. Il continue enſuite ſon trajet toûjours en formant le cordon qui paſſe par l'anneau de l'oblique externe, & par deſſous les autres muſcles, comme je l'ai expliqué: mais à peine eſt-il arrivé ſous le bord charnu du muſcle tranſverſe, qu'il abandonne les autres vaiſſeaux qui l'accompagnoient, pour ſe plonger dans le baſſin directement ſous la lame du péritoine, où il n'eſt entourré que de ſon tiſſu cellulaire.

Si le canal *déférent* eſt un peu tortueux dans ſon commencement, ici il eſt uni & égal; il forme même en entrant dans le baſſin, un arcade qui eſt le commence-

ment de la pente qu'il prend pour aller trouver la partie postérieure du coû de la vessie ; mais avant d'y être arrivé, il contracte une espéce d'entrelassement avec l'artére ombilicale & l'urethere, en passant entre ces deux vaisseaux qu'il croise.

Enfin ce canal étant près des vésicules seminaires, reprend la même figure tortueuse dont nous avons parlé, pour s'unir avec son pareil, & tous les deux s'avançant derriere la vessie, vont jusqu'à son coû, entre les deux pointes des vésicules seminaires qu'ils percent chacun de son côté.

Les Auteurs sont si partagés sur la cavité du canal *déférent*, qu'on ne sçait qu'en croire ; car les uns disent qu'il n'en a point du tout, & que le milieu du vaisseau est seulement moëlleux ; d'autres assûrent qu'il est vésiculeux ; enfin les troisiémes lui trouvent une cavité qui peut à peine contenir une soïe de porc ; mais que la surface interne de cette cavité est toute poreuse & toute spongieuse. Je n'ai jamais examiné ce qui en est pour pouvoir moi-même décider cette question ; mais je compte tant sur l'exactitude & l'habileté de M. *Morgagni*, qui fait voir à *Verheyen* combien il

s'eſt trompé, que je chercherai cette cavité à la premiere occaſion, plutôt par curioſité que pour m'inſtruire d'un fait qui paroît décidé par ce grand Anatomiſte. » Je ſçai non ſeulement que j'ai » introduit un ſtilet, à la vérité, fort » menu, à la partie la plus inférieure » du canal *déférent*, & que je l'ai intro- » duit ſans peine juſqu'à l'endroit où le » canal commence à ſe recourber. Bien » plus, dès que j'eus ouvert ce canal ſur » la longueur du ſtilet, je n'apperçus » qu'une ſeule cavité dont les parois, » bien loin d'être inégales & ſpongieu- » ſes, étoient fort unies. « *Non modò vel infimæ illius parti ſpecillum tenuiſſimum quidem, ſed tamen ſpecillum, nullo negotio quoaduſque ſinit rectitudo vaſis, immitti, ſcio; ſed cùm ejus cavitatem ſecundùm ſpecillum aperuiſſem, vel eo in loco unam eſſe, & lævigatis quidem parietibus, non inæqualibus, & ſpongioſis, deprehendi.* Morgagn. Adverſar. IV. Animadv. XXII.

EXPLICATION

de la dixiéme Planche.

LA PREMIERE Figure représente l'estomac soufflé en sa situation naurelle, le foïe soulevé, afin d'appercevoir la vésicule du fiel, le canal colidoue, & son insertion dans le *Duodenum*; nais avant de l'examiner, j'avertis que avois oublé à exposer les fautes que M. *Heister* trouve dans ces Figures, par raport au péritoine dont on voit ici les lameaux renversés, & dont il n'est point uestion dans l'explication de ces Figues. L'énormité de ces prétendues fautes e me paroissant pas si grande qu'à mon Censeur, je renvoïe à la note suivante our en juger.*

* J'ai déja fait sentir par quelques Notes que M. eister trouvoit le péritoine mal dessiné dans mes gures: c'est sur tout dans les Planches VI. VII. . qu'il dit que le péritoine est représenté dans on Ouvrage, comme si ses fibres étoient aussi ononcées, aussi apparentes que celles des mufes, tandis, dit-il, qu'on ne représente pas même lles des muscles si fortement. *Ita exhibetur ac si fibris robustis muscularibus, quæ in musculom delineatione tam robustæ & crassæ non pingunr, constaret.* Heist. p. 151. 4.
Je n'ai jamais pensé à regarder pour fautes, dans

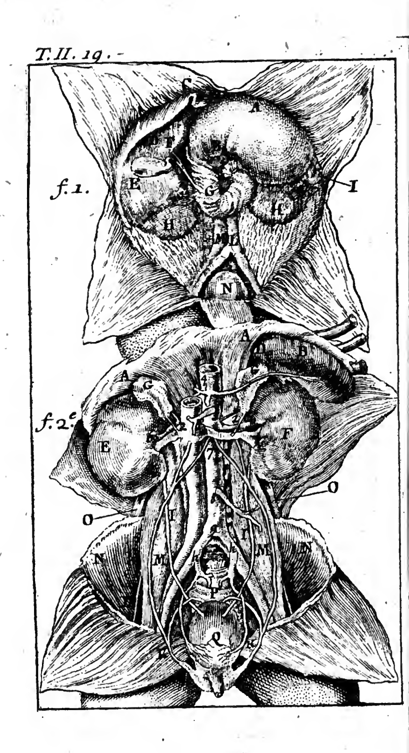
les Figures de M. Heister, les *ombres*, les *coups de burin* que son Graveur a emploïés pour faire sentir les endroits *saillans*, *caves*, ou *planes* des parties qu'il vouloit représenter : ces sortes de traits pictoriques, dépendent entierement du Dessinateur, & l'Auteur n'en est point garant. C'est au contraire à la description de mon Censeur, & aux circonstances anatomiques de ses Figures (on verra le Diaphragme)que j'ai fait attention;& c'est-là où j'ai relevé des fautes qui sont de son district,& qui doivent par conséquent,lui être imputées.Mais de tous les traits de burin qui ont déplu à M. Heister dans mes Figures, il tire cette conséquence, ,, que la ,, membrane péritoine, comme tous les Ecoliers ,, le sçavent, est transparente & n'a presque point ,, de fibres. ,, *Dum ut Tyrones norunt, pellucida est membrana, in qua vel nullæ fibræ*, &c. Idem.

N'aïant nullement parlé des fibres du péritoine, mon Censeur en fabrique dans mes Figures, pour avoir occasion d'y trouver des fautes énormes, *errores enormissimi*.Qu'il me soit permis à mon tour d'user des mêmes licences, car toutes ses Figures sont pleines des traits de burin qu'il me reproche. Qu'on se donne, par exemple la peine d'examiner sa Planche III. Fig. 12. qui représente la partie cave du foïe. On y voit des coups de burin beaucoup plus forts, plus prononcés, pour me servir de ses termes, que dans les Figures qu'il censure. Et pour interpréter ces coups de burin avec le même esprit critique, il y en a qui représentent des fibres circulaires, de longitudinales, de croisées. Est-ce sur les cadavres que M. Heister a vû de telles fibres au foïe?

On me pardonnera cette repésaille : je sçais que ces sortes de coups de burin sur une Planche, n'attaquent point la structure de la partie qu'on y représente, & qu'ils sont selon les regles du Graveur, qui ne peut faire sentir autrement les endroits *relevés*, *planes* ou *enfoncés* des objets qu'on lui met devant les yeux. Je dis seulement ceci pour faire voir que M Heister ne sçait à quoi s'accrocher pour trouver des fautes énormes dans mon Ouvrage; & l'on en peut juger par cet échantillon.


BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

T. II. 19.



B. Le petit arcade ou petite courbure.

C. La ſiſſure du foïe.

D. La partie cave du foïe.

E. La véſicule du fiel, dont l'extrémité la plus étroite forme comme une tête d'oiſeau, qui eſt le commencement du canal ciſtique.

F. Le canal hépatique qui ſe joint avec le ciſtique, pour des deux, former le canal colidoque.

G. Le *Duodenum* rejetté de droit à gauche, afin de voir l'inſertion du canal colidoque.

H H. L'extrémité inferieure des Reins, qui étant encore recouverts du péritoine, paroiſſent comme au travers d'un crêpe.

I. L'extrémité antérieure de la Ratte.

L. L'Aorte inférieure qui ſe diviſe en iliaques.

M. La veine cave inférieure dont les diviſions paſſent ſous celles de l'artére.

N. Le fond de la veſſie.

La SECONDE Figure repréſente la Ratte en ſa véritable ſituation, les Reins, les Capſules atrabilaires, & les parties de la génération de l'homme.

A A. Repréſentent la portion inclinée

ou les deux mufcles inférieurs du Diaphragme.

B. La furface interne de la Ratte, le long du milieu de laquelle on voit une ombre, qui eft l'efpéce de rainure qui la divife.

C. Son extrémité antérieure.

D. Son extrémité poftérieure. Son bord fupérieur eft marqué par la lettre B. & l'inférieur eft caché en partie par le Rein gauche.

E. Le Rein droit qui eft un peu plus bas que le gauche.

F. Le Rein gauche un peu plus haut que le droit.

G G. Les Capfules atrabilaires dans leur veritable figure & fituation.

2. Les veines & artéres atrabilaires qui partent des rénales. Quelquefois l'artére part de l'aorte.

3. L'artére aorte coupée dans fon paffage entre les deux mufcles inférieurs du Diaphragme.

4. Le tronc cœliaque qui eft la premiere branche que produit l'Aorte auffi tôt qu'elle eft arrivée dans le ventre ; où l'on voit fon pivot d'où partent trois rameaux, dont le gauche eft l'artére fplenique qui va à la Ratte, &c.

5. La feconde branche qui part de la

artie antérieure de l'Aorte, est la mé-
enterique supérieure.

6. Les artéres rénales ou les émulgen-
;s, qui, des parties latérales de l'Aorte,
ont aux Reins.

7. Les artéres spermatiques qui sortent
e la partie antérieure de l'Aorte, un
eu au-dessous des émulgentes, quelque-
›is pourtant au-dessus. Ces artéres en se
›ignant avec les veines du même nom,
escendent tout le long des muscles psoas
our aller aux testicules.

8. L'artére mézentérique inférieure
ui produit plusieurs rameaux, mais sur
›ut un considérable qu'on ne met jamais
ans les figures, & dont nous examine-
›ns le contour ailleurs.

9. La division de l'Aorte en iliaques.

h h. Les artéres hipogastriques d'où
ırtent les artéres ombilicales, qui dans
ur trajet s'entrelassent avec les urethéres
les canaux déférens, pour monter en-
ite le long des parties latérales de la
ssie, &c.

I I. Les urethéres ou canaux excré-
urs des Reins, qui glissent sous le péri-
ine, le long des muscles psoas, passent
›liquement par dessus les veines & arté-
s iliaques, s'entrelassent entre les arté-
; ombilicales & les canaux déférens,

pour s'ouvtir dans la partie *inférieure* & *postérieure* de la vessie Q. qui est ici *soufflée & tirée hors du bassin.**

K K. Les canaux déférens qui aïant passé dans l'anneau de l'oblique externe & sous les autres muscles du bas-ventre, abandonnent le cordon pour se plonger dans le bassin, où ils s'entrelassent avec les artéres ombilicales & les uretheres, & vont ensuite gagner les vésicules seminaires.

L L. Les nerfs cruraux qui paroissent entre le psoas & l'iliaque, pour passer ensuité sous l'arcade crurale.

M M. Les muscles psoas.

N N. Les muscles iliaques.

O O. Les muscles appellés les Quarrés des lombes.

P. Le *Rectum* lié & coupé à son commencement.

* Voici enfin l'endroit où j'ai décrit pour la troisiéme fois, la marche & l'INSERTION des URETHERES dans la vessie. Je n'ai pas changé un seul mot à ma premiere édition. Ainsi mes Lecteurs vont mettre à prix la façon avec laquelle M. *Heister* me traite à cette occasion, & l'*énormité* de la faute qu'il prétend que j'ai commise, par l'exposé que je vais faire à la suite de l'explication de cette Planche.



PASSAGE DE M. HEISTER.

Mais la plus lourde faute qui se soit :ut-être jamais commise en fait de Fi- ıres d'Anatomie, se trouve dans son opre Ouvrage Planche 10. Fig. 2. où ; deux *urethéres* sont représentées com- : si leur *insertion* se faisoit à la partie térieure & supérieure de la vessie, tan- ; que le fait est, qu'elle se fait toûjours a partie postérieure & inférieure, com- : le sçavent les moindres Eleves en iirurgie & en Anatomie, & comme les tres Anatomistes l'ont toûjours repré- ıté. Il n'a pas même le soin d'avertir le cteur de cette faute *monstreuse :* il se)and au contraire, dans les plus ma- ifiques éloges à chaque instant ; sur xcellence de ses Figures, tandis qu'il certain que cette *insertion* des urethé- , n'a jamais été si mal représentée que ns son Ouvrage, mais qu'elle a été ıjours beaucoup mieux partout ail- rs. *Unius verò omnium errorum anato- :orum maximus, qui unquam in figuris ımissi sunt Tab. X. Fig. 2. conspicitur,* i ureteres ambo ita exhibentur, *ac si* partem anteriorem & superiorem vesi- inserentur ; *cum tamen semper in partem*

posteriorem & inferiorem vesicæ ingrediantur, quemadmodum quivis Tyro Chirurgiæ aut Anatome novit, cæterique Anatomici semper representarunt, lectoremque hujus enormissimi erroris *nequidem admoneat. Verum potiùs quam plurimis encomiis suas super omnes figuras reliquas ita extollit, ut nihil supra; cum tamen verissimum sit hanc insertionem ureterum nusquam pejus, sed ubique longè melius exhiberi.* Heist. Com. p. 151. edit. 4. Tom. 2.

Quoi ! après que je me suis expliqué trois fois sur l'*insertion* des urethéres dans la vessie ; après avoir dit à la deuxiéme fois, que je me servois d'une démonstration qui n'étoit pas commune ; démonstration que M. *Heister* n'a vûe dans aucun livre, & par laquelle il a appris la figure du goulot de la vessie, & de l'ouverture des deux urethéres dans ce viscére, aussi bien que l'endroit précisément où elles s'ouvrent : après avoir dit dans l'explication même de cette Planche, que les urethéres aïant quitté leur entrelassement avec les canaux déférens, s'ouvrent à la partie *postérieure* & *inférieure* de la vessie, & avoir expliqué précisément que la vessie *est ici soufflée & tirée hors du bassin*, M. Heister n'a pas compris qu'une vessie *tirée hors du bassin*, n'a plus sa situation.

ıation véritable, & ose assûrer que je
'en ai pas averti. *Nequidem admoneat?*
faut avouer que mon Censeur n'est pas
e bonne foi, ou qu'il n'entend point
: François.

Mais voici une faute bien plus réelle
ue je vais lui montrer dans ses Figu-
es. C'est à la Figure XX. de la IV. Plan-
ıe. » Cette Figure, dit-il, fait voir la
langue humaine avec ses trois tégumens,
que je ne crois pas avoir vû dessinés
ailleurs. « *Exhibet* LINGUAM HU-
IANAM (de crainte qu'on ne s'y trom-
e, il a fait mettre des lettres capitales)
*m tribus ejus tegumentis, quæ, si rectè
emini, nusquam adhuc delineata sunt.* Il a
ison de dire qu'il ne croit pas les avoir
ıs dessinés ailleurs; & comme je suis
: bonne foi, j'avoue que je n'ai vû la
:uxiéme tunique de la langue HUMAI-
E, que dans ses trois dernieres édi-
ons. Mais pour designer plus précisé-
ent cette seconde tunique de la langue
maine, il dit.... C. C. » La seconde
tunique de la langue, nommée par
Malpighi corps *réticulaire*, par les trous
de laquelle (*membrane réticulaire*) les
papilles nerveuses passent de la troisié-
me jusqu'à la premiere ou l'extérieure.
unica secunda linguæ, corpus reticulare

Malpighii *dicta; per cujus foramina papillæ nerveæ ex tertiâ ad primam sive extimam transeunt*, Heist. p. 173. 4.

Lequel, de M. *Heister* ou de son dessinateur, ont vû la membrane *réticulaire* sur une langue humaine? Ne l'aïant pû trouver, j'ai consulté M. *Winslow*, qui m'a répondu avec sa candeur ordinaire, qu'il n'avoit vû la *membrane réticulaire* sur une langue humaine, que dans le livre de M. Heister.

Voïez cependant comme cette découverte est annoncée. Que cet Anatomiste n'appréhende point, personne ne la lui ôtera.

DES VESICULLES SEMINAIRES,

Des Prostrates, & autres glandes qui se dégorgent dans l'uréthre

Quatriéme classe des organes de l'homme destinés à la generation.

Les organes de l'homme destinés à la génération, & que nous avons mis sous la quatriéme classe, sont ceux qui par leur structure, peuvent conserver quelque tems la semence, après qu'elle a été filtrée dans d'autres parties. Or comme la structure mécanique des *vésicules séminires* a paru propre à cette fonction, on n'a aussi nullement hésité à les mettre

ns la quatriéme classe de la division
nérale des parties de l'homme, qui
ivent servir à la génération.

Les *vésicules séminaires* sont deux pe-
s réservoirs celluleux & folliculeux, de
ure piramidale, bosselés & inégaux
dehors, d'une couleur blanchâtre,
trois travers de doigt de longueur sur
de diamêtre dans des sujets assez ro-
stes, destinés à conserver pendant
elque tems, la sémence qui leur a été
portée par les canaux déferens.

es vésicules sont naturellement situées
a partie postérieure inférieure de la
ssie, leurs bases étant plus tournées
côté de son fond, leurs pointes du
té de son cou, & commes posées sur
testin *Rectum*. Or la vessie située dans
issu cellulaire du péritoine, & recou-
te du côté du bassin par sa lame, les
ux portions de ce sac membraneux
estissent aussi les *vésicules séminaires*.

Ces petits réservoirs sont plissés & tor-
ux, de façon que leurs contours sont
êtés par des fibres ligamenteuses, qui
mettent à ces vésicules de s'allonger
squ'elles sont coupées. Leur cavité
st point unique, mais ce sont beau-
up de petites cellules de différentes
ndeurs, qui communiquent toutes
unes avec les autres, & se dégor-

gent par deux petits canaux appellés *éjeculateurs*, qui partent de la pointe de chaque *vésicule*. Ces petits canaux n'ont pas plus de six ou huit lignes de longueur, après quoi ils percent l'urethre aux deux côtés d'une caroncule nommée *veru-montanum*, pour déposer la semence dans ce canal.

La glande Prostate.

Les PROSTATES en plurier, ne sont cependant qu'un corps glanduleux, situé à la racine de l'urethre, qui feroit beaucoup mieux nommé la glande *Prostate* en singulier.

La figure de cette glande est un ovale conique, dont la baze du cone est la partie supérieure ou plutôt postérieure de la glande, & la pointe est inférieure, ou, pour mieux dire, antérieure. La grosseur de ce corps glanduleux n'excéde guéres une noix un peu applatie; d'où il résulte qu'outre la baze & la pointe dont j'ai parlé, il y a deux faces, une presque supérieure, & l'autre presque inférieure. Cette derniere face de la *Prostate* est bombée, mais la face supérieure est creusée le long de son milieu en forme de rigole; & cette dépression sert à loger l'urethre, de façon que la *Prostate* embrasse la partie postérieure & les parties latérales de l'uréthre à l'endroit de son cou; la partie supérieure de la *Pro-*

te est véficuleuse & spongieuse : les
llules três-petites & qui forment tou-
; ensemble un tissu spongieux, sont
naſſées comme par paquets : elles sé-
rent une humeur blanchâtre & grasse,
i se dépose dans dix à douze petites
llules un peu plus considérables, les-
elles ont chacune une petite ouvertu-
dans l'urethre, à la circonférence de
caroncule appellée *veru-montanum.*

L'usage de cette liqueur est de lier,
ur ainsi dire, & d'enchaîner les par-
s trop actives de la semence des testi-
les, afin que ne s'évaporant point, el-
puisse être conduite avec tout son es-
it, dans le lieu destiné à la féconda-
n des petits œufs.

Les Prostates inférieures, ou anti-prostates.

On voit encore de chaque côté de
rethre sous les muscles accélérateurs
la verge, deux petites glandes lon-
ettes & un peu applaties : elles sont
pellées les *Prostates* inférieures ou de
vper, célébre Chirurgien & Anatomi-
Anglois.

Je me souviens d'avoir vû ces glandes
crites dans quelqu'un des Journaux,
feu M. *Mery*, Chirurgien Major
l'Hôtel-Dieu, & très-célébre Anato-
ste; de sorte que cette description me
ut antérieure à celle de *Cowper.*

La substance de ces petites glandes est

à peu près ſemblable à celle de la Proſtate ; & leur canal excréteur eſt fort long , puiſqu'il ſe gliſſe dans le tiſſu ſpongieux de l'urethre, pendant l'eſpace de trois ou quatre travers de doigt, pour s'ouvrir enſuite dans le milieu de ſa cavité, & y dépoſer une liqueur limpide & gluante qui l'humecte, lorſque la verge eſt dans l'inaction.

DE LA VERGE, *& de ſes dépendances.*

La verge & ſes dépendances, font la cinquiéme claſſe des parties de l'homme deſtinées à la génération.

La cinquiéme claſſe des parties de l'homme qui ſont deſtinées à la génération, comprend celles qui, comme compagnes des autres, ſervent à conduire la ſémence dehors. Ces parties ſont la verge & ſes dépendances. Or pour bien décrire la verge, il faut la diviſer en trois colonnes.

Les deux principales colonnes de la verge ſont appellés les corps *caverneux*. Ce ſont deux corps de figure cilindrique & conique : leur couleur eſt blanchâtre, & leur ſubſtance eſt cellulaire. Je ne ſçaurois mieux les comparer qu'à un gros tronçon de jonc, dont on voit l'intérieur blanchâtre & tout celluleux.

Ces deux corps qui dans un âge avancé ont environ huit travers de pouce de

ɔngueur sur un doigt de grosseur, sont
ɔrtement attachés aux parties inférieu-
ɜs des os pubis ; & après quelques tra-
ers de doigt de chemin, ils s'adossent &
: continuent ainsi unis, jusqu'à ce qu'ils
: terminent tous les deux en pointe. On
oit que deux corps cilindriques ne peu-
ent ainsi être adossés l'un à l'autre,
u'ils ne forment deux rainures dans
ɔute leur longueur, une supérieure qui
ɜrt à loger les veines honteuses exter-
es, & une inférieure plus considérable
ue la précédente, dont l'usage est de
ɔger l'urethre.

La plûpart des Anatomistes font une
loison particuliere qui sépare ces deux
ɔrps : cependant quand on l'exami-
ɜ avec attention, on voit, comme le
it fort bien cet illustre Anatomiste
ıe j'ai lû avec tant de plaisir, que
cette prétendue cloison ne paroît pas
une partie distincte des corps *caver-
neux*, mais bien les parois de tous
les deux corps, qui en se joignant, ne
forment qu'une séparation : & à me-
sure que ces mêmes parois, unies en-
semble, s'approchent du gland, elles
s'émincissent de plus en plus, & dis-
paroissent tout-à-fait vers la fin. « *Quod
idem septum, ut verum dicamus, non
ıetur pars ab iis corporibus distincta, sed*

tantùm amborum quà se contingunt, parietes in unum juncti, & magis magisque quò magis ad glandem accedunt, extenuati, & demum fermè deficientes... Morgagn. Adverſ. IV. Animadv. V.

L'urethre. La troiſiéme colonne qui entre dans la ſtructure de la verge, eſt l'*urethre*. Ce n'eſt autre choſe qu'un canal membraneux qui eſt la continuité de la veſſie. On n'y apperçoit que deux membranes, une interne d'un tiſſu aponévrotique fort ſerré : c'eſt cette membrane qui forme le canal, dont la longueur eſt de dix à douze pouces, & la groſſeur imite aſſez un tuïau de plume.

La membrane externe de l'*urethre* recouvre un tiſſu ſpongieux & vaſculeux, qui entoure preſque tout ce canal, & contient auſſi pluſieurs glandes.

Ce tiſſu ſpongieux ſemble commencer à un travers de doigt en deça la pointe de la glande proſtate, par une tumeur ſpongieuſe de figure conique, dont la pointe du cone regarde la pointe de la glande proſtate ; mais la portion de l'*urethre* qui ſe trouve entre les pointes de ces deux corps coniques, n'a pas plus d'un petit travers de doigt de longueur, & eſt très-mince, ſans aucun tiſſu ſpongieux, & ſimplement membraneuſe. Nous ferons dans la ſuite quelques ob-

servations sur cet endroit membraneux de l'*urethre.*

La tumeur spongieuse & vasculeuse dont je viens de parler, est appellée l'*ognon*, ou le *bulbe* de l'*urethre*; sa pointe regarde, comme je viens de le dire, la pointe de la glande Prostate, & est située postérieurement à la partie inférieure de l'*urethre*; mais en avançant vers l'extrémité antérieure de ce canal, elle s'élargit pour former une base beaucoup plus considérable, qui entoure alors tout le canal de l'*urethre.* Toute cette tumeur spongieuse n'a pas plus d'un travers de pouce de longueur; après quoi le même tissu spongieux & vasculeux qui la compose, devient bien moins considérable, & continue d'environner tout le canal de l'*urethre*, jusqu'à son extrémité antérieure, où il forme une autre tumeur conique qui, par rapport à sa figure, a été appellée le *Gland.*

La base du *Gland* est creusée, & représente comme un petit chapeau qui loge l'extrémité antérieure & conique des corps caverneux, sans qu'il y ait de communication de l'un à l'autre qu'un simple collement membraneux, de sorte que l'on ne peut injecter parfaitement la verge, si l'on n'introduit pas la liqueur dans les corps caverneux, & dans

le tiſſu ſpongieux de l'*urethre* ſéparément.

La circonférence de la baſe du *Gland*, ſurtout en deſſus & ſur les côtés, eſt convexe, & forme un bord ſaillant, que l'on appelle la *couronne du gland*. Ce bord ſaillant eſt garni d'une infinité de petites houpes nerveuſes qui lui communiquent un ſentiment très-vif.

L'action, le jeu, & la mécanique de toutes ces parties étant bien expliquées, ne laiſſeroit pas de ſatisfaire les curieux; mais outre qu'elle me meneroit trop loin, je paſſe même bien des choſes qui regardent la ſtructure de ces organes, parce que leur deſcription me conduiroit néceſſairement à ce que je veux éviter. Je vais cependant examiner l'intérieur de l'*urethre*, le long duquel on examine pluſieurs ouvertures de différens diamétres, qui ſont les embouchures de certaines lacunes qui fourniſſent dans ce canal une humeur blanche & glaireuſe, qui comme un verni, s'oppoſe à l'âcreté de l'urine. L'Anatomiſte que je cite ſi ſouvent a découvert ces ouvertures.
» J'ai remarqué, dit-il, à la partie ſupé-
» rieure de la parois interne de l'*urethre*
» de l'homme, beaucoup d'ouvertures
» particulieres, ou des embouchures de
» canaux excréteurs, qui ſont ſitués »

» droite ligne selon la longueur de l'*u-*
» *rethre.* Dans la plûpart des sujets elles
» commencent à un travers de pouce
» de l'extrémité de l'*urethre*, & se ter-
» minent à sept ou huit travers de doigt
» de la même extrémité. Comme il y
» a rarement plus de dix ou onze de ces
» orifices, rarement aussi s'en trouve-t'il
» moins de trois ou quatre. Quoique la
» distance qu'elles gardent entre elles
» soit incertaine, il n'arrive cependant
» guére qu'elles soïent éloignées à plus
» d'un travers de doigt les unes des au-
» tres, & que les dernieres, surtout, laiss-
» sent moins d'intervalle entre elles, que
» les premieres.

» Le diamétre de ces embouchures
» ne varie pas moins que leur éloigne-
» ment; les premieres sont néanmoins
» pour l'ordinaire plus spatieuses: mais
» je n'en ai point observé, pour gran-
» des qu'elles fussent, que je n'aïe pû
» parfaitement boucher avec un grain
» de froment, ni de si petites que je n'aïe
» pû y introduire une soïe de Porc. Leur
» figure est ovale, quoique souvent
» je l'aïe vû triangulaire; mais toujours
» disposée selon la longueur de l'*ure-*
» *thre.* Quand on comprime ces ouver-
» tures, il en sort des gouttes d'une li-
» queur blanchâtre, épaisse & gluante. «

In superiore urethræ virilis pariete multà interiùs peculiaria Foramina, *seu excretoria oscula animadverti, quæ in eadem rectâ lineâ secundùm urethræ longitudinem disponuntur. In plurimis ostendere sese incipiunt ab extremo urinario meatu pollicem unum transversum, desinunt autem septem, vel octo transversos digitos ab eodem. Et sicuti raro decem, vel undecim plura sunt, sic raro tribus, vel quatuor pauciora inveniuntur. Hæc quamvis certam inter se distantiam magnoperè non servant, tamen non sæpe fit, ut alterum ab altero totum digitum transversum absint, & novissima præsertim, ut quæ minùs inter se distare solent, quàm prima. Ut distantia, ita magnitudo incerta est, sic tamen ut quàm sæpissimè quæ prima sunt, eadem maxima quoque sint. Maxima autem nunquam tanta fuerunt, ut eorum orificium frumenti grano operire non potuissem, & raro minima observavi, quibus setam indere non potuerim. Elliptica figura sunt quamvis non raro triangularia ferè conspexerim; at semper secundùm urethræ longitudinem eorum figura protensa est. Pressione guttas emittunt liquoris subalbidi, crassiusculi, & lenti.* Morgagn. Adversar. I. 10.

Tout cet appareil, j'entens les trois colonnes dont je viens de parler, est recouvert par une membrane forte, épaisse & tendineuse, qui est une expension

u ligament suspenseur ou à ressort de
ı verge, & dont j'ai déja dit quelque
ıose. Il faut cependant en excepter le
land, qui n'est recouvert que d'une
ıembrane très-fine, que je crois plutôt
ne expension de la membrane interne
e l'urethre, que de l'épiderme. Enfin
ıe substance celluleuse & la peau re-
ıuvrent toute la verge.

Parmi les parties dépendantes de la
ɛrge, on y doit démontrer les muscles
ıi sont dans un plus grand nombre que
s Anatomistes n'ont coûtume de le
re.

Ils sont huit, & quelquefois dix; sça-
ıir, deux *Erecteurs*, quatre *Accéléra-
ırs*, deux & quelquefois quatre *Transf-
rses*. Les deux Erecteurs ont leur at-
:he fixe à la partie interne de la tu-
rosité de l'Ischion, & la mobile s'é-
nouit sur les parties latérales des corps
verneux.

Muscles érecteurs.

Des Accélérateurs, il y en a deux la-
aux, un de chaque côté, qui sont
mme les auxiliaires de ceux que l'on
montre ordinairement. Ils ont leur at-
he la plus fixe à la partie interne de
ubérosité de l'Ischion, directement
dessous de l'Erecteur, & montent
iquement pour s'attacher à la partie

Muscles accélérateurs.

posterieure de l'urethre, dans l'endroit où les Accélérateurs ordinaires se séparent.

Muscles transverses de la verge.

Les Transverses sont pour l'ordinaire deux, un de chaque côté. Ils ont leur attache la plus fixe à la branche de l'ischion, directement au-dessus de l'accélérateur latéral, & vont transversalement le long du bord d'un ligament qui occupe la partie supérieure de l'angle formé par les os pubis, & dont je vais parler, au milieu duquel un tendon mitoïen les unit.

Ces trois muscles peuvent être comparés au *bouquet Anatomique de Riolan*; parce qu'ils sont tous attachés presqu'au même endroit, c'est-à-dire, fort peu éloignés les uns des autres, & font néanmoins leur action tout différemment.

Les accélérateurs ordinaires, ou ceux qu'on a coûtume de décrire, sont encore autrement posés qu'on ne l'enseigne. Ils ont leur attache la plus fixe au sphincter de l'*anus*; & passant sur l'ognon ou la partie bulbeuse de l'urethre, en s'y attachant par quelques fibres à mesure qu'ils avancent, & même au tendon des transverses de l'*urethre*, ils se terminent par deux petits trousseaux de fibres charnues qui s'écartant, forment comme

ne fourche, & s'épanouissent sur les
orps caverneux. * Ainsi les accélérateurs
itéraux tirant ceux-ci dans l'endroit de
eur bifurcation, agissent de la même
içon que lorsque l'oblique externe d'un
ôté, agit avec l'oblique interne de l'au-
e, & font tous ensemble par ce mé-
nisme merveilleux, comme un Ky sur
irethre, qui chasse avec beaucoup de
rce la semence.

On concevra encore que la force des
célérateurs ordinaires est augmentée,
rsqu'on fera attention que leur point
e est au sphincter de l'*anus*, & que
lui-ci a pour point fixe le coccix, de
çon que du coccix à l'implantation
ces fibres charnues, ce n'est qu'une
ntinuité de forces multipliées.

Je vais terminer ce Chapitre par quel-
es réflexions sur l'endroit membra-
ux de l'urethre, & sur son passage sous
cade du pubis.

L'urethre passe sous l'arcade du pubis,
pas dans un angle aigu formé par
ion de ces deux os, tels qu'on les
dans le squelette, mais sous un ar-
e très-mécaniquement construit; car
gle formé par la rencontre de ces
c os, est émoussé par un ceintre car-

*iez ma troisiéme édition de Miotomie sur ce
e penniforme.*

tilagineux. Il y a encore quelque chose qui mérite plus l'attention des Chirurgiens, puisque l'urethre passe dans un trou qui se rencontre à une cloison transversale & ligamenteuse, qui occupe tout cet espace, de façon que la partie étroite ou simplement membraneuse de l'urethre, se trouve dans le trou de cette cloison, aïant les Prostates derriere, & l'ognon spongieux de l'urethre en devant. En un mot, les pointes coniques de la glande Prostate & de l'ognon bulbeux de l'urethre, se regardent, & ne sont séparées que par la portion de l'urethre simplement membraneuse, dont j'ai parlé. C'est cette portion membraneuse & étroite du canal de l'urethre, qui est dans le trou de la cloison transversale; & c'est positivement dans cet endroit qu'est un obstacle considérable à l'intromission de l'algalie, & où l'on peut facilement déchirer l'urethre, si on n'y donne toute l'attention que mérite cette opération, comme je l'ai fait observer en traitant de la maniere de sonder dans mes Opérations.



CHAPITRE XVI

Des parties de la femme qui servent à la génération.

Comme les parties de la femme destinées à la génération, n'ont pas la même structure ni la même destination que celles de l'homme, nous ne pouvons aussi garder dans leur description le même ordre ni la même division. Nous nous en tenons donc à celle qui nous paroît plus propre à nous conduire plus directement dans leur examen ; & comme les parties externes ne demandent aucune dissection, c'est par elles que nous allons commencer.

Parties externes de la femme, destinées à la génération.

Ces parties externes de la femme, destinées à la génération, sont les deux *grandes lévres*, au-dessus desquelles se trouve une éminence nommée le *pénil* ou la *Motte*; une dépression ou enfoncement longitudinal entre les deux grandes lévres, appellé la *grande fente* ou la *vulve*; le *gland* du clitoris, les deux *nimphes*, les embouchures de l'urethre & du vagin, la *fourchette*, au-delà de laquelle on voit la *fosse naviculaire*; & enfin le *périnée*.

Les grandes lévres.

Les deux grandes lévres sont ainsi nommées par les Anatomistes qui ont consacré ce nom aux replis de la peau qui sont paralléles entre eux, & qui étant approchés l'un de l'autre, ferment une cavité, comme cela se voit à la bouche. Les Chirurgiens ont aussi imité cette façon de s'exprimer, pour désigner les bords d'une plaie: & ce nom est d'autant moins du langage vulgaire, pour exprimer les deux bords de la vulve, que ces bords ont la peau interne, fine, colorée, délicate, comme l'est celle des lévres de la bouche. Ainsi nous conserverons le nom de grandes *lévres* à ces parties qui côtoïent la vulve, & non pas celui d'*aîles* que les Anciens leur ont donné.

Les deux grandes lévres de la vulve sont formées par deux replis de la peau, observant que dans chaque repli il y a beaucoup de graisse, qui par sa fermeté approche assez de la nature du suif; ce qui fait que ces lévres sont un peu épaisses, & assez fermes dans les vierges, ou dans celles qui n'ont pas fait beaucoup d'usage de ces parties. On observe encore dans la dissection de ces lévres, quelques fibres charnues; ce qui peut faire présumer qu'elles sont susceptibles de quelques mouvemens, &

des grains glanduleux qui sont sous le tissu de la peau externe. Cette peau est la continuité de la peau voisine, & on la voit garnie de poils dans l'âge avancé. La peau interne est fine, d'un rouge pâle, & comme vernie par une sorte d'humidité qui lui est fournie par une infinité de grains glanduleux, dont on voit les pores en pressant.

L'éminence appellée le pénil ou la *motte*, qui est au-dessus de la jonction supérieure des deux grandes lévres, n'est autre chose qu'un peloton de graisse, plus ferme encore que celle que j'ai fait observer dans chaque repli de la peau qui forme chaque lévre. Ce peloton de graisse est posé sur le pubis, & est recouvert par la peau, qui est garnie de poils dans cet endroit, de même que la partie externe des grandes lévres.

La position de cette partie fait sentir la prévoïance de l'Auteur de la nature, qui a assujetti les deux sexes à s'unir pour se perpétuer; car sans cette espéce de coussin, les os pubis de l'un & l'autre sexe, ne se fussent-ils pas violemment froissés dans les approches mutuelles où l'on perd la raison? L'inflammation n'eût-elle pas suivi ce froissement; n'est-elle pas elle-même suivie de quantité d'accidens?

La jonction inférieure des deux grandes lévres n'est pas terminée comme la supérieure ; mais au bas de la grande fente dont j'ai parlé, on remarque un repli de la peau, qui est fort tendu dans les vierges : sa situation est transversale, & comme brisée dans son milieu qui est plus inférieur que ses extrémités. C'est ce qu'on appelle la *fourchette*, au-delà de laquelle est une petite cavité appellée la *fosse naviculaire.* Enfin du milieu de la fourchette jusqu'au fondement, régne une espéce de couture à la peau, qui n'a pas plus d'un travers de pouce de longueur, & qu'on appelle le *périnée.* Toutes ces parties s'effacent par les accouchemens, ou lorsqu'on en fait un trop fréquent usage.

DU CLITORIS.

En écartant les deux grandes lévres, on aperçoit au-dessous de leur union supérieure, une petite éminence conique, que je ne sçaurois mieux comparer qu'au mammelon des jeunes vierges ; & comme sa figure conique imite assez celle du gland de l'homme, c'est pour cette raison que je l'ai nommée le *gland* du *clitoris*, qui est environné d'un repli de la peau continu aux nimphes, ap-

pellé le *prépuce* du Clitoris. Ce prépuce couvre le gland du *Clitoris*, comme dans l'homme le prépuce couvre le gland de sa verge; & il est de même garni intérieurement de petits grains glanduleux qui séparent une sorte d'humidité.

Voilà tout ce que l'on peut voir du *Clitoris* sans dissection; mais quand on enleve avec art, la peau qui fait l'union supérieure des grandes lévres, on voit qu'elle couvre un corps cilindrique qui est une verge imperforée. Ce corps qui est le *Clitoris*, paroît comme la verge de l'homme, composé de deux colonnes, qui sont d'abord attachées aux branches de l'os ischion, d'où elles montent obliquement pour gagner la partie inférieure de l'arcade des os pubis, où elles s'attachent en s'unissant l'une à côté de l'autre, pour former le corps du *Clitoris*. En un mot, ces colonnes sont semblables en structure, aux corps caverneux qui composent la verge de l'homme: & la cloison qui est entre deux, n'est point une cloison distincte comme le disent les Anatomistes, mais la membrane aponévrotique de chaque colonne, adossée l'une à l'autre, de la même maniere que je l'ai fait observer à l'homme.

Les mêmes vaisseaux sanguins qui rament sur la verge de l'homme, sont aussi

ſur le *Clitoris*, mais la troiſiéme colonne qui conſtruit la verge de l'homme (qui eſt l'urethre) manque ici, c'eſt pourquoi le *Clitoris* n'eſt point percé.

Le Clitoris eſt ſuſpendu au pubis par un ligament à reſſort tout comme la verge de l'homme, & ce ligament ne s'enfonce point dans les corps caverneux, mais en s'épanouiſſant ſur eux, il leur forme une gaine très-forte, tendineuſe, &c.

Voici comme le célébre M. *Morgagni* décrit ce ligament. » Il y a auſſi dans les » femmes un ligament, dont *Graaf* a par» lé le premier, que l'on peut comparer » à celui des hommes, eu égard à ſon rap» port & à ſon uſage ; parce qu'il va pa» reillement des mêmes endroits gagner » le corps du *Clitoris* : & outre cela, j'ai » obſervé qu'il alloit juſqu'à l'angle ſu» périeur des grandes lévres, auſſi-bien » que juſqu'aux parties qui en ſont les » plus proches. « *Huicque proportione, & uſu reſpondet ligamentum illud mulierum à* Graafio *primò indicatum, quod conſimili modo ab iiſdem locis in clitoridis corpus productum, & præterea in vicinum labiorum angulum, parteſque contiguas obſervavi.* Morgagn. Adverſ. I. 18.

Comme le *Clitoris* eſt ſuſceptible de gonflement & d'érection auſſi-bien que

la verge de l'homme, & que c'est même où l'on place le plaisir des femmes, qui devient grand quand on sçait les animer, il a les mêmes muscles *érecteurs* & *accélérateurs* que l'on décrit ordinairement aux hommes, à la différence que les accélérateurs embrassant le vagin, servent plutôt à resserrer son entrée.

DES NIMPHES.

Les *Nimphes* ne sont autre chose que deux replis de la peau, dont la figure imite assez bien, comme le dit M. *Heister*, les crêtes qui pendent au gosier des coqs. *Cristis Gallorum sub gutture pendentibus similes, &c.* Heister. Compend. p. 101. 4. edit.*

D'où vient le nom de Nimphes.

Elles sont ainsi nommées, parce qu'elles se trouvent au voisinage du trou par où les urines s'écoulent. Elles commencent au prépuce du clitoris, duquel elles sont une suite, & se continuent en s'écartant l'une de l'autre jusqu'aux côtés de l'orifice du vagin où elles finissent. Il arrive cependant quelquefois, qu'outre ces *Nimphes*, qu'on peut appeller supé-

* Quoique nous citions ce passage tiré de la quatrieme édition de M. Heister, nous en ayions fait mention sur sa seconde édition.

rieures, il y en a deux autres plus petites, & inférieures aux précédentes, qui ſont ſituées aux côtés de l'entrée du vagin des vierges, quand elles ſe trouvent, ce que le célébre Morgagny dit avoir vû trois fois. *In virginum diſſectione præter nimphas ſuperiores, quæ mediocres erant, ter vidi in imis pudendi lateribus duas alias parvulas quaſi nymphas protuberare.* Morgagn. Adver. IV. Animad. XXIII.

La ſubſtance ſpongieuſe des Nymphes.

La ſubſtance des *Nymphes* eſt ſpongieuſe, ce qui fait qu'elles ſe gonflent facilement; & la peau qui les recouvre eſt fine & trèsdéliée, d'une couleur rougeâtre & aſſez vermeille dans les vierges, mais blanchâtre & d'une conſiſtance molaſſe dans les femmes qui ont eu beaucoup d'enfans. La quantité de houpes nerveuſes dont elles ſont parſemées, les rend d'une très-grande ſenſibilité; & elles ſont enduites comme d'une eſpéce de verni, qui leur vient des glandes ſébacées dont elles ſont pourvûes.

En effet les glandes ſébacées des *Nimphes* ſont en aſſez grand nombre, & elles couvrent l'une & l'autre ſurface de ces petites crêtes, ſi l'on en excepte néanmoins tout leur bord & leur partie ſupérieure & inférieure. » Quoique ces » glandes ſoient fort petites, on ne laiſſe pas (pourvû qu'on preſſe & qu'on étende

étende légerement les *Nimphes*) d'y
» voir souvent au milieu un petit trou
» presqu'imperceptible , d'où sort une
» matiere de même couleur que les glan-
» des, blanchâtre , & comme un petit
» filet. « *Et parvulæ quidem sunt , sic tamen ut leniter tractis , extensisque alis , sæpè in singularum glandularum medio foraminulum conspici queat , ex eoque prostans concolor glandulis sub album , & pertenue filum.* Morgagn. Adver. I. 11.

Au dessous du gland du clitoris, & par conséquent dans l'angle supérieur que forment les *Nimphes* par leur jonction , on apperçoit une ouverture qui dans les vierges est à quelque distance de l'orifice du vagin ; mais dans les femmes qui ont eu des enfans, cette ouverture paroît placée sur le bord supérieur de l'orifice du vagin. L'ouverture ou le trou dont il est question , est ce qu'on appelle l'*urethre* dans les femmes , dont le diametre est plus considérable que celui des hommes , mais dont la longueur est beaucoup moindre. On voit dans cette ouverture plusieurs petits trous presqu'imperceptibles , par où s'écoule une liqueur limpide & visqueuse , qui sert de verni à la parois intérieure de l'uréthre. Ces trous sont les extrémités d'autant de petits conduits qui viennent

L'Uréthre de la femme.

de plusieurs lacunes & corps glanduleux placés sous la tunique interne de l'uréthre.

Le corps de l'uréthre passe ensuite sous l'arcade du pubis, entre le corps du clitoris & le vagin, avec lesquels il contracte une espéce d'adhérence par le moïen d'un tissu folliculeux assez serré, & va gagner le cou de la vessie.

DE L'HIMEN.

A la partie inférieure de la grande fente, au-dessous de l'uréthre, on voit une ouverture ou un trou, qu'on appelle l'embouchure ou l'orifice du vagin. Cette embouchure est naturellement plus étroite que la cavité du vagin, même dans les femmes qui ont eu beaucoup d'enfans; mais dans les vierges, elle l'est encore beaucoup plus, & c'est même où l'on place l'*Himen*, que quelques-uns prennent pour la marque de virginité la plus certaine.

Si l'*Himen* est différemment décrit par les Auteurs, ils ne sont point en cela blâmables, parce qu'il n'a pas une disposition, ni une figure constante dans toutes les jeunes filles qui n'ont point usé du coit. Il arrive même des variations dans quelques-unes, qui paroissent très-extraordinaires. Cependant,

comme parmi les filles que j'ai eu occasion d'examiner & de disséquer (dont le nombre est considérable dans l'exercice de ma Charge) j'ai observé constamment l'une de ces trois figures différentes dans ce qu'on appelle l'*Himen*, j'ai lieu d'établir sa structure sur une de ces trois figures.

Premiere espece d'himen.

1°. On observe que l'embouchure du vagin est fort resserrée, & qu'elle est bordée d'une membrane circulaire très-forte, percée dans son milieu par un trou fort rond, qui ressemble assez à la membrane iris de l'œil. La baze de ce cercle membraneux & blanchâtre, est une chair mammeloneuse & assez ferme, qui n'est pas unanimement circulaire, mais qui laisse voir d'espace en espace, dans toute l'étendue de son cercle, de petits monticules triangulaires de la même substance. Voilà ce que l'on appelle *Himen*, & voilà même ce qui se rencontre le plus fréquemment.

De compter par l'existence de cet *Himen* sur la virginité d'une fille, c'est une caution qui n'est pas valable, puisqu'on en a vû prêtes d'accoucher qui avoient cet *Himen*, comme *Ambroise Paré*, Chirurgien Juré de Paris, & un des plus habiles Anatomistes de son tems, assure l'avoir trouvé. Néanmoins on peut très-

bien augurer de ce signe, & dire que toutes les fois qu'on l'apperçoit, les filles n'ont permis dans leur vagin, l'introduction d'aucun corps d'une certaine grosseur : & si après quelque licence prise avec un homme, les filles sont encore décorées de cette fleur si rare à un certain âge, c'est que l'aggresseur étoit novice, car la deuxiéme ou troisiéme attaque doit faire brêche, supposé que le fort eût résisté à la premiere.

La verge de l'homme s'introduisant dans le vagin, déchire donc & met en plusieurs piéces ce cercle membraneux, & même le cercle mammeloneux. Or ces piéces cicatrisées après leur dilacération, laissent de petits triangles charnus & membraneux assez grands, que les Anatomistes ont appellé des *caroncules*, & qu'ils ont dit être au nombre de quatre disposées en croix. Je puis assurer que ce nombre fixé à quatre *caroncules* est souvent faux, car tantôt il n'y en a que deux, quelquefois trois, souvent cinq; en un mot, le nombre est indéterminé. Ce qu'il y a de certain, est qu'il n'y a point de *caroncules* pendant que le cercle membraneux où l'*Himen* existe; & les *caroncules* n'étant que le déchirement de cette fleur, on doit conclure que les filles dans qui elles se trouvent,

Les caroncules.

ont permis l'introduction de quelque corps d'une certaine grosseur dans leur vagin.

Voilà la premiere espéce d'*himen*, & même celle qui se trouve plus fréquemment que toutes les autres. 2°. Celle qui suit ne différe de la premiere, que parce que le trou qui se trouve dans le cercle membraneux, n'est point directement dans le milieu, mais son bord supérieur touchant le bord supérieur de l'orifice du vagin, le cercle membraneux est *semi-lunaire* : en effet, on diroit que ce seroit une *demie-lune*, dont les cornes sont supérieures, quelquefois un peu écartées l'une de l'autre, & quelquefois qui se touchent encore, comme on peut le voir dans l'onziéme Planche I. F. Cette seconde espece d'*himen* se trouve encore assez fréquemment ; & quand on met le petit doigt dans son ouverture, on s'apperçoit qu'il ne peut pas y entrer bien avant, & qu'il est serré comme par une espece d'anneau. J'ai rencontré la premiere espece dans une fille de 26 ans, à laquelle il étoit survenu une inflammation occasionnée par une chûte.

Seconde espéce d'Himen.

3°. Enfin il se trouve des vierges qui n'ont point du tout de cercle membraneux, & auxquelles on peut néanmoins voir si elles ont permis l'introduction de

Troisiéme espéce d'Himen.

quelques corps d'une certaine grosseur, & augurer par conséquent de leur sagesse, ou de leur libertinage. Celles-ci ont le cercle charnu & mammelonneux dont j'ai déja parlé ; il est même plus considerable que dans celles qui ont le cercle membraneux , quoique son ouverture soit plus grande, & ne serre pas si fort le doigt lorsqu'il y est introduit. Son déchirement fait aussi des *caroncules* qui ne sont pas si grandes, mais qui sont plus épaisses ; d'où l'on doit conclure que l'orifice extérieur du vagin est naturellement très-étroit dans les vierges.

Quoique j'aïe fait connoître les variations que j'ai vûes dans l'*himen*, il a pû cependant s'en trouver quelques autres ; mais pour y ajoûter foi, il faut qu'elles soient avancées par des Auteurs originaux , dont la probité & la dextérité soient à toute épreuve. Pour lors on croira que le trou de l'*himen* a quelquefois été partagé en deux, ou barré par un petit ligament plat en maniere de ruban fort étroit. *Et in iis (conspexi) hymenis foramen ab illa parva quasi instita in duo divisum.* Morgagn. Adver. IV. Animad. XXIII.

Lors de la premiere édition de cet Ouvrage, je n'avois connoissance de cette derniere espece d'*himen*, que par l'exem-

ple que je viens de citer ; mais un an après, faisant un Cours d'Anatomie & d'Opérations à plusieurs Médecins & Chirurgiens Anglois, je disséquai en leur présence, une fille âgée d'environ vingt-quatre ans, à laquelle nous remarquâmes l'*himen* ci-dessus. L'entrée du vagin étoit fermée par une cloison charnue assez mince, de l'étendue & figure d'une grande piece de douze sols ; & dans le milieu de cette cloison il y avoit deux trous chacun de la grandeur d'une lentille, posés horisontalement l'un à côté de l'autre, Ces deux trous étoient séparés par un cordon charnu dont les fibres paroissoient spirales : il avoit une ligne d'épaisseur, s'étendoit verticalement depuis le bord supérieur de la cloison charnue, même de l'orifice du vagin, jusques dans la fosse naviculaire, & étoit fort adhérent à la cloison qu'il excédoit de presque toute son épaisseur, en séparant exactement les deux trous : de sorte qu'on pouvoit considérer ce cordon charnu comme une espéce de *raphé*.

Pendant que l'on imprimoit cet Ouvrage, j'ouvris une fille âgée de 24 ans, qui s'étoit jettée dans un puits, dans le tems d'une attaque de folie à laquelle elle étoit sujette. Comme quelques-uns la soupçonnoient grosse, je l'examinai

avec ſoin, & je ne trouvai rien moins que la groſſeſſe. Je remarquai au contraire, l'orifice de ſon vagin, fermé par une très-forte membrane charnue, de la grandeur & figure d'une piéce de 24 ſols. A la partie ſupérieure de cette membrane, il y avoit un trou exactement rond, de la grandeur d'une lentille. Au bord droit de la partie moïenne de la même membrane, il y avoit un petit trou de la grandeur d'un quart de lentille: & toute la membrane étoit ſi forte que je ne pus la déchirer avec mon pouce, quoique j'appuïaſſe fortement. Il fallut me ſervir de ciſeaux, ce qui eût été néceſſaire en cas de mariage. Jamais je n'ai vû les rides tranſverſales du vagin ſi formées, ſi apparentes, & ſi fermes, que dans cette fille.

Pourſuivons l'examen du reſte du vagin, & diſons qu'on obſerve à chaque côté de ſon orifice, un mammelon formé par l'extrémité d'un conduit excrétoire qui vient d'une glande conglomérée, que quelques Anatomiſtes appellent *lacune* Elle eſt placée cette glande, au côté inférieur du vagin, ſous un plexus rétiforme dont je n'ai point encore parlé, & ſous les branches du clitoris. Cette glande a environ ſept à huit lignes de long, ſur trois à quatre de large: elle eſt

parsemée d'un très grand nombre de vaisseaux, & l'on voit sortir de sa partie supérieure, un conduit qui après avoir fait un pouce de chemin, va s'ouvrir vers le milieu de l'orifice du vagin, comme je l'ai déja indiqué.

Plexus rétiforme du vagin.

Le *Plexus rétiforme* du vagin ne peut être vû que par la dissection. Ce n'est autre chose qu'un tissu vasculeux & cellulaire, qui embrasse, pour ainsi dire, le vagin près de son orifice : il est composé d'une infinité de veines & d'artéres qui s'entrelassent & s'abouchent les unes avec les autres, & dans de petites cellules caverneuses. Ce tissu plein de sang, comme il arrive dans les approches amoureuses, procure des effets de délectation à l'un & l'autre sexe, qui seroient trop longs à déduire ici ; puisqu'il garnit les côtés du vagin de la largeur de deux travers de doigt, & le côté droit communique avec le côté gauche, sous le corps même du clitoris, comme le célébre *Duverney* l'a autrefois démontré par ses belles injections.

Le vagin, qui est ce conduit ou espéce de gaine qui mene à la matrice, monte ensuite obliquement couché sur l'intestin *rectum*, pour embrasser par son extrémité postérieure, le cou de la matrice, dont l'orifice ou le museau, est engagé

dans la cavité du vagin, comme j'ai déja fait observer, même dans ma premiere édition, que l'orifice inférieur de l'estomac ou le pilore, étoit engagé & embrassé par l'intestin *duodenum.*

La longueur du vagin est ordinairement de six à sept pouces, & sa largeur (parce qu'il prête) est plus étendue que la verge du mâle n'a de volume. Il est composé de trois tuniques : la plus intérieure est lâche, blanchâtre & membraneuse, ce qui lui a fait donner le nom de tunique nerveuse. Cette tunique est plissée de façon qu'il en résulte des rugosités, des rides transversales très-multipliées, ressemblantes à des especes de soupapes demi-circulaires, les unes occupant la parois supérieure du vagin, & les autres l'inférieure. Ces plis ou rides valvuleuses, ne forment point de cercles qui entourrent entierement le vagin comme plusieurs Anatomistes l'ont prétendu; elles semblent au contraire, se terminer pour la plûpart, à deux espéces de ligamens qui régnent tout le long des deux côtés du vagin, & ces espéces de ligamens font ici le même office, que ceux du colon à l'égard de cet intestin ; car fronçant la tunique intérieure du vagin, ils l'obligent à se plisser & à former les rides ou rugosités dont nous parlons. » En-

» fin ces rugosités sont elles-mêmes iné-
» gales par le grand nombre de petites
» éminences, ou petits mammelons dont
» elles sont remplies, & dont les unes
» sont plus grandes, les autres plus pe-
» tites, mais la plûpart sont piramida-
» les. « *Sunt porrò eæ rugæ creberrimis pro-minentiis crenatæ aliis majoribus, aliis per-exiguis, plerisque autem pyramidalibus.* Morhagn. adverſ. I. 13.

La seconde tunique du vagin contient celle dont nous venons de donner la description. Cette tunique est très-composée; & sa principale partie est un tissu spongieux, garni & entrelassé d'un très-grand nombre d'artéres & veines sanguines; de sorte que le tout a une très-grande disposition à prêter & s'étendre : mais les extensions du vagin ne peuvent être considérables, ou souvent répétées, que les plis ou rides transversales de la membrane, ne s'effacent, & que la cavité du vagin ne devienne plus large, comme on le voit aux femmes qui ont eu plusieurs enfans, & à proportion aux filles ou femmes qui ont beaucoup usé du coït. Il est facile de conclure delà, que lorsque l'on veut se donner la satisfaction de voir les rides transversales du vagin dans toute leur régularité, il faut les examiner dans les vierges.

Le tiſſu ſpongieux & l'entrelaſſement des vaiſſeaux ſanguins dont nous parlons, eſt encore fortifié par pluſieurs fibres charnues ; & le plus grand nombre de ces fibres ſont longitudinales.

Ne voit-on pas par cet expoſé pris ſur la nature même, l'art qu'il y a dans cette admirable ſtructure? Il falloit un fourreau ou gaine qui prêtât dans le beſoin, & qui pût ſe remettre du moins en partie : ces deux tuniques du vagin ſemblent-elles avoir été faites pour autre choſe? Il falloit un fourreau qui pût aiguillonner ce qu'il devoit quelquefois contenir : les rugoſités tranſverſales ſemblent n'avoir d'autre uſage ; & les fibres charnues, ſur tout les longitudinales, approchant l'une de l'autre, deux parties en action de perpétuer le genre humain, fourniſſent aux deux ſexes unis, un grand ſujet de délectation, & même d'admiration aux Anatomiſtes.

Enfin tout cet appareil eſt couvert à l'extérieur, par la troiſiéme tunique du vagin, qui eſt membraneuſe, puiſque c'eſt l'angle inférieur du repli du péritoine qui conſtruit le ligament large, & dont je vais faire l'hiſtoire en parlant des dépendances de la matrice.

DES PARTIES INTERIEURES

De la Femme qui servent à la génération.

Les parties intérieures de la femme qui sont destinées à la génération, sont la *Matrice* & ses dépendances.

Ce que c'est que la Matrice.

La *Matrice* est un viscére dont la figure approche assez de celle d'une fiole : le fond ou la baze de la fiole ou du triangle est en haut, & le cou ou la pointe est en bas. Sa grandeur ordinaire dans une femme qui n'est point grosse, est de trois bons pouces de longueur, aïant à peu près la même largeur vers son fond;& l'épaisseur de chaque paroi de la *Matrice*, est de six lignes ou environ d'où l'on voit que sa cavité n'est pas considérable.

Avant d'entrer dans un examen plus circonstancié de la *Matrice* & de ses dépendances, je crois qu'il est à propos de parler de sa situation, & des parties qui la tiennent en place. Cet ordre nous menera d'autant plus facilement à la connoissance de ses parties, que les ligamens destinés à cette fonction, sont décrits par la plûpart des Auteurs d'une façon peu instructive, & qui n'a jamais pû me satisfaire.

La *Matrice* eſt ſituée de même que preſque tous les autres viſcéres du bas-ventre, dans un *repli* du péritoine. Or ce repli eſt lui-même ſitué dans le baſſin de l'hipogaſtre, entre la veſſie & le *rectum*: mais comme les Anatomiſtes ſe contentent d'appeller ce *repli* les *ligamens larges*, & que cette courte deſcription, ſi ſouvent répétée dans les différens livres, n'en donne pas une notion qui faſſe bien voir ſa ſtructure & ſa mécanique, je vais l'examiner plus réguliérement, & en faire un détail plus circonſtancié.

Si ceux qui écrivent s'impoſoient pour loi, de faire voir à leurs Lecteurs qu'ils s'entendent eux-mémes, nous n'aurions pas ſi ſouvent à deviner; mais comme leurs deſcriptions, ſur tout de la plûpart des Modernes, ne ſont point originales, & que ces Auteurs, faute de ſçavoir manier le ſcalpel, ont plûtôt mis de la confuſion dans les détails qu'ils ont empruntés, que d'en dévoiler le miſtére, il ne faut pas être ſurpris s'ils nous en donnent des notions ſi défectueuſes.

Mécanique du ligament large de la Matrice.

Pour ſçavoir donc quelle eſt la mécanique du *repli* du péritoine qui renferme la *Matrice* & ſes dépendances, il faut ſe reſſouvenir de ce que j'ai dit de ce ſac membraneux, je veux dire du péritoine, lorſque dans le Chapitre VI. j'ai prouvé

qu'il n'avoit qu'une ſeule & unique lame, ſans duplicature. Or l'extrémité inférieure du ſac membraneux, appellé péritoine, étant parvenue au bas du baſſin de l'hipogaſtre, s'enfonce en dedans, & forme par cet enfoncement une veſſie ou une bourſe, qui monte verticalement entre la veſſie urinaire & l'inteſtin *rectum*. C'eſt cette bourſe qui eſt le *repli* du péritoine dont nous parlons. Et quoique j'aïe prouvé dans le Chapitre VI. que le péritoine eſt uniquement compoſé d'une ſeule lame membraneuſe, on voit néanmoins que la bourſe dont il eſt ici queſtion, eſt compoſée de deux parois ou de deux lames, & cela par le ſeul enfoncement du ſac commun qui eſt le péritoine.

Cet enfoncement ſe fait à la partie la plus baſſe du baſſin de l'hipogaſtre: c'eſt juſtement le lieu où le péritoine eſt recouvert de ſa portion celluleuſe; auſſi s'inſinue-t-elle dans l'enfoncement. Mais examinons la figure de cette bourſe ou de ce *repli* du péritoine. Il paroît plat à l'ouverture du ventre, & d'une figure triangulaire. Sa baze eſt ſituée à la partie ſupérieure du fond du baſſin de l'hipogaſtre, & la pointe du triangle eſt à la partie la plus baſſe & la plus déclive du fond du même baſſin.

Si l'on tire une *diagonale* ſur ce trian-

gle, la *Matrice*, son *cou*, & le *vagin*, sont les parties contenues sous cette *diagonale*; aussi ces parties grossissent-elles considérablement le repli dans cet endroit. Il n'en est pas de même des parties latérales de la baze de ce *repli* triangulaire; elles sont minces & fort applaties, parce que les deux lames du *repli* n'y sont séparées que par la portion celluleuse, ou quelques vaisseaux dont nous parlerons dans la suite.

Ces deux angles qui sont situés aux parties latérales de l'hipogastre, & qui attachent, pour ainsi dire, la *Matrice* aux régions iliaques, peuvent être appellés les *aîles* du *repli*, de la *bourse*, ou, si l'on veut, du *ligament large* da la *Matrice*. Ces aîles du ligament large, sçavoir une de chaque côté, ne sont pas simples; mais elles font encore un repli transversal qui fabrique deux aîlerons ou deux petites aîles, une antérieure & une postérieure. L'aîleron antérieur est le plus grand, & c'est dans sa duplicature que la trompe de *Fallope* est contenue, de la même maniere que la veine ombilicale est contenue dans le repli de la faux supérieure du péritoine, que j'ai décrite & fait graver dans le Chapitre VI. L'aîleron postérieur de chaque aîle du ligament large, est le plus petit; il est caché

derriere celui que je viens de décrire, & il contient aussi dans sa duplicature, l'*ovaire*, & le ligament qui l'attache à la *Matrice*.

Cette mécanique du ligament large de la *Matrice*, autrement touchée qu'on n'a coutume de le faire, montre effectivement qu'il n'est qu'un *repli* du péritoine ; mais que ce *repli* se fait de bas en haut ; je veux dire que la partie la plus inférieure du péritoine ; s'enfonce, produit une bourse de figure triangulaire qui monte verticalement ; que le rebord supérieur de cet enfoncement triangulaire est le plus large, puisqu'il est la baze du triangle, & qu'il est situé transversalement. Donc le repli, ou le *ligament large* de la *Matrice* est transversal, & en même tems vertical ou perpendiculaire, supposant toûjours la femme debout ; car c'est la situation dans laquelle il faut examiner toutes les parties. Enfin la portion celluleuse du péritoine s'enfonce dans ce repli, & y entoure la *Matrice* & le vagin qui sont contenus, comme je l'ai dit, sous la ligne diagonale qui sépare le triangle en deux parties égales. * Nous aurons

* M. Heister n'a point voulu parler de toutes ces différences dans ce ligament large construit par le péritoine ; & cela à cause de la légereté de la matiere & de la grande varieté qui s'y trouve selon lui. Mais je puis l'assurer que cette excuse est frivole,

encore quelques traits à faire observer au *ligament large* de la matrice ; mais comme ce ne sera que par occasion, passons à la structure de la matrice.

DE LA MATRICE.

Comme j'ai déja parlé de la situation de la figure, & des dimensions de la *Matrice*, je vais terminer son histoire par la description de sa substance, & par l'examen de quelques parties qui lui appartiennent.

La substance de la *Matrice* est toute spongieuse, & remplie d'une infinité de cellules à peu près semblables à celles de la Ratte. Ces cellules sont non-seulement entrelassées par quelques fibres charnues dispersées dans cette substance, mais encore, suivant *Malpighi*, recouvertes extérieurement de fibres rassemblées en forme de petits faisceaux, & entrelassées en maniere de réseau.

Toute cette substance de la *Matrice* est bornée par deux membranes. L'extérieure n'est autre chose que le repli du péritoine, appellé ligament large, dont j'ai parlé; & l'intérieure quoiqu'elle parois-

& qu'il n'y a point de variété. *Verum ob levitatem rei, magnamque earum varietatem in variis cadaveribus nihil de iis dicere voluerunt*. H. p. 149.

se lisse, est cependant mammelonée à peu près comme la tunique interne des intestins. Elle est outre cela garnie de plusieurs petits pelotons glanduleux qui laissent échapper une humeur glaireuse. On observe encore que ces petits pelotons glanduleux grossissent, & deviennent très-sensibles après la conception ; de sorte que le placenta s'augmentant, ils y contractent une étroite liaison.

Puisque j'ai comparé la *Matrice* à une fiole renversée & applatie, il suit qu'elle a un cou. Or l'un & l'autre ont une cavité: celle du cou est longuette & étroite, & son entrée qui est embrassée par le vagin, ressemble assez bien au museau d'une *tanche*. Cette entrée qu'on appelle communément l'orifice interne de la *Matrice*, est presqu'ovale, & située transversalement. Cette entrée a été appellée *orifice interne* de la *Matrice*, par les Anatomistes qui ont donné le nom d'*orifice externe* de la *Matrice*, à cette entrée du vagin où nous avons remarqué le cercle himen ; mais comme cette derniere entrée appartient uniquement au vagin, il est mieux de la nommer simplement l'orifice du vagin, & l'entrée de la *Matrice* simplement l'*orifice* de la *Matrice*. En effet une fiole renversée & applatie, à laquelle nous avons comparé la *Matrice*, n'a point deux ori-

fices, deux *bouches* que l'on puisse raisonnablement diviser en externe & interne: ainsi nous ne reconnoissons qu'un orifice à la *Matrice*, qui sera suffisamment désigné après une telle explication.

L'orifice de la Matrice est fort étroit dans les filles, mais dans les femmes qui ont eu des enfans, il est beaucoup plus dilaté. Cependant l'étroitesse qu'on dit être dans l'ouverture, ou dans la cavité du cou de la Matrice des filles, n'est pas à ce point de petitesse qu'un stilet ait bien de la peine à y entrer : il est vrai qu'on ne peut souvent y pousser un stilet, mais c'est parce qu'il y est arrêté non seulement par des trousseaux de fibres différemment posés, mais encore par de petites valvules très-fortes, faites par la membrane intérieure du cou de la *Matrice.* Ces valvules, suivant la description qu'en a fait le célèbre M. *Morgagni*, sont transversales & obliques, & vont entre les petits faisceaux de fibres dont je viens de parler ; de sorte que leur baze ou leur naissance est en haut, tandis que l'autre bord est libre & regarde en bas. » C'est de » cette structure que dépend la facilité » avec laquelle on peut faire glisser un » stilet de haut en bas sur ces valvules; » au lieu qu'elles s'opposent à son passa- » ge quand on le veut faire glisser en

» montant. « *Ob eamque causam efficitur, ut admoto ipsis appressoque specillo deorsum quidem minimo negotio aditum permittant, sursum verò adactum omninò ascendere prohibeant.* Morgagn. Adverſ. I. 14.

La cavité du corps ou du fond de la *Matrice*, eſt beaucoup plus ample que celle de ſon cou, puiſqu'elle peut contenir une groſſe féve dans celle d'une jeune fille, & qu'elle eſt encore beaucoup plus grande dans les femmes. La figure de cette cavité eſt triangulaire, & la baze du triangle forme le fond de la cavité; d'où l'on voit que les deux côtés du fond de la *Matrice*, ſont deux angles, & le troiſiéme, qui eſt plus allongé & plus éloigné des deux précédens, que ces deux derniers angles ne le ſont entr'eux, ſe termine au cou de la *Matrice*.

Aux parties latérales du fond de la *Matrice*, je veux dire dans les deux angles qui forment le fond de la cavité de ce viſcére, on apperçoit deux ouvertures, une de chaque côté. Ces ouvertures qui ſont comme deux petits trous à contenir à peine une ſoïe de porc, ſont la fin des deux conduits qu'on appelle les *Trompes de Fallope*; ils s'éloignent beaucoup du corps de la *Matrice*, & ſont logés, comme je l'ai déja fait obſerver, dans les aîlerons antérieurs du repli du péritoine qui conſtitue le ligament large.

Ces Trompes ne gardent pas le même diamétre dans toute leur longueur : elles sont au contraire fort étroites en entrant dans les cornes de la *Matrice*, je veux dire dans les parties latérales de son fond qui sont les angles dont je viens de parler ; mais à mesure qu'elles s'en éloignent, elles s'élargissent, & forment à leur extrémité la plus distante de la *Matrice*, une expansion membraneuse & musculeuse, qu'on appelle le *pavillon* de la Trompe : de sorte que la cavité ou le conduit de la Trompe, qui est fort étroit dans la *Matrice*, va insensiblement en augmentant jusqu'au pavillon, où il pourroit contenir l'extrémité du petit doigt.

Le bord du *pavillon* de la Trompe de *Fallope*, ne garde point une circonférence égale & unie comme celui des trompettes ordinaires, mais il est découpé en plusieurs petites dents musculeuses, qui sont elles-mêmes toutes inégales entre elles : c'est cette inégalité découpée & frangée que les Auteurs ont appellée le *morceau du Diable*, dont quelques-unes s'avancent pour l'ordinaire vers une éminence vésiculeuse contenue dans l'aîleron postérieur du ligament large, que les Anatomistes ont coutume d'appeller l'*ovaire* ou le *testicule* des femmes, & dont nous allons parler. Il est cependant bon

de remarquer que quand on examine ces parties en situation, on ne voit pas toûjours le *pavillon* de la *Trompe* tourné vers le testicule ou l'ovaire, comme il est représenté dans les Planches; mais après que les Trompes ont passé par dessus les ovaires, comme l'ont observé les célébres *Stenon* & *Sbarag*, suivant ce qu'en dit M. *Morgagni*, alors elles ont coutume de s'incliner en droite ligne derriere les *testicules* ou *ovaires*, & descendent même au-dessous, leurs orifices ou *pavillon* étant tournés tantôt en bas, tantôt en haut. *Postquam enim tubæ testium dorsum conscenderunt, velut à Cl. Viris Stenone & Sbaraglio observatum est; tum frequenter solent post testiculos se se dimittere, infraque istos suis, aliàs deorsum, aliàs sursum spectantibus orificiis propendere.* Morg. Ad. I. 30.

DES OVAIRES,

Ou des Testicules des femmes, selon les Anciens.

L'on voit dans les aîlerons postérieurs du repli du péritoine, appellé le ligament large, à deux bons travers de pouce des cornes de la matrice, deux petits corps ovalaires, raboteux & inégaux, attachés à la matrice par un ligament fort & rond, dont la couleur est blanchâtre, la grof-

ſeur n'excéde guere celle d'une médiocre plume, & la longueur eſt de deux travers de pouce. Ce ligament, de même que le petit corps ovalaire, ſçavoir un de chaque côté ſont contenus dans la duplicature de l'aîleron poſtérieur de chaque aîle du ligament large, de la même maniere que la veine ombilicale eſt contenue dans la faux ſupérieure du péritoine. Voilà ce que l'on appelle les *ovaires* ou les *teſticules* des femmes, ſuivant les Anciens, & quels ſont les ligamens qui les attachent à la matrice.

La ſubſtance des *Ovaires* eſt bien différente de celle des *Teſticules* des hommes; car ſi nous avons vû que ces derniers ne ſont qu'un entrelaſſement de petits vaiſſeaux blanchâtres, ceux-ci ne ſont qu'un amas de pluſieurs petites véſicules, de différente grandeur & groſſeur, arroſées de beaucoup d'artéres & de veines, & qui contiennent une humeur limphatique qui ſe coagule par la chaleur du feu, ce qui la fait comparer au blanc d'œuf. Chacune de ces petites véſicules eſt contenue dans un petit calice, & le tout eſt recouvert d'une membrane très-forte, qui eſt elle-même recouverte par le repli de l'aîleron poſtérieur de l'aîle du ligament large.

Il paroît par tout ce que nous avons dit,

dit, que la matrice & ses dépendances ne sont assujetties que par le ligament large; cependant deux autres espéces de ligamens, d'une figure ronde, semblent sortir des cornes de la matrice, sous l'insertion, ou la naissance des Trompes de *Fallope*.

Ces ligamens ont été très-long-tems considérés comme de simples liens solides & compactes ; mais les injections venues au secours des Anatomistes, leur ont fait voir qu'ils ne sont qu'un assemblage de plusieurs vaisseaux, qui sont des ramifications de ceux qui arrosent les côtés du fond de la matrice, & qui liés & entortillés entre eux, font une espéce de corde, ou de lien, qu'on peut appeller le ligament *vasculeux* de la matrice.

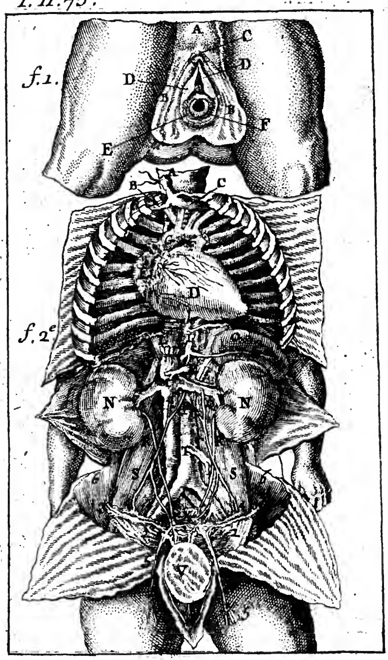
Ces ligamens *vasculeux*, ou, si l'on veut, les ligamens *ronds*, sont situés entre les lames ou dans la duplicature du ligament large, observant qu'ils sont collés au feuillet ou à la lame antérieure de ce ligament. Ce que l'on prouve en faisant un trou au ligament large, & en soufflant dans sa substance par le moïen d'un tuïau ; pour lors, l'air remplit la substance celluleuse que j'ai fait observer entre les lames du ligament large, écarte ces mêmes lames l'une de l'autre, & l'on a le plaisir de voir le ligament *vasculeux* ou rond, collé à la lame antérieure du re-

pli du péritoine appellé ligament large.

Une autre satisfaction que l'on a encore en soufflant le ligament large, c'est qu'il se gonfle tellement, qu'il forme comme une très-grosse vessie. Doit-on présentement être surpris de voir la *matrice* se dilater avec tant de facilité ?

Enfin les ligamens *vasculeux* de la *matrice* dont je viens de faire l'histoire, étant parvenus jusqu'aux aînes, passent sous les muscles transverses & petits obliques, ensuite dans l'anneau de l'oblique externe, pour s'aller perdre, en se séparant en plusieurs filets, dans la graisse qui forme l'éminence appellée *Mont de Vénus*, ou la *Motte*, & dans celle qui aide à former les grandes lévres. Il est facile de juger par la structure & la position de ces ligamens, qu'ils servent à entretenir un commerce de liqueurs entre les parties intérieures & les extérieures de la femme, qui sont destinées à la génération, comme M. *Verdier* l'a démontré en Public. Enfin par la route que nous venons de faire observer aux ligamens ronds, on voit qu'ils ne passent pas obliquement sous le ligament de *Fallope* ou de *Poupart*, qui construit l'arcade crurale, comme nous l'avons dit du cordon des vaisseaux spermatiques aux hommes, & qu'ils en sont plus éloignés. C'est pour cette raison que la dilatation ou section de l'arcade crurale se fait aux


BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" -
NAPOLI


f. 1.
A
C
D
D
B
B
F
E
A
B
C
D
f. 2e
N
N
S
S
V

femmes sans danger, lorsqu'il y a hernie dans cette partie.

Je vais terminer ce Chapitre par une réflexion sur la figure de la vessie des femmes, qui n'est point si conique que celle des hommes, dont la pointe du cone se trouve à la partie antérieure & inférieure du ventre. C'est le contraire dans la vessie des femmes qui ont eu beaucoup d'enfans; car elle est large dans cet endroit, & y forme comme deux cornes qui se jettent l'une à droit & l'autre à gauche, ce qui mérite l'attention des Chirurgiens, par rapport aux Opérations.

EXPLICATION

De l'onziéme Planche.

LA PREMIERE Figure fait voir les parties externes de la génération d'une vierge, dans leur situation naturelle.

A. Le *Mont de Vénus* ou *la Motte*.

BB. Les deux grandes lévres écartées, afin de voir ce qu'elles cachent. Elles sont fort épaisses, parce qu'elles ont été copiées sur une fille de 4 ans. Or souvent les enfans ont à cet âge beaucoup d'embonpoint.

C. Une espéce de capuchon membraneux qui est le prépuce du clitoris, sous

lequel on voit le clitoris, ou plûtôt son gland.

D D. Les deux nimphes, entre lesquelles on voit un petit point noir qui est l'embouchure de l'urethre.

E. Le cercle charnu & mammeloneux qui est l'orifice externe du vagin.

F. L'himen dont la figure est semi-lunaire, observant néanmoins que ses deux cornes se touchent. Le milieu de cet himen est tout noir, ce qui marque le trou du vagin.

La SECONDE Figure représente d'un coup d'œil, le ventre & la poitrine ouverts. Dans cette derniere cavité on n'y a laissé que le cœur & l'aorte en situation. Dans le ventre, les organes des femmes (& quelques autres) destinés à la génération, y sont dessinés.

A. Représente la veine-cave supérieure liée & coupée dans l'endroit où elle se jette dans le cœur, pour la renverser ensuite, afin de voir le cœur & le contour, ou la crosse de l'aorte dans sa situation naturelle.

B. La veine soûclaviere droite qui est fort courte.

C. La veine soûclaviere gauche qui est plus longue que la droite, qui passe transversalement par dessus tous les troncs d'artéres qu'on appelle l'aorte supérieure,

& qui va à droit se réunir avec la soûclaviere droite, pour former par cette union la veine-cave supérieure, dont la situation est entierement à droit, & non pas dans le milieu, comme le représentent presque toutes les figures.

D. Le cœur dans sa véritable situation. Sur quoi j'ai à avertir, comme je l'ai dit dans ma Préface, qu'on ne fasse point d'attention aux proportions.

E. L'oreillette droite du cœur.

F. L'artére poûmonaire liée & coupée en commençant son contour. Il faut observer que sa situation est antérieure & oblique.

G. La crosse de l'aorte dans sa situation naturelle; de la partie supérieure de laquelle on voit partir trois branches considérables, dont celle qui est à droit est la *soûclaviere* droite; celle qui est au milieu est la *carotide* gauche; & celle qui est à gauche, la *soûclaviere* gauche. La premiere branche qui est la *soûclaviere* droite, jette une branche considérable qui monte presque verticalement, c'est la *carotide* droite. Je n'ai point mis de caractéres à toutes ces branches, parce qu'ils les auroient obscurcies; je pense néanmoins que les commençans ne s'y tromperont point, attendu que j'ai tâché de

les désigner le plus clairement qu'il m'a été possible.

h. L'aorte inférieure dans l'endroit où elle passe entre les deux muscles inférieurs du Diaphragme ; car si on veut la considérer où nous l'avons quittée pour former les trois branches supérieures dont nous venons de faire mention, on voit qu'elle se jette en arriere, qu'elle passe derriere l'artére poûmonaire, derriere le cœur, & descend tout le long du côté des vertébres du dos, en jettant quelques rameaux que nous ne pouvons faire voir ici, pour venir dans l'endroit que je viens d'assigner ; là elle jette de sa partie antérieure un rameau, & quelquefois deux, qu'on appelle l'artére *Diaphragmatique*.

I. L'artére Aorte n'est pas plûtôt entrée dans le ventre, qu'elle produit de sa partie antérieure un gros tronc fort court, qu'on appelle le tronc *celiaque* qui jette trois, & quelquefois deux rameaux.

K. Au dessous du tronc *celiaque* l'Aorte jette un rameau considérable qui part aussi de sa partie antérieure, & qu'on appelle la Mézenterique supérieure.

L. La veine-cave inférieure, coupée & liée à l'endroit où elle passe dans le Foïe.

M. Les artéres & veines *rénales*, autre-

ment dites les émulgentes. Sur quoi l'on obſerve que l'artére *rénale* gauche eſt fort courte, & la veine fort longue : c'eſt le contraire du côté droit ; l'inſpection de la partie en fait ſentir les raiſons.

NN. Les Reins dont le droit eſt un peu plus bas que le gauche.

O. La Ratte en ſa ſituation naturelle ; où l'on voit que ſon extrémité poſtérieure poſe ſur le muſcle inférieur gauche du Diaphragme, & l'extrémité antérieure vient vers l'extrémité cartilagineuſe de la pénultiéme fauſſe côte.

P. Les deux artéres ſpermatiques qui partent de la partie antérieure de l'Aorte, au-deſſous des rénales.

Q Q. Les veines ſpermatiques qui viennent ſe jetter, ſçavoir, la droite dans la veine-cave au-deſſous des rénales, & la gauche, dans la rénale ou l'émulgente du même côté. Sur quoi l'on peut obſerver que cette différente inſertion eſt pour abréger le chemin, comme je l'ai dit dans ſon lieu, en faiſant ſentir le ridicule de l'autre raiſon.

R R. Les urethéres qui paſſent obliquement ſur les muſcles pſoas, & dont l'inſertion ſe fait aux deux côtés de la baze de la veſſie, un peu poſtérieurement.

S S. Les muſcles pſoas.

T. L'artére mézenterique inférieure.

V. La vessie un peu soufflée, tirée du bassin, & renversée sur le pubis.

X. L'intestin *Rectum* lié & coupé au-dessus de la matrice.

1. La matrice en sa situation, & comme l'on voit, entre le *rectum* & la vessie.

2 2. Le ligament large un peu tiré hors du bassin de l'hipogastre, & plus sur les côtés qu'il n'a de coûtume, afin de l'appercevoir plus distinctement.

3 3. Les trompes de *Fallope*.

4 4. Les ovaires situés dans l'aîleron postérieur du ligament large.

5 5. Les ligamens vasculeux de la matrice, autrement les ligamens ronds.

6 6. Les muscles iliaques.

CHAPITRE XVII.

Du Diaphragme.

LE *Diaphragme* est le sommet ou le chapiteau de cette grande cavité dont nous avons fait jusqu'ici non seulement l'histoire générale, mais encore l'histoire en particulier des viscéres qui y sont contenus.

C'est un muscle qui sépare la poitrine du bas-ventre; & qui n'étant point de la

Splanchnologie, je veux dire au nombre des viscéres, n'auroit pas dû trouver place dans ce Traité. Cependant comme il est la seule cloison qui se trouve entre les cavités que je viens de nommer, & que je ne l'ai vû bien dessiné ni bien décrit dans aucun Anatomiste qui ait précédé la premiere édition de cet Ouvrage, comme j'en ai averti dans le tems, je me suis déterminé à en faire une nouvelle description, & j'en ai fait graver une Planche, qui, comme toutes les autres, a été dessinée en place sur plusieurs sujets que j'ai disséqués.

Les Médecins & les Chirurgiens qui lisent l'abregé de M. *Heister*, diront que je n'aurois pas dû confondre cet Auteur, avec tous les autres, puisqu'il s'est lui-même donné les soins de le faire dessiner exprès sur un cadavre humain, parce, dit-il, que *Verheyen* & *Manget* le représentent à l'envers, dans les figures qu'ils en donnent ; ce qui peut tromper les Lecteurs, & sur tout les commençans. *Diaphrgma exhibet, quod propterea nuper è corpore humano recens delineari curavi, quia figuræ* Verheyni & Mangeti *illud inversum repræsentant : quo vero Lectores, præcipuè tyrones facilè falli possunt.* Heister. Comp. p. 234. edit. 2.

Les Lecteurs moins prévenus contre *Verheyen* que M. *Heister*, eussent rendu justice à cet habile Anatomiste, & eussent connu que le *Diaphragme* à l'envers, étoit une faute du Graveur, ou tout au plus, une inadvertance dans *Verheyen*, qui n'a pas fait attention que l'on doit poser un dessein sur une planche dans un sens opposé au naturel. * Mais aura-t-on la même bienveillance pour M. *Heister*, si l'on trouve quelques erreurs dans la figure du *Diaphragme* qu'il a fait graver ; lui qui l'a fait dessiner exprès sur un cadavre humain *è corpore humano recens delineari curavi*? Que peut-on dire, par exemple, quand on voit dans la figure de cet Auteur, un véritable trou pour le passage de l'œsophage, gravé dans le corps charnu de la jambe gauche du muscle inferieur du *Diaphragme*, sinon que M. *Heister* n'a point vû dans le cadavre humain, le trou du *Diaphragme*, qui donne passage à l'œsophage, de la figure qu'il le dépeint, ni dans l'endroit où il lui plaît de le placer ?

De plus, toute la différence que l'on

* C'est ainsi que j'avois excusé Verheyen, & M. Heister (quoiqu'il eût exprès fait dessiner le *Diaphragme* dans sa 2e. édition) a jugé à propos dans ses 3. & 4e. de jetter ses fautes sur le compte de son Peintre ; mais ni l'un ni l'autre n'ont point encore reussi comme on le verra dans la suite.

voit (dans la figure que nous trouvons mal) entre le trou qui donne passage à l'œsophage, & celui qui le donne à la veine cave, est que ce dernier est moins grand ; car outre cela, il lui est tout-à-fait semblable : la structure de l'un est cependant bien différente de celle de l'autre.

Je passe encore quantité de fautes qui se trouvent dans sa représentation du *Diaphragme*, qui font voir qu'il n'a jamais été dessiné sur le cadavre, du moins sur un cadavre bien préparé ; car ce travail demande de la patience, & fatigue l'artiste par les postures génantes qu'on est obligé de tenir. *

Le *Diaphragme* de la façon que nous l'examinons, a la figure d'une Raïe, à laquelle on ajoûteroit deux queues. C'est un muscle digastrique qui forme une voute inclinée, & un angle très-aigu avec le

* Cet avertissement de ma premiere édition contre la seconde de M. Heister, l'a engagé à corriger plusieurs erreurs qu'il avoit laissées échapper dans l'histoire & la figure du *Diaphragme* ; notamment le centre nerveux auquel il n'avoit donné qu'une figure lunaire : mais feignant de n'avoir obligation à personne, il dit dans ses trois & quatriéme éditions, qu'il la fait graver de nouveau (pour la seconde fois) parce que le Peintre l'avoit mal dessiné dans l'édition précédente. J'espere néanmoins prouver dans la suite de ce Chapitre, que les corrections de notre Censeur, ne sont non seulement point parfaites, mais qu'il ajoûté une faute qu'il n'avoit pas décrite dans sa seconde édition.

dos. On pourroit à la rigueur le regarder comme un muſcle trigaſtrique : alors les trois muſcles dont il eſt compoſé, ſont tous trois inégaux en grandeur, & quelques-uns en figure. Le plus grand, ou le ſuperieur, eſt un muſcle raïonné : il eſt charnu à ſa circonference, & tendineux ou aponévrotique dans ſon centre. Les fibres charnues & radieuſes de ce muſcle ſont attachées à la face interne de l'appendice Xiphoïde, & des cartilages des dernieres vraïes côtes & de toutes les fauſſes; puis elles ont toutes leur direction vers les vertébres, les unes étant plus longues que les autres : mais comme elles ſont toutes en général fort courtes, elles deviennent bien-tôt tendineuſes, pour former ce qu'on nomme le *centre tendineux* du *Diaphragme*.

Il eſt cependant à obſerver que ces fibres charnues & raïonnées, ne font pas une circonference ſi exacte, qu'on n'y apperçoive quelques eſpaces. Celles, par exemple, qui ſont attachées à l'appendice Xiphoïde, & celles qui le ſont aux cartilages des dernieres vraïe côtes, laiſſent entre elles un vide ou un eſpace triangulaire, par où paſſent des vaiſſeaux limphatiques, & quelques vaiſſeaux ſanguins. La derniere attache de ces fibres charnues qui ſe fait à la côte flotante

laiſſe encore de chaque côté un petit trou triangulaire, à peu près dans l'endroit où commence le Pſoas & le Quarré des lombes ; ce petit eſpace triangulaire donne paſſage à quelques veines ; mais nous n'avons pû le repréſenter dans la figure.

Enfin toutes ces fibres raïonnées ſont tres-minces pour former un muſcle très-plat ; & dégénérent bien-tôt en tendon pour conſtruire, comme je l'ai déja dit, ce qu'on appelle le *centre tendineux*, dont la figure & la deſcription eſt très-imparfaite dans tous les Livres d'Anatomie qui ont précédé la premiere Edition de celui ci. En effet ſi l'on en croit la plûpart des Anatomiſtes, ce *centre nerveux* reſſemble à un fer à cheval, & voilà tout ce qu'ils en diſent. Pour moi je trouve que ce parallele & cette courte deſcription ſont inſuffiſantes, parce que le *centre tendineux* n'a point exactement la figure d'un fer à cheval, & qu'il y a quelques obſervations à y faire. Sa figure eſt, à la vérité, ſemi-lunaire, & l'échancrure de ſa demilune regarde la partie poſtérieure du corps ; mais lorſqu'on conſidére le bord ſupérieur, ou le plus anterieur de cette partie tendineuſe on voit qu'elle n'eſt point exactement ceintrée, qu'elle a au contraire une éminence particuliere & ceintrée dans le milieu, qui ſe détachant

des côtés, repréſente (avec les côtés qui ſont comme des aîles) la figure d'un véritable *Trefle*.

La tête de ce *Trefle* n'eſt point exactement dans le milieu du *centre tendineux*; mais ſi l'on tire une *diagonale* qui ſépare le *Diaphragme* en deux parties égales, on voit un quart de la tête du *Trefle* à droit, pendant que les trois autres quarts ſont à gauche.

Cette poſition qui n'avoit encore été remarquée de perſonne avant que je l'euſſe fait obſerver à mes Ecoliers, lorſque je m'adonnois à cet exercice, & en dernier lieu avant que je l'euſſe rendue publique en imprimant pour la premiere fois cet Ouvrage; * cette poſition, dis-je, n'a point été régulierement obſervée par l'Auteur de la nature, ſans des deſſeins qui méritent l'attention des Anatomiſtes. C'eſt par ces adreſſes que l'on peut admirer la ſageſſe infinie de l'Ouvrier, qui, comme un bon Econôme met tout à profit, pour que les différentes parties s'aident, & concourrent aux actions les unes des autres.

En effet, ſi la ſituation naturelle de l'homme eſt d'être debout, il eſt néceſſaire que le *Diaphragme* ſoit attaché à

* C'eſt ſur cette deſcripton, & la figure que j'en avois donné, que M. Heiſter a corrigé le centre tendineux de ſa figure.

quelque chose qui le suspende, à la différence des animaux quadrupedes dont la situation horisontale ne contraint point le *Diaphragme* à se porter vers le bas. C'est donc pour cette raison que la cloison charnue & tendineuse que nous appellons *Diaphragme*, est dans l'homme attachée au péricarde.

Mais comme le cœur par ses mouvemens, auroit pû froisser les fibres charnues du *Diaphragme*, s'il avoit été posé sur elles, & causer des embarras & tous les désordres qui sont les suites ordinaires des froissemens & des contusions, l'Architecte de la machine humaine, toujours attentif, & toujours prévoïant à ce qui peut causer de la dissonance dans le jeu & l'harmonie des ressorts qui composent l'homme, l'a placé sur la tête du *Tresle* tendineux de cette cloison, beaucoup moins sujette à être incommodée par le contact & les attouchemens fréquens & réïterés, que n'est sa partie charnue.

Raison de la situation, à gauche, du centre tendineux du Diaphragme.

Or le péricarde & le cœur, n'aïant qu'un quart de leur volume du côté droit de la poitrine, comme je le ferai voir en parlant de ce viscere, les trois autres quarts sont conséquemment du côté gauche, & le péricarde de l'homme, outre sa fonction ordinaire, devant, pour ainsi dire,

ſuſpendre le *Diaphragme*, il eſt manifeſte que cette ſuſpenſion ne devoit ſe faire que dans un endroit où ſon tiſſu fût aſſez ſolide & aſſez ſerré, pour réſiſter non ſeulement à la détermination naturelle du fardeau, mais encore pour n'être nullement dérangé par les mouvemens du cœur.

Voit-on préſentement pourquoi la nature a fabriqué ce ceintre tendineux qui fait la tête du *Treſle* aponévrotique du *Diaphragme*, & pourquoi cette tête eſt preſque toute à gauche ? C'eſt ainſi que les choſes ſur leſquelles on paſſoit ſans aucune attention, & qui paroiſſoient des riens avant d'être réflêchies, deviennent, par un ſérieux examen, des prodiges mêmes de la nature, des raïons lumineux de ſes merveilles, & prouvent ſa délicateſſe dans l'ordonnance & l'arrangement de toutes les parties qui entrent dans la conſtruction de notre machine.

Outre cette partie du milieu du centre tendineux dont nous venons de parler, il a encore des côtés, qui comme des aîles, aident à former le *Treſle*. Ces aîles ſont inégales ; car la droite eſt plus longue & plus large que la gauche, & cela par une eſpéce de compenſation ; car ſi par rapport au cœur & au péricarde, la tête du *Treſle* a dû être plus à gauche

qu'à droit, l'aîle droite eſt auſſi plus conſidérable que la gauche, afin, non ſeulement, de garder une ſimétrie plus exacte, mais encore pour donner naiſſance à une plus grande partie du ſecond muſcle du *Diaphragme*.

Les ouvertures du Diaphragme.

Voilà la mécanique du *centre tendineux* du *Diaphragme* : paſſons à ſes ouvertures, qui ſont deux ; l'une eſt un véritable trou très-mécaniquement pratiqué dans le bord inférieur du centre tendineux, directement ſous le premier quart de la tête du Trefle, & par conſéquent preſque ſur les limites de la partie droite du *Diaphragme*. La ſeconde ouverture eſt une fente placée un peu à gauche, entre les deux bords intérieurs & ſupérieurs des deux jambes du muſcle inférieur de cette cloiſon charnue & tendineuſe ; mais nous n'en pouvons rien dire qu'en décrivant ce muſcle.

Structure du trou du diaphragme qui donne paſſage à la veine-cave.

Pour ce qui regarde le trou tendineux qui eſt plus à droit, il eſt exactement *rond*, & deſtiné pour le paſſage de la veine-cave. Sa ſtructure eſt très-ſinguliere, car il eſt formé par les fibres tendineuſes qui ſe repliant en ſpirales, bâtiſſent un anneau, dont la circonférence eſt à peu près ſemblable aux bords des paniers d'oſier ; à l'exception néanmoins de l'endroit le plus déclive de ſa circonférence, qui eſt

formé par des fibres qui venant du côté droit & du côté gauche, se croisent en passant les unes sur les autres, & rendent cet endroit de l'anneau tendineux un peu plus angulaire, ou pour mieux dire un tant soit peu moins circulaire. Ainsi, quoique le *Diaphragme* soit dans l'inaction, l'anneau dont je parle ne peut se resserrer; la structure même que je viens d'exposer, semble démontrer qu'étant tiré par tous les points de sa circonférence, il est toujours de la même grandeur. Voilà, par exemple, de ces adresses réservées au Fabricateur de notre machine : car comment s'imaginer de faire passer ce fameux fleuve qui est la veine-cave, du bas-ventre dans la poitrine, & de lui pratiquer une ouverture dans une cloison d'une mobilité fréquente & absolument nécessaire à la vie, sans être interrompu dans son courant ? Par le mécanisme que je viens de décrire, l'homme est cependant en cette occasion, garanti de la mort à laquelle il eût à tout moment été exposé.

Le muscle inférieur du *Diaphragme* BB. est comme engagé, ou semble prendre naissance dans l'échancrure sémilunaire du centre tendineux du *Diaphragme*. Ce muscle a deux jambes, l'une à droit & l'autre à gauche : mais comme la droite paroît provenir non seulement de l'aîle

droite du centre tendineux qui eſt plus grande que la gauche, mais encore de plus de la moitié de la tête du Trefle, il ne faut pas être ſurpris ſi cette jambe de muſcle eſt plus large & plus épaiſſe que la gauche.

Les Anatomiſtes ne ſont qu'un muſcle de ces deux jambes, & nous nous ſommes conformés juſqu'ici à leur ſentiment ; cependant leurs fibres ſont très-ſéparées, & ne ſe confondent que par quelques détachemens: car ſi quelques fibres de ces jambes muſculaires paroiſſent partir du même principe, ce ſont ſans doute celles qui ſont immédiatement au-deſſus de la fente F. qui donne paſſage à l'œſophage ; mais à peine ces fibres paroiſſent-elles charnues, qu'elles ſe ſéparent pour former la fente ovale dont nous venons de parler, & après deux travers de doigt de longueur, les muſcles qui commencent en cet endroit d'avoir beaucoup d'épaiſſeur, forment chacun une avance mouſſe par laquelle ils ſe touchent, & ſemblent, par l'inſpection ſeulement, ne faire autre choſe que ſe coller l'un ſur l'autre. C'eſt l'avance mouſſe du muſcle droit, qui eſt poſée ſur celle du côté gauche, lorſqu'on examine le *Diaphragme* du côté du ventre ; car c'eſt le contraire quand on l'examine du côté de la poitrine.

Les avances charnues de ces muſcles, qui ne paroiſſent que collées quand on ſe contente de les regarder, comme je l'avois fait dans ma premiere édition, ſont unies par des fibres charnues qui ſe détachent de chaque avance, (a) pour entrer dans l'avance oppoſée, & concourir avec les fibres de cette avance, à la formation du reſte de la jambe de chaque muſcle, de ſorte que les fibres qui ſe détachent de chaque avance, ſe croiſent pour ſe confondre enſuite dans la ſtructure de l'avance oppoſée, & terminer ainſi d'une maniere aſſez fixe, la fente ovale.

Voilà quelle eſt la mécanique qui fait l'union de ces deux muſcles, ou jambes du muſcle inférieur, & en même-tems qui conſtruit la fente ovale qui donne paſſage à l'œſophage : d'où l'on voit qu'elle eſt d'une ſtructure bien différente à celle du *trou* qui donne paſſage à la veine-cave. En effet, celle-ci n'étant formée que par les bords de deux muſcles qui ſe rencontrent, & dont quelques fibres ſe confondent, elle eſt ſujette à ſe retrécir & à s'agrandir ſuivant les contractions du *Diaphragme* ; mécaniſme qui tient lieu en quelque façon, de ſphincte

(a) M. Winſlovv Expoſition Anatom. p.235.

à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, puiſ-qu'il s'oppoſe à la chute trop précipitée des alimens dans ſa cavité, & à leur rétrogradation dans l'œſophage, à moins que ce ne ſoit dans des mouvemens contre nature. Il arrive même quelquefois qu'il part, d'un côté de cette ouverture ovale, un trouſſeau de fibres charnues qui va à l'eſtomac, & de l'autre, un ſemblable trouſſeau qui va au méſentere.

Enfin les deux muſcles inférieurs du *Diaphragme* s'écartent une ſeconde fois, pour donner paſſage à l'Aorte, &c. Ils deſcendent enſuite étant fort épais & fort charnus, le droit l'étant beaucoup plus que le gauche, & cotoïent le corps des vertébres du dos & des lombes, obſervant que le droit eſt plus ſur leur ſurface antérieure. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'il couvre le réſervoir du chile. Ces deux muſcles dégénérent en tendons plats, dont le droit eſt plus long que le gauche, puiſqu'il s'attache à la quatriéme des vertébres des lombes, pendant que le gauche ne s'attache qu'à la deuxiéme, ou tout au plus à la troiſiéme, en croiſant obliquement les muſcles pſoas.



ne-cave. On le voit exactement *rond* dans cette Planche qui eſt la même de la premiere édition, & qui a été copiée d'après nature. Il eſt donc démontré que cette figure *ronde* eſt la vraie ; & s'il eſt beſoin d'une autorité plus reſpectable, qu'on ſe donne la peine de conſulter M. *Winſlovv* qui a écrit quatre ans aprês moi, & qui dit, page 236. de ſon Anatomie : *Il y a une ouverture* ronde *qui donne paſſage au tronc de la veine-cave inférieure.* M. Heiſter qui l'avoit repréſenté dans ſa ſeconde édition, un *ovale* ſitué perpendiculairement, accuſa ſon Peintre d'avoir commis cette faute, *quia precedenti editione à pictore male exaratum fuerat* ; (a) & pour la corriger il l'a fait deſſiner il n'y a pas long-tems, pour la ſeconde fois, dit-il, d'après un cadavre humain : *Quod propterea nuper rurſus ad corpus humanum recens delineari curavi.* (b) Le produit du ſecond travail de mon rigide Cenſeur, eſt de nous repréſenter une *ouverture ovale* ſituée *tranſverſalement* ; & pour ôter tout ſoupçon d'accuſer à l'avenir ſon Peintre, il la déſigne ainſi : UNE OUVERTURE ELLIPTIQUE (ovale eſt la même choſe) SITUÉE

(a) Heiſt. p. 334. edit. 3. P. 168. T. II. edit. 4.
(b) Heiſt. idem.

TRANSVERSALEMENT, *Foramen ellipticum transversum.* (a)

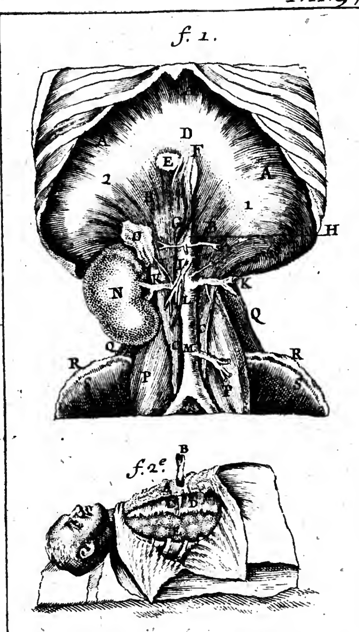
F. La fente ovale qui donne paſſage à l'œſophage. Cette fente eſt encore très-mal repréſentée dans la figure des 3. & 4. Editions de M. *Heiſter* : car quoiqu'il l'ait corrigée, elle reſſemble plûtôt à un trou ovale, qu'à une fente, aïant ſes extrêmités exactement ceintrées, pendant qu'elles ſont naturellement très-aiguës. D'ailleurs, il ſemble dans cette figure, que cette fente ſoit priſe au dépens des fibres charnues du ſecond muſcle du Diaphragme, pendant qu'elle eſt naturellement fabriquée par l'écartement des jambes de ce muſcle.

G. Le deuxiéme écartement du ſecond muſcle du Diaphragme, qui forme une eſpéce de fourche pour le paſſage de l'artere Aorte & du canal thorachique. Au-deſſus de cet écartement, on voit les avances de ce muſcle, dont les bords paroiſſent ſimplement collés l'un ſur l'autre par un tiſſu cellulaire, le droit chevauchant ſur le gauche ; mais quand on détruit le tiſſu cellulaire qui ſemble les coller, on apperçoit bien-tôt les détachemens charnus de chaque bord, qui ſe croiſent comme je l'ai dit ci-deſſus.

(a) Heiſt. idem. Quelle correction !

H.




f. 1.
D
E
F
A
A
2
1
H
G
K
N
Q
Q
R
R
P
P
M
f. 2e.
B
A
D

H. Le tronc celiaque qui produit trois rameaux.

I. La mezenterique supérieure.

KK. Les arteres renales ou émulgentes, dont la droite jette un petit rameau qui va à la capsule attrabilaire : l'artere attrabilaire gauche, part de l'aorte, même près de l'émulgente gauche, ce qui varie souvent.

L. L'artere spermatique droite qui part de la partie antérieure de l'aorte, au-dessous des renales. La gauche dans ce sujet s'est trouvée partir de la renale ou émulgente gauche, ce qui est rare.

M. L'artere mezenterique inférieure qui se jette à gauche.

N. Le rein droit dans sa véritable situation, posé, comme on le voit, en partie sur le Psoas, sur le Quarré des lombes, & sur le muscle inférieur droit du Diaphragme.

O. La véritable figure & situation de la capsule attrabilaire gauche, qui est posée en partie sur l'extrémité supérieure du rein, & couchée en partie sur le muscle inférieur droit du Diaphragme.

PP. Les muscles Psoas.

QQ. Les muscles appellés les Quarrés des lombes.

RR. Les crêtes des os des îles.

SS. Les muscles iliaques.

LA SECONDE figure repréſente la poitrine ouverte, de façon que les cartilages des côtés ſont coupés près de leur partie oſſeuſe, & près du *Sternum*, afin d'y voir le *Mediaſtin* en ſa vraie ſituation.

A. Le *Sternum* en place.

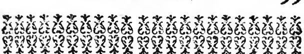
B. Un ſcapel qui perce le *Sternum* directement dans ſon milieu.

C. La lame du ſcapel qui paroît toute à nud dans la cavité droite de la poitrine : ce qui prouve que le Mediaſtin eſt plus à gauche.

D. Le Mediaſtin qui eſt tranſparent dans cet endroit.

E. Le poûmon droit.





SECONDE PARTIE DE L'ANATOMIE DES VISCERES,

Dans laquelle on traite de ceux qui sont contenus dans la poitrine.

CHAPITRE PREMIER

De la Plévre & du Médiastin.

UNe averſion, un dégoût pour un Anatomiſte qui s'amuſe de tems en tems à examiner la ſtructure & l'ordonnance des parties qui entrent dans la conſtruction de l'homme, eſt de lire les Livres de ceux qui n'ont jamais ſçu manier le ſcapel. Comme quelques Modernes ſont de ce nombre, on voit auſſi dans leurs Livres qui ne différent guéres les uns des autres, la même deſcription de la Plévre en ces termes. » La plévre eſt une membrane » polie qui environne la cavité du thorax, » composée de *deux lames*, entre leſquel-

» les se trouve une substance celluleuse, » &c. Ils ornent ensuite ce prélude de quelques vaisseaux sanguins & nerveux qui rampent dans la Plévre, & voilà toute la description qu'on trouve dans ces Anatomistes, comme si c'en étoit assez pour donner une idée nette de la structure & de la mécanique d'une membrane aussi considérable.

La membrane appellée *Plévre*, n'a qu'une lame.

Moins complaisant pour ces sortes d'Ecrivains, je dis que la *Plévre* est une membrane simple & non double; par conséquent qu'on n'y peut trouver deux lames appliquées l'une sur l'autre, & séparées par une substance celluleuse : mais si on l'examine avec attention, on trouve comme au péritoine, qu'elle est fabriquée de deux substances. La plus intérieure est une membrane simple, d'un tissu très-fort & très-serré; & l'extérieure est une substance folliculeuse & celluleuse, plus ou moins considérable en certains endroits, manquant absolument en d'autres, & un peu garnie de graisse en quelques-uns.

Veut-on se convaincre de ce que j'avance; qu'on se donne la peine de disséquer la portion de la Plévre qui couvre le diaphragme du côté droit (car toute la tête du Tréfle tendineux n'en est point revêtue) si le Disséqueur a de l'habitude

& de la patience, il avouera qu'il aura beaucoup de peine à enlever une membrane très-fine, très-serrée, très-simple, & sans qu'on puisse trouver entre elle & le diaphragme, aucune substance celluleuse ? Dira-t-on après une semblable expérience, que la *Plévre* est composée de deux lames ? De plus, la substance celluleuse que je n'ai jamais regardé comme une lame, manque ici absolument.

Qu'on disséque par tout ailleurs la *Plévre* avec application, on n'y trouvera point deux lames, deux trames, en un mot deux membranes appliquées l'une sur l'autre ; mais sa surface extérieure est recouverte d'une substance celluleuse, qui se trouve même garnie d'un peu de graisse dans l'intervalle des côtes ? *

La *Plévre* n'est pas comme le péritoine, un sac seul & unique, dont les enfoncemens intérieurs construisent des ligamens de différentes especes ; mais ce sont deux sacs ovales, posés l'un à droit & l'autre

* Vers la fin de l'impression de la premiere édition de cet Ouvrage, qui est encore presque le même, sur tout à l'égard de la Plévre, il parut vn Livre de M. *Morand*, dans lequel M. *VVinslovv* pag. 314. dit avoir démontré depuis plus de dix ans, dans ses leçons publiques, la fausseté des deux lames du péritoine, & prouvé le tissu cellulaire de ce sac & de la *Plévre*.

J'ai rapporté en parlant du péritoine, que cet Auteur n'avoit pas toûjours été du même sentiment ; mais il s'y est fixé dans son Anatomie.

à gauche, dans deux eſpeces de niches en partie oſſeuſes & en partie charnues, qui ſont la cage, la caiſſe, ou le berceau de la poitrine.

Que doit-on inférer de cette deſcription, ſinon que la poitrine a deux cavités manifeſtes, une droite & une gauche, bornées chacunes par les parois de chaque ſac? Et comme on a coutume d'ouvrir la poitrine, de maniere qu'on ouvre en même-tems les deux ſacs de la *Plévre*, on apperçoit une cloiſon perpendiculaire qu'on appelle *Mediaſtin*, & qu'on croit une membrane diſtinguée de la *Plévre*: ce ne ſont cependant que les deux ſacs de la *Plévre* adoſſés l'un à l'autre, qui forment ce qu'on appelle le *Mediaſtin*, & qui ſont appliqués immédiatement l'un auprès de l'autre, à la partie antérieure inférieure de la poitrine; mais tout le long de ſa partie poſtérieure, & vers ſa partie ſupérieure, ils ſont ſéparés par la ſubſtance celluleuſe, & par des organes que je détaillerai dans leur lieu. Voilà la ſtructure du *Mediaſtin*, à laquelle je donnerai encore quelques coups de pinceau.

Structure du Médiaſtin.

Les deux ſacs membraneux qui forment la *Plévre*, s'enfoncent en dedans preſque dans le centre de leur cavité, & chaque ſac produit par cet enfoncement

un repli, un allongement, qui donne une tunique commune aux vaiſſeaux ſanguins, & aux conduits de l'air qui vont aux poûmons & qui en reviennent, auſſi-bien qu'une membrane qui couvre les véſicules de ce viſcére. En un mot, l'endroit où commence cet enfoncement peut être appellé par rapport aux canaux de l'air qu'il renferme, la racine du poûmon; d'où l'on voit qu'il n'y a que les poûmons qui ſoient contenus dans chaque ſac de la *Plévre* : & comme ces ſacs membraneux ſont tendus & appliqués aux parois intérieures de la cage oſſeuſe qui compoſe la poitrine, il eſt facile de conjecturer que les poûmons ont une entiére liberté de s'étendre & de s'affaiſſer.

Il eſt encore eſſentiel de ſçavoir que ces deux ſacs ne ſont point de la même grandeur; que le droit eſt plus ample que le gauche, & que ce dernier ne forme point une baze ſemblable à celle du droit, puiſqu'il ne recouvre point le diaphragme dans preſque toute la tête de ſon tréfle tendineux, mais laiſſe un eſpace triangulaire qui n'eſt recouvert que par le péricarde. On voit donc par là, que la *Plévre* ne recouvre pas le diaphragme dans toute l'étendue de ſa ſurface ſupérieure.

La Plévre ne couvre pas entierement le centre tendineux du diaphragme.

Puiſque les deux ſacs de la *Plévre* ne

ſont pas de la même grandeur, & que le *Mediaſtin* n'eſt autre choſe que l'adoſſement de ces deux ſacs ovalaires & membraneux, il s'enſuit par une conſéquence naturelle, que l'adoſſement de ces ſacs ne ſe fait pas directement dans le milieu de la poitrine; que ce qu'on appelle le *Mediaſtin*, ne ſépare point la potrine en deux parties égales, & que le ſac droit de la *Plévre* étant plus ample, il s'enſuit encore que la cavité droite de la poitrine doit avoir plus d'étendue. C'eſt une obſervation de M. *Winſlovv*, que l'on voit dans les Mémoires de l'Académie Roïale des Sciences, année 1715.

En effet, ſi l'on veut ſe convaincre de cette vérité par les expériences de ce célébre Anatomiſte, il faut (comme je l'ai fait dans la deuxiéme figure de la douziéme Planche) mettre un ſcapel B. qui perce le *Sternum* dans le milieu de ſa partie antérieure, & couper les cartilages aux deux côtés du *Sternum*, puis caſſer les côtes dans leur partie oſſeuſe, & les renverſer. Cette préparation faite, on voit premiérement le *Mediaſtin* fort tranſparent ſous le ſecond os du *Sternum*; ce qui prouve que les deux ſacs de la Plévre ſont adoſſés & comme collés dans cet endroit, & qu'il y a fort peu, ou point du tout, de tiſſu cellulaire dans leur interſtice. Se-

condement, l'on voit la lame du ſcalpel C. qui eſt dans la cavité droite de la poitrine, & qui eſt éloignée de deux bons travers de doigt du *Mediaſtin* D. qui eſt plus à gauche de toute cette diſtance, & il l'eſt encore davantage à l'endroit où le *Sternum* s'articule avec la ſeptiéme vraie côte. Ainſi combien ceux qui ont décrit un eſpace triangulaire entre les deux lames du Mediaſtin qui ſe trouve derriere la partie inférieure du *Sternum*, ſe ſont-ils trompés lourdement? C'eſt même une faute que l'on apperçoit dans les Planches d'*Euſtachius*, & que M. *Lanciſi*, Médecin de ſa Sainteté, a pris pour des nerfs dans l'explication qu'il en donne: mais *Dionis* célébre Chirurgien de Paris, & Anatomiſte ſi diſtingué dans ſon tems, que ſes ouvrages ont ſervi & ſervent encore de guide à tous ceux qui s'appliquoient à l'art de guérir, ſur-tout depuis que ſon ſçavant Traité d'Opérations eſt orné des belles Remarques que M. *la Faye* y a faites, & de celles qu'il a tirées de nos illuſtres Confréres; *Dionis*, dis-je, fait obſerver dès la troiſiéme édition de ſon Anatomie, que cet eſpace triangulaire que l'on obſerve entre les lames du *Mediaſtin*, directement ſous la partie inférieure du *Sternum*, ne devient exiſtant que par la faute de l'Artiſte, qui levant

Dionis eſt le premier qui a fait connoître que le Médiaſtin étoit ſans cavité ſous le *ſternum*.

le *Sternum* de bas en haut, écarte & détache les sacs de la *Plévre*, de la parois interne & inférieure du *Sternum*, & fabrique ainsi un espace qui ne se rencontre point naturellement, & qu'on ne peut voir que par la mauvaise méthode d'ouvrir la poitrine, que je viens de rapporter.

On doit donc conclure de tout ceci, que le *Mediastin* n'est pas tout le long du milieu du *Sternum* par sa partie antérieure, mais qu'il se jette à gauche à mesure qu'il approche du diaphragme ; de sorte qu'en touchant cette cloison transversale, il est directement sous le cartilage de la septiéme vraie côte du côté gauche. On doit encore concevoir que les parois des sacs de la *Plévre*, ou, si l'on veut, les lames du *Mediastin*, ne laissent dans cet endroit, aucun espace entre elles, mais qu'elles se touchent si bien qu'elles sont transparentes. Il n'en est pas de même de ses parties postérieure & supérieure, car les sacs ou les lames du *Mediastin* sont si bien séparées, qu'elles laissent entre elles des espaces triangulaires fort considérables. Le premier de ces espaces est le long de sa partie postérieure ; & comme il sert à loger l'épine du dos, il va en augmentant à mesure qu'il approche du diaphragme. Le second est à sa partie antérieure & supérieure, sous le premier os du *Ster-*

num : il eſt de même que l'autre, fort garni de la portion celluleuſe qui s'inſinue dans ces eſpaces ; mais il ſert encore à loger des vaiſſeaux de beaucoup d'eſpeces, & la glande appellée *Thimus.*

La ſituation naturelle du *Mediaſtin* n'eſt donc pas une cloiſon poſée de champ, mais elle eſt tournée en aîle de moulin à vent, dont le bord poſtérieur ſépare cimétriquement & également les deux niches de la caiſſe de la poitrine, mais le bord antérieur s'émincit, & ſe jette obliquement à gauche. Nous ferons ſentir la raiſon de cette mécanique en traitant du Péricarde.

CHAPITRE II.

De la Glande appellée Thimus.

LE *Thimus* eſt mis au rang des glandes conglomerées. Sa ſituation eſt ſous la partie ſupérieure du *Sternum* (le ſujet étant conſideré couché) je veux dire dans cet eſpace triangulaire que j'ai fait obſerver à la partie ſupérieure du mediaſtin.

La figure la plus ordinaire de cette glande, eſt d'imiter aſſez de petits poû-

mons, aïant des lobes & des lobules comme les poûmons, qui descendent même, dans les jeunes gens, jusques sur le péricarde, comme on le voit dans la premiere figure de la treiziéme Planche, qui a été copiée d'après un sujet de quatre ou cinq ans. L'on voit dans la même figure, que cette glande est placée directement sur le milieu ou environ de la veine soûclaviere gauche, qui, comme je l'ai déja dit, traverse presque toute la poitrine ; que son lobe droit monte jusqu'à cet enfoncement qui se trouve au-dessus du premier os du *Sternum*, entre les attaches inférieures des sterno-mastoïdiens, & que l'on a coutume d'appeller la *saliere* ou la fourchette. Je l'ai vû beaucoup excéder la hauteur du premier os du *Sternum* dans des enfans d'un an, & M. *Morgagni* dit que » le *Thimus* a non seulement son » étendue le long du progrès de l'aorte » & de la veine-cave supérieure, mais » même nous l'avons vû quelquefois » monter jusqu'à un tel point dans des » fœtus, qu'il atteignoit la glande Tiroïde. *Cæterùm non modò secundùm longitudinem aortæ, & venæ cavæ superioris extenditur, verùm etiam in fœtibus eò usque ascendere interdum vidimus, ut thyroidæam glandulam attingeret.* Morgagn. Adverſ. V. Animad. XIII.

Enfin le lobe droit du *Thimus* defcend enfuite jufques fur la partie antérieure & moïenne du péricarde, & le lobe gauche defcend encore plus bas.

La couleur du *Thimus* eft d'un rouge pâle, tirant un peu fur le brun; & fon ufage eft, fuivant toutes les apparences, de fervir à la nourriture du fœtus. La liqueur féreufe & un peu chileufe dont on le trouve fouvent abreuvé, femble favorifer cette opinion, qui paroît du moins beaucoup plus cenfée que celle de *Verheyen*, qui veut qu'il ferve à filtrer la férofité que l'on trouve dans le péricarde. *Accedit, me quoque in fœtibus, & in his quadrimeftri etiàm aliquo, diffecandis univerfam thymi fubftantiam albicante quodam fero, & ferè chylofo admodum imbutam inveniffe, ut neque parum, neque id genus humoris fecernere, quod in Pericardio colligitur, appareret.* Morgagn. Adver. Animad. XIII.

On peut voir la I. fig. de la 13. Planche, où le *Thimus* eft au naturel.





CHAPITRE III.

Du Péricarde.

LE *Péricarde* eſt une petite poche, ou un petit ſac membraneux, deſtiné à filtrer & à contenir une eſpece de féroſité à la circonférence du cœur. Sa ſubſtance eſt une trame ou un tiſſu membraneux qui compoſe une ſeule lame ou tunique aſſez forte, dont la parois intérieure eſt liſſe & polie, & à laquelle on apperçoit quantité de petites ouvertures ou pores, qui ſe manifeſtent (en bandant le *Péricarde* ſur le doigt) par une infinité de petites goutelettes de féroſité qui paroiſſent comme une roſée.

La parois extérieure du *Péricarde* eſt plus inégale & même raboteuſe, parce que ce ſac membraneux a extérieurement une portion cellulaire, qui n'eſt que la continuité du tiſſu celluleux qui entoure les deux ſacs de la plévre; & qui ſe trouvant par conſéquent dans leur adoſſement, eſt le même que celui que j'ai fait obſerver entre les lames du Mediaſtin, dans lequel le *Péricarde* eſt ſitué.

La liqueur qui ſe filtre dans les petites véſicules qui environnent le *Péricarde*, &

qui se répand ensuite dans sa cavité, par le moïen des petites ouvertures ou pores dont j'ai parlé, rend la parois intérieure de ce sac membraneux plus glissante ; ce qui fait que les frottemens du cœur ne sont point gênés, & se font avec plus de liberté. Ainsi par-tout où il doit se faire des frottemens & quelque sorte de collision, l'habile Fabricateur de la nature y a mis des sources fécondes de liqueurs de différentes especes, qui rendant ces chocs plus glissans, garantissent les parties de gersûres, & d'un desséchement dont les suites feroient promptement périr l'animal. Voilà donc le véritable usage de cette rosée qui mouille la surface interne du *Péricarde* ; & non pas, comme le prétendent quelques Anatomistes, de rendre les fibres du cœur plus souples ; car la souplesse des fibres de cet organe, n'est point produite par des moïens différens à ceux qui servent aux autres muscles ; & la graisse, dont la quantité est non seulement proportionnée à la grosseur des muscles, mais encore à leurs mouvemens plus ou moins grands & fréquens, est cette huile destinée à la souplesse de leurs fibres.

Usage de la liqueur du Péricarde.

Si la liqueur du *Péricarde* avoit, par exemple, été placée dans cette poche membraneuse, pour rendre les fibres du

cœur plus ſouples, parce que ce muſcle eſt dans un continuel mouvement, n'eût-il pas auſſi fallu quelque liqueur pour donner plus de ſoupleſſe aux fibres des muſcles des yeux, &c. dont le mouvement eſt preſque continuel? cependant nous n'y voïons d'autre liqueur que la graiſſe? Donc notre conſéquence eſt juſte, tant par rapport à la liqueur du Péricarde, que par rapport à la graiſſe.

Je ſçai qu'on me dira par rapport à la graiſſe, qu'un de ſes uſages n'eſt pas de concourir à la ſoupleſſe des fibres charnues ou tendineuſes, ni de faciliter & adoucir les frottemens de ces derniers, comme je l'avance ici, & comme je l'ai détaillé plus au long en parlant de la graiſſe, où j'ai rapporté quantité d'endroits dans leſquels elle environnoit les muſcles & les tendons. Et pour combattre par des preuves, mon idée ſur cet uſage de la graiſſe, on alléguera que la *main eſt garnie plus qu'aucune autre partie, de tendons qui ſont expoſés à des mouvemens plus fréquens que par-tout ailleurs, & que cependant on n'y voit point de graiſſe, ſurtout à ſa partie externe.*

Ce ſeroit vouloir borner les adreſſes de l'habile Ouvrier, que de l'aſtreindre à ne pouvoir ſe ſervir que d'un moïen pour adoucir les fottemens, en conſervant en

même-tems la souplesse entre les parties qui doivent nécessairement se toucher fréquemment. Quand la graisse qu'il destine à cette action, lui devient incommode par rapport à différentes actions, il a des ressources qui ne sont point humaines, & que nous devons essaïer de pénétrer, ou du moins les admirer. Peut-on douter que cet excellent Ouvrier n'ait pas prévû, que s'il avoit enduit le Péricarde de graisse (si facile à pululer sur-tout quand on est en bonnes cuisines) elle eût souvent rempli ce sac membraneux, au point que le cœur eut été, tout-à-coup, arrêté dans ses mouvemens? Que de morts subites, quoiqu'il n'y en ait déja que trop par d'autres causes! Mais la liqueur péricardine, construite de façon qu'elle se dissipe à mesure qu'elle se crée, adoucit mieux les frottemens que la graisse facilite ailleurs.

Peut-on accuser cet Architecte suprême, de n'avoir pas prévû qu'un paquet de graisse dans la main, eût empêché l'agilité de cette partie de l'homme qui lui est si nécessaire, & qui fait tant d'ouvrages si utiles à la Société? Mais la sinovie gluante & onctueuse comme elle est, renfermée dans des gaines, fait en moindre volume, ce que la *graisse* opére en d'autres endroits, où elle a encore bien

d'autres uſages que j'ai détaillés, & qui ſeroient ſuperflus ici.

Peut-on enfin accuſer le Créateur de toutes choſes, de n'avoir pas prévû qu'un couſſin de graiſſe à l'extérieur de la main & des doigts, eût été un obſtacle à mille uſages, que tout homme d'eſprit peut mieux appercevoir & déduire que moi : & comme Chirurgien ne puis je pas dire, qu'il eût été un obſtacle à ces opérations par leſquelles nous ſommes obligés d'aller chercher l'homme pour lui donner le jour ? Mais la ſinovie, que la diſſection aſſidue & ſans prévention fait appercevoir autour des tendons extenſeurs des doigts, procure ici les mêmes avantages que j'ai aſſignés ailleurs à la *graiſſe*.

C'eſt ici que l'objection ſe ranime, & l'on allégue que la ſinovie eſt en très-petite quantité autour des tendons qui ſont ſur la main & les doigts. Mais croit-on que la ſtructure extrémement plate de ces tendons, ait été faite ſans un deſſein prévû ? Compte-t-on pour rien ce tiſſu folliculeux, dont les véſicules ne peuvent ſéparer qu'une légere quinteſſence graiſſeuſe : ce tiſſu, dis-je, folliculeux qui couvre les tendons qui rampent ſur la main & les doigts ? Ainſi, ſtructure plate des tendons, tiſſu folliculeux, & ſi

propre à rendre les parties gliſſantes ; ne ſont-ce pas là des compenſations à la quantité de ſinovie, inimitables à tout autre qu'à celui qui les a faites, & qui en a prévû la néceſſité ? N'eſt-ce pas par rapport à ces compenſations, que la ſinovie eſt en ſi petite quantité autour de ces tendons? N'eſt-ce pas par rapport à cette petite quantité de ſinovie, que les gaines qui ſervent à la contenir, ſont ici ſi minces & ſimplement membraneuſes ? N'eſt-ce pas pour obvier à l'inconvénient d'une forêt de gaines cartilagineuſes ſur la main & les doigts, que la ſinovie eſt ici en petite quantité ; que ces compenſations ont été néceſſaires & prévûes avant la conſtruction du genre humain ? Ne conviendra-t-on pas que ces ſtructures & ces compenſations rempliſſent les uſages que j'ai aſſignés à la *graiſſe*, dans les endroits où ſa préſence étoit néceſſaire, non ſeulement pour la ſoupleſſe des tendons & leur frottement, mais en même-tems pour mille autres avantages que j'ai déduit dans ſon lieu ?

Ces réfléxions paroîtront peut-être ici déplacées ; & quoique j'aie fait tout mon poſſible pour les y encadrer, j'avoue néanmoins, que l'objection qui leur a donné naiſſance (& qui n'a peut-être été faite que pour contrarier des

usages de la graisse que personne n'avoit écrit avant moi) n'est venue à ma connoissance, que dans le tems qu'on imprimoit ce Chapitre. Tel est l'effet des objections faites avec la politesse qui a accompagné celle-ci : si elles ne paroissent pas de nature à mériter un consentement, elles ont du moins l'avantage d'aiguillonner l'esprit de façon, qu'elles rendent les matieres plus lumineuses.

La situation du *Péricarde* est, si l'on en croit la plûpart des Anatomistes, au milieu de la poitrine. Or si le *Péricarde* est renfermé dans le Mediastin, comme je l'ai déja avancé, & qu'on n'en peut douter; & si le Mediastin ne se trouve pas dans le milieu de la poitrine, comme je l'ai démontré par l'expérience, il s'ensuit que le *Péricarde* ne doit pas être dans le milieu de la poitrine, mais un peu plus à gauche qu'à droit; ce que l'on verra avec satisfaction dans la deuxiéme figure de la treiziéme Planche.

Vraie situation du Péricarde.

Le cœur aïant une figure irrégulierement conique, on dit que le *Péricarde* qui est son enveloppe, a la même figure: & comme la baze du cœur est plus supérieure qu'inferieure, on conclud de là que la partie la plus large du *Péricarde*, ou sa baze, est en haut. La plûpart des Anatomistes ne donnent cette conjectu-

re qu'à deviner, mais M. *Noguez*, plus hardi, & qui croit être plus sûr de son fait que les autres, ne laisse rien de douteux sur cette position. » Le *Péricarde*, dit-» il, est attaché au mediastin, au milieu » du diaphragme, aux gros vaisseaux » qui soutiennent le *Péricarde* avec le » cœur : *sa BAZE est percée dans cinq » endroits pour donner passage aux vaisseaux » communs du cœur.*

Tout le monde sçait que les vaisseaux communs du cœur lui sont supérieurs, puisque le cœur est suspendu par ces mêmes vaisseaux. Or si le *Pericarde* est percé à la *baze* par les vaisseaux communs du cœur, comme le prétend M. *Noguez*, il s'ensuit nécessairement que la baze ou la partie la plus large du *Pericarde* est en haut, & que la pointe de cette poche conoïde est en bas. C'est si bien le sentiment de cet Auteur, qu'il l'a fait ainsi graver dans la deuxiéme figure de sa treiziéme Planche, où l'on voit le *Péricarde* marqué A, qui indique cette poche dans sa situation naturelle suivant lui ; la baze ou la partie la plus large étant en haut, & la pointe en bas. De plus, le cœur dans cette Planche, est aussi éloigné du diaphragme que de la premiere côte ; & les poûmons descendent beaucoup au-dessous du *Pericarde*, & vont

toucher le diaphragme.

Si nous relevons ces fautes grossiéres, c'est parce qu'un très-célébre Anatomiste assure que son Auteur *rend un grand service aux Commençans, & à ceux qui n'ont pas le moïen ni le loisir de feuilleter quantité de Livres modernes.* Ainsi nous croïons que nous devons avertir, du moins les Etudians en Chirurgie, de ne pas croire à la lettre, tout ce qui est annoncé dans cet ouvrage, & de se persuader que le *Péricarde* n'est pas seulement attaché au Mediastin, comme le dit l'Auteur que nous venons de citer, mais qu'il est contenu dans le Medistin même; qu'il *n'est point attaché au milieu du diaphragme*, mais qu'il l'est plus du côté gauche; que sa baze n'est point *supérieure*, mais qu'elle est *inférieure*; que le *Péricarde* n'est point autant éloigné du diaphragme que de la premiere côte, comme la Planche que nous critiquons le représente, mais qu'il y est intimement collé; en un mot, que les trous des vaisseaux communs du cœur ne se trouvent point à la baze du *Péricarde*, mais les artéres à sa pointe, & les veines à la partie droite un peu postérieurement.

Ces vérités constantes sont parfaitement bien représentées dans les deux

figures de la treiziéme Planche, où après avoir levé le *Sternum*, nous avons soufflé le *Péricarde* sans le déranger en aucune façon ; pour lors nous l'avons vû ressembler à une *courge*, ou à une poche de figure conoïde, deux fois plus grande & plus ample que le cœur, dont la pointe est en haut positivement au-dessous de la veine soûclaviere gauche, pendant que la baze ou la partie la plus large, est fortement collée par une surface triangulaire, au centre tendineux du diaphragme, directement à la tête de son *Tréfle*.

La pointe du Péricarde est située supérieurement & sa baze inférieurement.

Voilà ce que j'appelle la vraie figure & la vraie situation du *Péricarde*, qui n'est point conoïde, pour imiter la figure conique ou plutôt piramidale du cœur; mais pour embrasser & assujettir par sa pointe, les vaisseaux du cœur les plus disposés à se mouvoir. Ce ne sont point ici des spiritualités arbitraires, ni des conjectures hazardées ; ce n'est autre chose que la structure & la position naturelle de ces parties, qui forcent à concevoir cet usage. N'en est on pas convaincu, quand on examine la position du cœur dans cette poche ? Elle est telle qu'il n'y occupe que sa baze ou sa partie la plus large ; qu'il y est posé transversalement, comme on peut le voir dans la

premiere figure de la quatorziéme Planche ; & que sa surface triangulaire pose sur la surface triangulaire du *Péricarde*, que nous avons dit être collée sur la tête du *Tréfle* tendineux du diaphragme.

Il est présentement facile d'appercevoir la raison mécanique de la position oblique du Mediastin ; elle n'est que pour soutenir le *Péricarde* qui doit lui-même contenir le cœur, afin que l'un & l'autre soient plus du côté gauche pour des raisons que nous ne pouvons expliquer ici, & qu'ils soient arrêtés avec plus de stabilité, sans être exposés à vaciller comme ils l'eussent été, si le Mediastin eût eu la direction qu'on s'étoit imaginée. C'est même le sentiment de M. *Winslovv* dans le Mémoire cité, aussi-bien que dans son Anatomie.



CHAPITRE IV.

Du Cœur, & de ses dépendances.

LE *Cœur* est un double muscle si artistement fabriqué, qu'il contient dans sa propre substance quatre especes de cavités ; sçavoir, deux principales dont la dilation & la constriction alternative, mettent

mettent en action tout ce qu'il y a de fluides dans le corps. Les deux autres cavités sont comme les antichambres de celles-ci, à la porte desquelles on voit des sentinelles construites avec tant d'art, que leur structure, & celle de tout l'organe entier, sont infiniment au dessus des pompes aspirantes & refoulantes, dont nous ne pouvons faire ici qu'un foible parallele ; & où il semble que l'Artiste ait épuisé toute son industrie.

Un tel prélude semble annoncer de longues explications phisiques, & bien des réflexions curieuses sur la mécanique de cette machine inimitable à tout autre qu'à son divin Fabricateur ; & certes notre penchant nous porteroit volontiers à entrer dans cette ingénieuse & sublime discussion, si nous n'appréhendions de mettre une mauvaise bordure à un magnifique tableau. C'est ce qui nous oblige à nous contenter d'atteindre, autant qu'il nous sera possible, au but que nous nous sommes proposé dans cet Ouvrage, qui est d'examiner très-succinctement la *figure*, la *position* naturelle, & la *structure* de chaque viscére. Nous ne craindrons pas du moins, qu'il en soit de l'artifice des organes que nous avons à décrire, & principalement du *Cœur*, comme des ouvrages grossiers des hommes, qui éblouis-

ſent quelquefois & ſurprennent à la premiere vûe avant qu'on les ait attentivement examinés, mais dont un examen ſérieux diminue beaucoup l'eſtime qu'on en avoit conçue.

Si l'on donne une figure conique au *Cœur*, c'eſt apparemment de celui des brutes dont on entend parler; car ſi pour me ſervir d'une comparaiſon populaire, le cone imite aſſez la figure d'un pain de ſucre, le *Cœur* de l'homme n'étant point exactement rond, comme l'eſt un cone, on peut plûtôt le comparer à une piramide. En effet, ſi l'on fait attention aux différentes ſurfaces de ce viſcére, qui d'une baze large vont ſe terminer à une pointe, on verra la piramide bien exprimée; à moins qu'on ne veuille dire que ſa figure repréſente un cone obtuſangle ou acutangle.

Le Cœur offre trois eſpeces de ſurfaces aſſez différentes.

On peut obſerver au *Cœur* trois eſpéces de ſurfaces, deux ſupérieures & une inférieure. Les ſupérieures ne ſe diſtinguent preſque pas à leur ſommet, parce qu'elles ſont toutes deux aſſez rondes; cependant comme la poſtérieure l'eſt plus que l'antérieure, on peut, en y faiſant attention, les diſtinguer fort bien l'une de l'autre. Il n'en eſt pas de même de la ſurface inférieure, elle eſt plane & fort plate; elle repréſente une face trian-

gulaire, qui eſt poſée ſur la partie triangulaire de la baze du *Péricarde*, que j'ai dit être collée ſur la tête du *Trefle* tendineux du Diaphragme.

Or ſi le long du cone obtuſangle que forme le *Cœur*, on y obſerve une ſurface plate & triangulaire, & que cette face ſoit poſée ſur le Diaphragme, cela dénote que le *Cœur* n'a pas ſa baze en haut & ſa pointe en bas, mais qu'il eſt comme le Diaphragme, ſitué tranſverſalement. Cette poſition, qui eſt la ſeule vraie, a été décrite & gravée à merveille ſur les Planches de *Veſale* & d'*Euſtachius*; mais depuis ces grands hommes, les Anatomiſtes s'étant imaginés que le *Cœur* étoit ſuſpendu aux vaiſſeaux communs du *Cœur*, ils ont conclu que ſa baze étoit en haut, & ſa pointe en bas, & un peu à gauche.

Cette fauſſe ſituation du *Cœur* a même été aveuglément admiſe dans quelques écrits d'Anatomiſtes modernes, & nous l'aurions peut-être auſſi adoptée, ſi M. *Winſlow* n'avoit pas fait voir à l'Académie des Sciences, en l'année 1715. qu'on ſe trompoit lourdement dans la poſition de cet inſigne viſcére.

Afin donc de convenir préciſément de la vraie ſituation du *Cœur*, il eſt néceſſaire d'en faire une diviſion qui ſoit ſi claire,

que l'on puiſſe ſçavoir au juſte l'endroit où chacune de ces parties ſe trouve placée ; ce que j'eſpére obtenir en le conſidérant comme une piramide ou un cone très-irrégulier & obtuſangle, auquel on pourroit diſtinguer trois ſurfaces ; mais comme les deux ſupérieures ne différent que du plus au moins de rondeur, pour me rendre plus intelligible, je n'en ferai que deux, l'une ſupérieure & l'autre inférieure. Outre ces faces, je conſidére encore au *Cœur* deux bords & deux extrémités : ces bords ſont les angles obtus de ce viſcére, dont l'un eſt antérieur & l'autre poſtérieur. Les extrémités ſont inégales, puiſque l'une eſt fort groſſe qui eſt la baze, ſituée en partie à droit, & un peu poſtérieurement ; & l'autre eſt une pointe mouſſe ſituée à gauche & tournée vers l'extrémité antérieure de la ſixiéme vraie côte.

Diviſion du Cœur.

La dénomination de ces différentes parties du *cœur*, fait déja ſentir qu'il eſt non ſeulement ſitué en travers, mais un peu obliquement. En effet, lorſqu'on l'examine après avoir ouvert le péricarde en cruciale, comme je l'ai repréſenté dans la premiere figure de la quatorziéme Planche, on voit à peine un tiers de la baze du *cœur* du côté droit de la poitrine, & même un tant ſoit peu poſtérieure-

ment, pendant que tout le reste de cet organe est vû du côté gauche, & que sa pointe étant plus antérieure, se fait sentir au-dessous de la mammelle gauche.

Voilà la vraie situation du *cœur*. Il est néanmoins quelquefois arrivé que le *cœur* s'est trouvé situé tout autrement, je veux dire; qu'il n'avoit qu'un tiers de sa baze du côté gauche de la poitrine, pendant que tout le reste étoit du côté droit, & sa pointe directement sous la mammelle droite. Ceci paroîtra surprenant; rien cependant n'est plus vrai, & M. *Malaval*, Chirurgien Juré de Paris, ancien Démonstrateur Roïal, & Chirurgien ordinaire du Roi, en sa Cour de Parlement, aidé de M. *Foubert*, aussi Chirurgien Juré & du Parlement, ont ouvert le cadavre d'un jeune garçon, & ont trouvé le *cœur* situé de la façon que je viens de le dire.

On doit regarder cette position extraordinaire du *cœur*, comme un jeu de la nature qui arrive très-rarement. Comme je me souviens cependant d'avoir lû quelques Auteurs qui ont trouvé le foïe situé à gauche, & la ratte à droit, j'avertis ici que si ces Auteurs avoient pris garde au *cœur*, ils l'eussent trouvé, dans ces cadavres, du côtédroit; car la nature ne peut pas ainsi transporter une partie con-

ſidérable, que toutes celles qui ſont de la même ſuite & de la même importance, ne le ſoient auſſi. En effet, dans le jeune garçon dont nous faiſons l'hiſtoire, le poûmon droit étoit *échancré*, comme nous ferons voir que le gauche doit l'être, * la veine *azigos* étoit à gauche, les veines-*caves* ſupérieure & inférieure à gauche, la *croſſe* de l'aorte à droit. Dans le bas-ventre le foïe étoit à gauche & la ratte à droit, le rein gauche plus bas que le droit, la veine ſpermatique droite ſe jettoit dans la rénale droite, &c.

Pour reprendre le fil de notre diſcours, nous diſons que la ſurface ſupérieure du *cœur* eſt convexe, & rendue telle par ſes deux ventricules : l'inférieure eſt plate & triangulaire, comme je l'ai déja dit, & eſt auſſi figurée de cette maniere par les deux ventricules ; d'où l'on voit très-clairement que les ventricules du *cœur* ſont mal déſignés en droit & en gauche, & qu'il eſt beaucoup mieux de les appeller antérieur & poſtérieur. Si les ſurfaces du *cœur* tiennent chacune en particulier leur configuration des deux ventricules,

* Tout ceci étoit le même dans ma premiere édition ; j'en avertis exprès, afin que l'avantage que je tirerai dans la ſuite, de cette échancrure du poûmon droit dans ce cas extraordinaire, ne ſoit pas regardé comme une preuve rapportée après coup, pour ſoutenir des erreurs.

il suit de toute nécessité, que ce que j'ai appellé chaque bord du *cœur*, ne tient sa figure que du milieu de chaque ventricule ; ainsi le bord antérieur étant le milieu du ventricule antérieur (qu'on a coutume d'appeller ventricule droit) doit être plus molasse que le bord supérieur, qui à son tour est figuré par le milieu du ventricule postérieur, mal nommé ventricule gauche, & cela, parce que celui-ci est beaucoup plus charnu que l'autre.

EXPLICATION

De la treziéme Planche.

LA premiere figure fait voir la poitrine ouverte de façon que le *sternum* est renversé sur le visage, & les côtes cassées & jettées en dehors, afin de voir les viscéres de cette cavité tels qu'ils sont naturellement sans presque de dissection.

A, La véritable figure du *Thymus* d'un enfant de quatre ans, qui est situé, comme l'on voit, devant ou sur la veine soûclaviere gauche, & dont les lobes descendent jusques sur le milieu de la partie antérieure du péricarde.

B. Le péricarde soufflé, & dont la baze est posée sur la tête du Trefle tendi-

neux du Diaphragme, & se jette plus à gauche.

GC. Les poûmons droit & gauche.

D. La veine soûclaviere droite qui est presque perpendiculaire. On ne peut voir qu'un petit bout de la gauche, parce qu'elle est cachée par le *Thymus*.

E. Le nerf diaphragmatique droit.

F. Le nerf diaphragmatique gauche.

LA SECONDE figure représente la poitrine ouverte de façon, qu'on y voit le péricarde soufflé dans sa situation naturelle, & plusieurs autres parties mal posées dans la plûpart des figures,

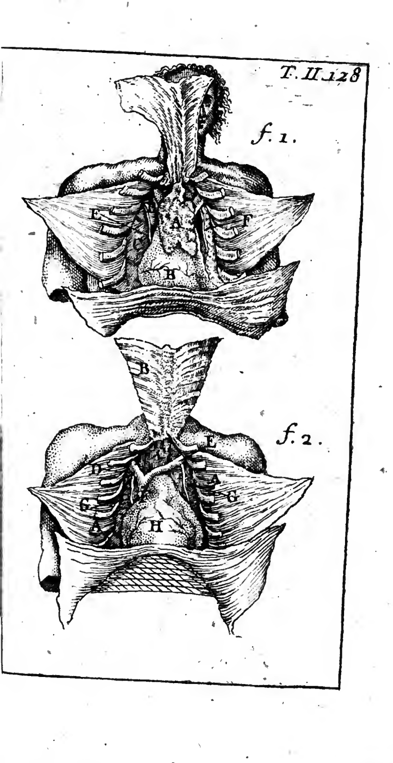
AA. Les côtes cassées & renversées.

B. Le *sternum* renversé & jetté sur le visage.

C. Le tissu cellulaire de l'espace supérieur du médiastin.

D. La veine soûclaviere droite, qui est très-courte en comparaison de la gauche, même plus grosse, située presque perpendiculairement, & cependant un peu oblique. On voit le contraire dans les figures de presque tous les Modernes, où la veine soûclaviere gauche est aussi grosse que la droite, & se réunissent toutes les deux directement au milieu de la poitrine, ce qui est une position imaginée.

E. La veine soûclaviere gauche, qui


T. II. 128
f. 1.
f. 2.


BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

eſt plus menue & plus longue que la droite, puiſqu'elle paſſe tranſverſalement & obliquement juſqu'au côté droit, pour s'y unir avec la droite, & former-là la veine-cave ſupérieure.

F. La veine cave ſupérieure qui eſt toute du côté droit, & non dans le milieu de la poitrine, comme la repréſentent la plûpart des figures.

GG. Les nerfs diaphragmatiques qui partent des brachiaux. Leur ſituation eſt que le droit eſt plus vers le milieu de la poitrine que le gauche, & cela, parce que le médiaſtin eſt plus à gauche qu'à droit. Le nerf diaphragmatique droit ſe jette vers le bord poſtérieur du Diaphragme, & paroît plus court que le gauche: ce dernier eſt effectivement plus long, parce qu'il eſt obligé de faire un grand contour pour paſſer tout le long de la partie latérale gauche du péricarde, qui eſt plus du côté gauche que du droit, & aller enſuite ſe perdre au bord antérieur du diaphragme. Or comme ce nerf paſſe ſur l'endroit du médiaſtin qui eſt vis-à-vis la pointe du *Cœur*, il peut bien arriver que les grands battemens de ce puiſſant muſcle, lorſqu'on monte ou qu'on marche avec précipitation, cauſent un point douloureux dans l'endroit du diaphragme où ce nerf ſe jette, je veux dire, ſous

Pourquoi l'on ſent quelquefois une douleur au côté gauche de la poitrine, quand on

marche avec précipitation.

la mammelle gauche: * car pour lors le *Cœur* étant fort agité, & même dans une palpitation forcée sa pointe agace, pour ainsi dire, ce nerf, ce qui peut causer l'accident en question

C'est plûtôt ici une histoire de ces parties, qu'une façon de les indiquer; mais j'ai crû ces digressions d'autant plus nécessaires, que la matiere qui les occasionne n'est point de l'Anatomie des viscéres. & que les figures qui sont gravées dans les livres, les représentent situées tout autrement qu'ils ne le sont naturellement.

H. La véritable figure du péricarde soufflé dans sa situation naturelle Il imite assez exactement la figure d'une *courge:* sa pointe est supérieure, directement sous le milieu de la veine soûclaviere gauche, & sa baze pose sur le diaphragme plus à gauche qu'à droit. On n'avoit point encore vû le péricarde si parfaitement que dans cette figure.

LA STRUCTURE MECANIQUE *du Cœur.*

Avant de parler de l'ordonnance des fibres charnues qui composent le *Cœur*, il est bon d'être instruit des cavités qui sont formées par cet arrangement. Ces cavi-

* M. *Winslow* dans les Mémoires de l'Académie, année 17'5.

tés, comme je l'ai déja dit, ſont quatre; ſçavoir, deux principales, appellées ſes *ventricules*, & deux autres, qui étant comme les antichambres de celles-ci, ſont appellées d'un mot général, les *oreilletes* du *Cœur*.

Ventricules du Cœur.

Les ventricules ne ſont point de la même conſiſtance; l'antérieur, autrement le ventricule droit, eſt d'un tiſſu plus molaſſe & plus plat que le poſtérieur, parce que ſes parois ſont plus minces & moins garnies de fibres charnues. Au contraire, le ventricule poſtérieur aïant des parois compoſées de différentes couches de fibres charnues, eſt plus ferme, plus ſolide & plus convexe que le précédent.

L'on dit communément que le ventricule poſtérieur, autrement dit le gauche, deſcend beaucoup plus bas que l'antérieur, & va même juſqu'à la pointe du *Cœur*. Cela eſt vrai dans les brutes, mais dans l'homme l'un & l'autre ventricule vont juſqu'à la pointe, qui eſt même ſi mince du côté du ventricule antérieur, qu'elle eſt tranſparente. Cependant les deux ventricules ne ſont point de la même grandeur; car en les examinant avec attention, on voit que l'antérieur eſt un peu plus large.

La ſurface interne de ces ventricules eſt inégale, & même garnie de petites

colonnes charnues, dont l'extrémité libre, donne attache à de petites cordes tendineuſes qui viennent des valvules *tricuſpidos* & *mitrales*. Ces cavités ſont ſéparées l'une de l'autre par une cloiſon charnue très-forte, appellée *ſeptum medium*, qu'on a preſque toujours crû appartenir entierement au ventricule poſtérieur. Mais M. *Winſlovv* a fait voir à l'Académie des Sciences en l'année 1711. que cette cloiſon n'étoit que l'adoſſement des deux ventricules. C'eſt une mécanique à peu près ſemblable à celle du médiaſtin, qui n'eſt formé que par l'adoſſement des deux ſacs de la plevre.

Oreillettes du Cœur.

Les cavités du *Cœur* que j'ai regardées comme les antichambres de ces ventricules, ſont deux, qu'on connoît par le nom d'*oreillettes*. Quoique les ventricules du *Cœur* ſoient naturellement poſés de façon que l'un eſt antérieur & l'autre poſtérieur, & que les *oreillettes* ſe dégorgent chacune dans le ventricule qui lui eſt propre, cependant leur poſition eſt plûtôt l'une à droit & l'autre à gauche, obſervant néanmoins que la droite eſt plus antérieure que la gauche. Ainſi je continuerai à les appeller *oreillette* droite pour le ventricule antérieur, & *oreillette* gauche pour le poſtérieur. La ſituation tranſverſale & oblique du *Cœur* doit faire

ſentir la différence de ces poſitions, & pour quelle raiſon on n'apperçoit preſque pas l'*oreillette* gauche ; car poſant toutes les deux ſur le diaphragme, la gauche qui eſt plus poſtérieure, eſt cachée par le volume du *Cœur*.

Chaque *oreillette* eſt compoſée de deux ſacs, l'un qui eſt un petit ſac piramidal & un peu dentelé, eſt véritablement l'*oreillette*; l'autre, qui comme la baze de celui-ci, eſt beaucoup plus conſidérable : il eſt appellé (du côté droit) le ſac de la veine-cave, & du côté gauche le ſac poûmonaire.

Le ſac de la veine-cave a une figure aſſez ronde, & l'on obſerve qu'il eſt compoſé d'un grand nombre de petites colonnes charnues qui ont différens contours, & qui ſont liées les unes aux autres par la continuité de la membrane interne des ventricules, & par la membrane externe du *Cœur* ; de ſorte que ces deux membranes laiſſent des intervales entre les colonnes, qui ſont comme de petits ſillons, c'eſt ce qui rend ce ſac & l'*oreillette* droite, ſi inégaux & ſi raboteux. Mais ce qu'il y a de ſingulier dans cette ſtructure, eſt que les ſillons ou les intervales des colonnes muſculeuſes, ne ſont uniquement formés que par la membrane interne & l'externe, qui ſont dans ces

endroits, si intimement collées l'une à l'autre, qu'ils sont transparens, & font quantité de bosses dans la dilatation du sac & de l'*oreillette*; de sorte qu'il est surprenant, comment dans les grandes contractions du *Cœur*, ces endroits minces & transparans ne crévent pas.

Il en est tout autrement du sac poûmonaire; car il est uni en dehors & en dedans, sans avoir de colonnes charnues & musculeuses: sa figure est même quarrée; d'où il résulte qu'il a deux coins ou deux angles à l'opposite du *Cœur*, d'où partent les veines poûmonaires, ou, pour parler suivant le courant de la liqueur, où se jettent les veines poûmonaires.

Ces deux sacs, je veux dire, le sac de la veine-cave, & le sac poûmonaire, sont séparés l'un de l'autre par une cloison charnue & membraneuse assez mince : & c'est dans cette cloison, tout auprès de la veine coronaire, que l'on trouve le *trou ovale* & sa valvule dans le fœtus, & pour l'ordinaire les traces ou les restes de ce trou & de la valvule, dans l'homme. Puisque nous voici sur la valvule du *trou ovale*, nous en dirons deux mots après que nous aurons parlé de la valvule d'*Eustache*, que M. *Winslovv* a fait revivre. Voici l'extrait de l'histoire de l'Académie, p. 19, année 1717.

La valvule d'*Eustache* est disposée à peu près comme celles des veines, en maniere de croissant, dont la cavité est en haut & la convexité en bas. Une de ses cornes se termine entre l'orifice de la veine coronaire, & l'extrêmité antérieure de l'arcade charnue de la cloison des oreillettes, laquelle arcade forme en partie l'ouverture appellée *trou ovale* dans le fœtus: l'autre corne aboutit entre l'extrêmité postérieure de cette arcade, & le bord voisin de l'oreillette droite. Le reste de la valvule est presque demi-circulaire, & attaché intérieurement à la partie antérieure de la veine cave inférieure. Elle n'est pas toute membraneuse quand elle est dans son entier : car depuis environ les deux tiers de sa largeur jusqu'au bord qui flotte, elle devient comme fibreuse, & forme un beau réseau.

Depuis que M. *Winslovv* eut réveillé cette valvule, qui étoit, pour ainsi dire, tombée dans l'oubli, parce que les tables du sçavant *Eustachius* n'étoient point publiques, il lui est arrivé plusieurs fois de la chercher avec toute l'application possible, sans en rencontrer aucun vestige, & quelquefois aussi il en voïoit quelques portions plus ou moins grandes; mais son assiduité au travail lui fit faire les observations suivantes; sçavoir, qu'elle man-

quoit presque toujours dans les adultes ; ou du moins qu'on y en voïoit que quelques traces, mais qu'on l'observe souvent dans les jeunes sujets, avec quelque différence de plus ou de moins : que toutes les fois qu'il ne l'a pas trouvée dans son entier, c'étoit la partie réticulaire qui manquoit le plus ordinairement ; de sorte qu'il n'y avoit souvent qu'un croissant membraneux fort étroit. Voilà la véritable description de celle que j'ai fait dessiner, comme on peut le voir dans la Planche suivante, qui a été copiée sur un sujet de six à sept ans.

M. *Wislovv* continue à dire dans son Mémoire, qu'il trouvoit toujours cette valvule dans son entier dans les plus petits enfans, & fort diminuée dans ceux qui étoient plus avancés ; de sorte que sa diminution lui paroissoit proportionnée à celle du *trou ovale*, & s'effacer à mesure que ce trou se ferme. Il assûre même que quand il l'a trouvée dans les adultes, il y a aussi trouvé la cloison des oreillettes percée. Delà il tire un raisonnement qui concilie M. *Mery* avec les autres Anatomistes, touchant le trou *Botal* & le sang qui passe de l'oreillette droite dans la gauche, & de celle-là en celle-ci. Voici l'extrait qu'en a fait l'Académie des Scien-

ces, parce que le Mémoire original eſt trop long.

» Il y a à l'ouverture du *trou ovale*, » dans le fœtus, une valvule ou mem- » brane flotante qui peut en avoir quel- » que apparence, mais elle n'en fait » point la fonction, & n'empêche point » que le ſang ne paſſe avec une égale li- » berté de droit à gauche, & de gauche » à droit. Son uſage n'eſt que de s'appli- » quer contre le trou, & de le fermer » après la naiſſance du fœtus, & certai- » nement cet uſage ſuffit. Avant la naiſ- » ſance le ſang des deux oreillettes du » *cœur* ſe mêle donc, & par conſéquent » celui des deux ventricules; & le fœtus » eſt dans le même état que ſi ſon *cœur* » n'avoit qu'une oreillette & un ventri- » cule; auſſi ne reſpire-t-il point, & il » doit être dans l'état des animaux qui » n'ont point de poûmon véritable, com- » me les poiſſons, ou qui n'en ont pas » un uſage perpétuel comme les Am- » phibies, tels que la Tortue & la Gre- » nouille : on ſçait que le *cœur* de ces » animaux n'a qu'une oreillette & un » ventricule.

» Le mêlange continuel du ſang dans » les deux oreillettes, & dans les deux » ventricules du *cœu* du fœtus eſt néceſ- » ſaire, parce que le fœtus ne reſpirant

» point, son sang n'a que de l'air qu'il
» reçoit du sang de la mere, & tout le
» sang de la mere qui est venu par la vei-
» ne ombilicale, tombe dans l'oreillette
» droite du *cœur* du fœtus, où il faut que
» l'air qu'il contient se partage à tout ce
» que le fœtus a déja de sang, c'est-à-
» dire, tout ce qui en est revenu & par
» la veine-cave & par la veine poûmo-
» naire. Ensuite tout ce sang animé d'air,
» est poussé par la sistole du *cœur* & dans
» l'artére poûmonaire, & dans l'aorte,
» & dans le canal de communication, qui
» jettant du sang immédiatement de l'ar-
» tére poûmonaire dans l'aorte descen-
» dante, lui épargne une circulation dans
» le poûmon.

» Ainsi il est inutile, selon M. *Win-
» slovv*, de s'embarasser des différentes
» forces, ou des différentes capacités des
» vaisseaux du côté droit ou du côté gau-
» che. Puisque le *cœur* doit être conside-
» ré dans le fœtus, comme n'aïant qu'une
» oreillette & un ventricule, il n'impor-
» te de quel côté le sang soit poussé avec
» plus de force, ou se porte en plus
» grande abondance, c'est toujours du
» côté où il trouve le plus de facilité à
» son cours.

» L'office de la valvule d'*Eustache* est
» d'empêcher que le sang toujours mêlé,

» comme il doit l'être dans les deux oreil-
» lettes, ne reflue dans la veine-cave in-
» férieure; car s'il y refluoit, le mélange
» feroit affoibli, & de plus, le sang de
» la mere retourneroit dans le placenta
» par la veine ombilicale, qui n'a point
» de valvules pour s'opposer à ce retour.

L'on voit donc par ce trait d'histoire, que nous avons beaucoup d'obligation à M. *Winslovv*, de nous avoir renouvellé la *valvule d'Eustache*, qui avoit été si long-tems dans l'oubli, & d'avoir concilié, par cette découverte, la fameuse dispute des premiers Anatomistes de l'Europe contre M. *Mery*, qui étoit *Chirurgien* de l'Hôtel-Dieu, & très habile Anatomiste. L'on doit cependant observer ici que les conséquences que tous les Anatomistes Philosophes ont tirées des capacités, des puissances, des résistances, des vitesses, &c. ont toujours laissé tant de difficultés, qu'elles n'ont pû engager ceux qui veulent voir clair, à prendre un parti préférablement à l'autre. Au contraire, la valvule du *trou ovale* ou de *Botal*, à laquelle M. *Mery* a fait perdre la fonction de valvule (non pas par les grandes lectures qu'il a faites, puisqu'il dit un jour à Messieurs *Duverney* & *Winslovv*, ses adversaires pour lors, qu'il s'*em-*

baraſſoit fort peu de tous leurs livres, * *& que le ſeul qu'il conſultoit, & qui fût capable de le ſatisfaire, étoit le cadavre*;) cette valvule, dis-je, qui depuis la connoiſſance qu'en a donné M. *Mery*, n'a eu de véritable office que celui d'une pierre d'attente, qui doit un jour ſervir à boucher le *trou ovale*, a dévoilé tout le miſtére, & a fait voir que toutes ces *ſciences tant vantées* deviennent de pures chiméres & de vrais *romans*, dès que le travail & les découvertes concourent à les contrarier.

EXPLICATION
De la quatorziéme Planche.

LA PREMIERE figure repréſente le péricarde ouvert, le cœur, ſes oreillettes, & les arteres communes en leur ſituation naturelle. Mais le Cœur ne garde point de proportion dans cette figure, étant trop gros & trop rond : faute appartenante au Deſſinateur qui n'avoit que du goût, & non les régles.

AAAA. Les quatre angles du péricarde.

B. Le cœur dans ſa véritable ſituation.

C. La baze du cœur qui n'a pas plus d'un tiers du côté droit, tout le reſte étant à gauche.

D. La pointe du cœur qui eſt entiére-

* Ils lui citoient beaucoup d'Auteurs.

f. 1.

f. 2.


BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" -
NAPOLI

ment à gauche, & un peu antérieurement.

E. L'oreillette droite du cœur, qui ne peut pas être dite antérieure comme ſon ventricule, parce qu'elle eſt à ſon extrémité droite, pendant qu'il traverſe la poitrine.

F. Une petite portion de l'oreillette gauche, qui eſt difficile à appercevoir, parce qu'elle eſt ſituée plus poſtérieurement.

G. L'artére poûmonaire qui eſt la plus antérieure de tous les vaiſſeaux, & à l'endroit du cœur le plus ſupérieur.

H. Le commencement de la croſſe de l'aorte, qui n'eſt pas de côté, comme la repréſentent les figures ordinaires, mais qui ſe jette de devant en arriere.

I. Le nerf diaphragmatique droit qui eſt plus court que le gauche.

K. Le nerf diaphragmatique gauche.

L. La veine ſoûclaviere droite.

M. La veine ſoûclaviere gauche.

N. La veine cave ſupérieure, formée par la réunion des deux ſoûclavieres.

LA SECONDE figure repréſente les veines-caves ouvertes par leur partie poſtérieure, afin de voir la VALVULE D'EUSTACHE qui eſt à la partie antérieure de la veine-cave inférieure.

A. Le cœur dans ſa ſituation naturelle,

B. La veine cave supérieure ouverte & renversée sur le cœur.

C. L'entrée du sac de la veine-cave, & quelques-unes de ses colonnes charnues.

D. Les restes du trou ovale.

E. La veine-cave inférieure aussi ouverte, & renversée sur le cœur. Il faut observer qu'on ne la voit point dans la poitrine, à moins qu'on n'ait ouvert le péricarde, & qu'elle n'y a pas plus d'un tiers de doigt de longueur.

F. La valvule d'*Eustache* qui n'a point ici de partie fibreuse.

Pour continuer notre description du *cœur*, nous allons dire quelque chose des valvules qui se trouvent à l'embouchure de ses gros vaisseaux. Or comme les gros vaisseaux qui entrent ou sortent du *cœur* sont de deux espéces, les valvules qui sont à leurs embouchures sont aussi de deux sortes; sçavoir, celles qui sont propres aux veines, & celles qui conviennent aux artéres.

Les veines qui sont quatre, se dégorgent dans les sacs dont j'ai parlé; sçavoir, les deux veines-caves, une supérieure & une inférieure, dans le sac de la veine-cave; & les quatre veines poûmonaires, deux droites & deux gauches, dans les cornes du sac poûmonaire. Ces deux sacs conservent pendant quelque tems, aussi-

bien que les oreillettes, une certaine mesure de sang, puis ils se dégorgent dans les ventricules du *Cœur*. C'est à l'ouverture de ces sacs dans le *Coeur*, que les valvules des veines sont placées : elles sont cinq, trois pour les veines-caves, & deux pour les veines poûmonaires.

Valvules tricuspides & mitrales.

Les premieres valvules sont appellées *tricuspides* ou triglochines, parce qu'elles représentent, à ce que l'on dit, un triangle. Les secondes sont dites *mitrales*, parce qu'étant ouvertes, on prétend qu'elles ressemblent à la mitre renversée d'un Evêque.

Les noms ne font rien à la chose, pourvû que l'on connoisse au vrai la structure des parties, leur situation & leur figure ; mais ces valvules sont faites les unes comme les autres, & ne ressemblent nullement à un triangle ; elles représentent au contraire un quarré tendineux assez irrégulier, & du bord tendineux de ce quarré, qui est, pour ainsi dire, comme flottant dans les ventricules, partent de petits cordages tendineux qui vont s'attacher à des colonnes charnues, qui sont dans les ventricules comme autant de petits muscles particuliers. Entre chaque quarré tendineux qui forme les valvules tricuspides, on voit de petites parties aponévrotiques

qu'on peut regarder comme de petites valvules ; ainsi l'on peut compter six valvules tricuspides, trois grandes & trois petites. La même mécanique s'observe aux valvules mitrales qui sont à l'embouchure du sac poûmonaire, car on peut y compter quatre valvules, deux grandes & deux petites.

L'usage de ces valvules est bien de permettre au sang contenu dans les sacs des veines-caves & des veines poûmonaires, de passer dans les ventricules du *cœur*, mais aussi d'empêcher ce même sang de revenir des ventricules dans les sacs. Or ces deux actions contraires ne s'éxécutent que par le relâchement & la constriction des fibres du *cœur* ; car dans sa dilatation, les valvules tricuspides sont écartées pour donner entrée au sang dans les ventricules, mais dans sa contraction elles sont intimement approchées les unes des autres, pour s'opposer au retour de ce sang par les mêmes endroits.

Les grosses artéres du *cœur* sont deux, une qui part du ventricule antérieur, qu'on appelle l'artére poûmonaire, & l'autre du ventricule postérieur, qu'on connoît par la grande artére, ou l'*Aorte*. Ces deux artéres ont à leur sortie du *cœur*, chacune trois valvules, qui sont autrement

autrement construites que celles que nous venons d'examiner ; car bien loin d'être de petits quarrés tendineux & aponévrotiques, elles sont de petits sacs membraneux qui ressemblent parfaitement aux petites poches que les Dames mettent à leurs tabliers. La convexité de ces petites poches regarde les ventricules du *cœur*, & leur cavité est tournée du côté du canal de l'artére : sur quoi il faut faire ici une attention qu'on n'a point, que je sçache, encore faite, puisque le célébre M. *Morgagni*, qui est le dernier Auteur qui ait fait dessiner ces valvules d'après nature, a fait leur fond exactement ceintré, au lieu que je trouve qu'il est triangulaire, & se termine comme par une pointe ; ce que j'ai fait observer dans la premiere figure de la seiziéme Planche.

Valvules sigmoïdes.

Ces valvules sont nommées *semi-lunaires* ou *sigmoïdes*, parce qu'elles ont la figure d'une demi-lune, ou d'une ancienne lettre des Grecs, qui est comme le C des Latins. Cependant quand on examine avec attention le bord flottant de ces petites poches, on voit qu'il est divisé en deux demi-lunes, par un petit bouton qui est plus élevé, & qui paroît cartilagineux. *Arantius*, qui est suivant toutes les apparences, le premier

qui ait décrit ce petit bouton cartilagineux, dit qu'il ressemble à un grain de la petite sémence qu'on nomme *Pani*, & que ce bord est plus épais que tout le reste de la valvule, comme s'il étoit formé par un repli de la membrane qui la construit. M. *Morgagni* ajoute plusieurs observations à celles d'*Arantius*, & assure que ce petit bouton qui paroît cartilagineux, se trouve plus fréquemment aux valvules de l'aorte que de l'artére poûmonaire; qu'il y a même certain mouton dans lequel il ne se trouve point du tout, aussi-bien que dans quelques chiens; mais pour ce qui est des bœufs, il l'a toujours vû dans les valvules de l'une & de l'autre artére; & à cette occasion il décrit ainsi la situation & la structure de ces petits tubercules dans ces animaux. » Le mi-
» lieu du bord flottant de toutes ces
» valvules sigmoïdes, s'éleve par des
» lignes courbes en maniere d'angle,
» qu'on nomme curviligne : il arrive
» quelquefois que cette partie des val-
» vules se repliant en petit peloton, pa-
» roît former ce tubercule, qui n'en est
» néanmoins point formé dans aucun
» sujet, mais il est situé au-dessous de
» cet angle, & il est d'une figure tan-
» tôt ronde, tantôt oblongue. De plus,

» il ne tient ni de la nature du cartila-
» ge ni de celle de l'os, & il est fait de
» fibres charnues ; car il y en a qui des
» côtés des valvules s'étendent transver-
» salement sur leurs corps, & ordinaire-
» ment, ce sont quelques-unes de ces
» fibres qui montent vers l'angle du mi-
» lieu du bord, qui vont former ce tu-
» bercule à l'endroit que j'ai marqué.
» La structure de ces mêmes tubercu-
» les & de ces mêmes valvules, n'est
» pas fort différente chez nous ; car
» pour les tubercules on les trouve, à
» leur intérieur, quelquefois charnus,
» d'autres fois tendineux. Quant aux
» valvules, elles sont toutes forti-
» fiées par un rebord semblable qui
» est tendineux ; & au-dessous du re-
» bord elles sont garnies de beaucoup
» de fibres charnues, qui vont, à la vé-
» rité, en travers dans les valvules de
» l'artére poûmonaire, mais celles de
» l'Aorte sont obliques dans leur pro-
» grès. Il est assez ordinaire de voir
» sensiblement ces fibres charnues se
» prolonger obliquement de part &
» d'autre, jusqu'à ces tubercules. « *Ea-
rum omnium valvularum medius limbus as-
surgit in angulum curvilineum ; eaque pars
valvulæ in se convoluta, non nunquam cor-
pusculum repræsentat, quod nusquam est.*

Sed illud cùm est, sub eo angulo positum est, figurâ aliquando rotundum, aliàs oblongum. Nec *vero ex cartilagine, aut ex osse, sed ex fibris carneis factum est. Fibræ enim carneæ transversæ per valvulas ab harum lateribus promittuntur: suntque istarum sæpè aliquot quæ ad eum limbi angulum sursum protensæ descriptum ibi corpusculum faciunt. Neque admodum absimilis in nobis est eorumdem corpusculorum, & valvularum structura. Ea namque corpuscula aliquando intus carnea, aliàs vero quasi tendinea comperiuntur. Valvulæ autem cùm tendineæ omnes fibræ in ipso limbo firmantur, tum inferius fibris carneis ornantur pluribus, valvulæ quidem pulmonaris arteriæ in transversum ductis, ostiolæ vero arteriæ magnæ obliquè ut plurimum etiam protensis; harum sæpius aliquot hinc, atque hinc evidenter ad corpuscula elongantur.* Morgagn. Adv. I. 19.

Enfin ces petits tubercules tendineux sont de ces attentions singulieres de l'Artiste divin, au jeu & à la mécanique de nos organes; car si les valvules sémi-lunaires ne s'étoient pas terminées par un bord tendineux, & si le milieu de ce bord n'avoit pas été plus élevé, & n'avoit pas été garni d'un petit tubercule ou bouton tendineux, qui rend le milieu du bord de chaque valvule sémi-lunaire

ou ſigmoïde, comme angulaire, les trois valvules des artéres poûmonaires, & ſurtout de l'aorte, étant une fois tendues & pleines de ſang, n'euſſent-elles pas laiſſé un eſpace triangulaire qui eût donné paſſage au ſang des artéres dans le *cœur* ? Le mouvement ſi néceſſaire de ce puiſſant muſcle, n'eût-il pas été bientôt interrompu ; & n'euſſions-nous pas été expoſés à chaque inſtant, à une mort ſubite ?

Parmi les mécaniſmes que l'on peut déduire de la ſtructure merveilleuſe de ces valvules, leur fond angulaire n'eſt-il pas comme un éperon qui diviſe la colonne de ſang, la conduit dans le centre de l'artére où les valvules font moins de réſiſtance ? De plus, le mouvement que le ſang reçoit du *cœur*, auroit-il une action ſur toute l'étendue de la convexité de ces valvules, ſans cette conſtruction à laquelle on n'avoit point encore penſé ; & le ſang qu'elles contiennent dans la dilatation, eût-il pû en être exactement chaſſé dans la conſtriction du *cœur*, ſi celui qui vient par derriere n'avoit pas pû frapper la valvule dans toute ſon étendue ? C'eſt ainſi que les choſes qui paroiſſent chez nous les moins intéreſſantes, deviennent quand elles ſont

réfléchies, de justes sujets d'admirer la sagesse de l'Etre suprême.

Avant de passer à la connoissance des fibres du *cœur*, nous allons faire quelques réflexions sur la position & la mécanique de ses grands vaisseaux, ou de ses vaisseaux communs, sur l'Aorte & la distribution de ses principales branches, & sur la maniere de voir les valvules sémi-lunaires en place. La façon de *Lower* est de couper les vaisseaux presqu'au niveau de la base du *cœur* : pour lors trois de ces vaisseaux représentent un triangle parfait ; sçavoir, les deux veines-caves & poûmonaires qui sont au bord postérieur de la base du *cœur*, & qui sont comme la base du triangle que nous supposons : l'artére poûmonaire est sur le bord antérieur, & fait comme la pointe du triangle ; mais l'artere Aorte est dans le centre de la base, & dans le milieu du triangle.

Est-ce-là une description qui fasse connoître la juste position de ces vaisseaux, & un moïen assuré de les distinguer ? Or comme les deux artéres sont en devant, il est facile d'appercevoir les valvules semi-lunaires en place ; on peut même les écarter & les remplir d'eau pour voir combien elles bouchent exactement le diamétre des artéres.

Si l'on veut examiner les gros vaiſſeaux de la baſe du *cœur* ſans les couper, on voit qu'ils ſont ſitués, comme je l'ai déja dit, dans la pointe du péricarde, & qu'ils ne jettent aucune ramification pendant qu'ils ſont dans ce ſac (je ne compte point les vaiſſeaux coronaires) mais les ramifications commencent à ſe faire, dès qu'ils ſont hors du péricarde: pour lors on voit que l'artére poûmonaire qui eſt antérieure, & l'Aorte, ſont collées enſemble par une ſubſtance celluleuſe, & enfermées dans une même gaine. On ſent aſſez qu'il eſt impoſſible de bien voir ces vaiſſeaux, ſi l'on ne détruit toutes les adhérences qu'ils ont les uns avec les autres.

Après avoir débarraſſé tous ces vaiſſeaux, on voit que l'artére poûmonaire droite eſt plus longue & plus étroite que la gauche, qui eſt en récompenſe plus large & plus courte. C'eſt le contraire dans les bronches; car la gauche eſt plus longue & plus étroite, & la droite plus courte & plus large, de façon que ces vaiſſeaux ſoit ſanguins, ſoit aëriens, étant joints enſemble, forment un parallelograme ou quarré oblong.

La raiſon de cette diſpoſition mécanique, eſt pour que les colonnes de ſang & d'air, ſoient diſtribuées en proportions

égales & sans dérangement de chaque côté ; car la crosse de l'Aorte étant obligée de passer sur l'artére poûmonaire droite, il a fallu aussi que cette derniere fût plus longue, afin d'aller trouver le poûmon plus loin : & l'Aorte inférieure passant sur la bronche gauche, il a fallu aussi que cette derniere fût plus longue, afin de ne point gêner l'Aorte. Mais quand on examine la naissance & l'insertion du canal artériel, on a lieu de juger que le diamétre plus large de l'artére poûmonaire gauche, par rapport à la droite, n'est point une inadvertance de l'Artiste de cette belle machine ; c'est au contraire une structure très-réfléchie, & qui détermine, pour ainsi dire, toute la colonne du tronc de l'artére poûmonaire, surtout dans le fœtus, à se porter dans l'artére poûmonaire gauche, pour trouver une pente facile & un chemin court à passer dans l'Aorte inférieure.

Ceci paroît peut-être un paradoxe ; car presque tous les Anatomistes que j'ai lû, disent que le canal artériel est placé entre l'*artere poûmonaire & l'aorte*, ou que ce *tuïau va se rendre de l'artere poûmonaire à l'aorte.*

C'est tout comme si je disois que l'artére hipogastrique part de l'Aorte. En

effet, cette façon d'indiquer la naiſſance & l'inſertion du canal artériel annonce-t'elle autre choſe, ſinon que ce canal part du tronc de l'artére poûmonaire, &c? Comment peut-on avancer une poſition de partie ſi fauſſe? Eſt-ce qu'on ne ſçait pas qu'il part du ventricule antérieur du *cœur* un tronc d'artere que l'on appelle poûmonaire; que ce tronc qui paroît le plus antérieur de tous les vaiſſeaux de la baſe du *cœur*, monte un peu obliquement de droit à gauche, perce la pointe du péricarde, & ſe diviſe enſuite en deux groſſes branches? Ces deux branches ſe jettent enſuite à droit & à gauche, pour ſe ramifier dans les poûmons qui ſont également deux, l'un à droit & l'autre à gauche; c'eſt pourquoi je les ai appellées l'artére poûmonaire droite, & l'artére poûmonaire gauche. Or le canal artériel ou le canal de communication, ne part ni du tronc principal de ſes artéres, ni même de ſa bifurcation, mais bien de l'artére poûmonaire gauche, pour s'aller jetter dans l'Aorte inférieure qui en eſt plus proche. Ainſi l'on voit que le diamétre de l'artére poûmonaire gauche n'excéde pas celui de la droite, ſans un deſſein particulier.

Deux circonstances auxquelles les Auteurs n'ont, que je sçache, point encore fait d'attention, touchant le canal artériel, est son diamêtre, & ce qui peut diriger le sang. Ce canal est aussi gros dans le fœtus, que le sont les autres vaisseaux de la base du *cœur*; & l'on voit à l'endroit de sa naissance, une espéce de bride valvuleuse qui dirige le sang contenu dans le canal vers l'Aorte inférieure; mais dans l'adulte il n'est pas bien gros, il a même perdu sa cavité, & devient comme un ligament, parce qu'il n'a plus d'usage.

Puisque nous voici sur les particularités des vaisseaux de la base du *cœur*, on ne sera peut-être pas fâché de sçavoir que les vaisseaux coronaires descendent non-seulement sur ses surfaces entre les deux ventricules, pour jetter à droit & à gauche leurs rameaux, mais communiquent encore les uns avec les autres, & même dans les ventricules. Voici comme l'on prouve ce fait. En perçant la veine, ou plutôt en la soufflant par son entrée, elle gonfle tous les vaisseaux, veines & artéres, & même les ventricules. La même expérience peut se faire par les artéres coronaires.

Veut-on sçavoir comment le sang qui

dû ventricule postérieur, autrement le gauche, est poussé par l'Aorte, peut enfiler les trois rameaux que l'on appelle l'Aorte supérieure, il faut consulter *Lovver* ? Ce célébre Anatomiste fait observer à la parois supérieure de la crosse de l'Aorte, des angles aux ouvertures des trois artéres supérieures, qui, comme les éperons que l'on voit aux piliers des arches pour diviser les eaux, divisent aussi le grand fleuve de sang, & l'obligent à passer en partie dans les trois artéres supérieures. Pour voir ces éperons naturels, il faut ouvrir la crosse de l'Aorte suivant sa longueur par sa partie antérieure, puis la partager encore en deux parties égales, & emporter entiérement le lambeau inférieur : après ces coupes on a la satisfaction de voir les angles aigus, ou les éperons des artéres, aussi distinctement que je les ai fait représenter dans la seconde figure de la seiziéme Planche.

Veut-on encore sçavoir ce que c'est que la circulation, & sa véritable époque ? il faut consulter RUEFF, *célébre Chirurgien*, qui a fait imprimer plus de *cent ans* avant *Harvée*, les mouvemens du cœur & des artéres, & la marche que tient le sang, du cœur aux différentes

parties du corps, & de celles-ci au cœur; ce qui n'eſt autre choſe que ce que nous appellons la circulation.

En effet ce célébre Chirurgien a clairement fait connoître que le cœur auſſi mécaniquement conſtruit que je viens de le décrire, jouiſſoit, par une force narelle, du mouvement de ſe reſſerrer & ſe dilater alternativement; ce que nous appellons *Siſtole* & *Diaſtole*: qu'en ſe reſſerrant, le Cœur pouſſoit le ſang à tous les membres, par les artéres qui lui ſont annexées, pour leur nourriture & autres fonctions que nous connoiſſons mieux que les Anciens; & que ces dernieres ſe reſſerrant à leur tour, ramenoient le ſang au Cœur qui ſe dilatoit alors pour le recevoir.

N'eſt-ce pas là précisément la circulation bien établie? Je n'ai pas traduit le paſſage de ce Chirurgien à la lettre, parce que ces anciens Anatomiſtes nous aïant défriché la matiere, qui par elle-même eſt fort épineuſe, n'ont pas pû aller plus loin; & ſi nous ſommes plus clairs aujourd'hui, c'eſt que nous avons l'avantage de travailler ſur d'excellens modéles: mais dans ce paſſage on y trouvera l'eſſentiel de ce que je viens d'avancer. *Et ſuum in corde locum habet. Ea au-*

tem cor vivificat, à quo per arterias annexas vitalis spiritus ad omnia membra, naturali facultate disposita, vivificanda, cor atque arterias dilatando & constringendo procedit. Dilatando inquam, quia quæ cordi motiva vis inest, ipsius cordis motum à medio ipsius in omnes extremitates dilatat. Constringendo autem, quia eadem vis cordis motum ab omnibus extremitatibus rursum ad medium ipsius colligit & constringit. Rueff. p. 6. (a)

Comme je ne sçais point me parer des plumes des autres, voici les réflexions de M. La *Faye* très-habile Chirurgien & mon Collegue, écrites de sa main sur le livre de *Rueff* qu'il m'a communiqué.

» Jacques *Rueff* étoit Chirurgien dans » la Ville de Zurich en Suisse ; & Linde- » mius Renovatus dans son Livre *de scri-* » *ptis Medicinæ*, n'a pas dit que cet Au- » teur étoit Chirurgien. Pourquoi sup- » primer ainsi la profession d'un Auteur, » quand le titre y est si formel ? (Je ne doute pas que M. La *Faye* ne sçache le pourquoi) » Harvée auroit-il lû ce pas- » sage imprimé plus de cent ans avant » lui ? C'est précisément la circulation. «

Veut-on enfin sçavoir les variations qui se trouvent dans la distribution des ar-

(a) De conceptu & generatione hominis Jacobi Rueff Chirurgi Tigurini, Anno M. D. LIIII.

téres intercostales supérieures, assez mal désignées dans les Auteurs? je l'explique autant clairement que j'ai pû, dans les Observations anatomiques suivantes; à l'occasion desquelles j'ai fait dssiner l'artére Aorte, & ses principales branches.

OBSERVATIONS ANATOMIQUES

Sur l'origine & le progrès des Artères intercostales supérieures, lûes à l'Académie Roïale des Sciences, par l'Auteur en l'année 1726.

J'avoue que la Phisique & les mécaniques parent beaucoup l'Anatomie, mais la dissection assidue par ceux qui sont versés dans ce travail, donne lieu de reconnoître souvent la fausseté des raisonnemens, & orne toûjours l'Anatomie de quelques nouvelles découvertes. Cet exercice a souvent été mon occupation; & l'idée que je m'en suis formée, m'a fait entreprendre de l'enseigner; & forcé pour satisfaire mes Eleves, de faire la dissection exacte de plusieurs cadavres, * je me suis apperçu que la construction &

* J'enseignois encore l'Anatomie dans le tems que je composai la premiere édition de cet Ouvrage; mais depuis, je n'ai disséqué que pour ma satisfaction, & seulement pour vérifier les choses dont je doutois.

la position des organes qui composent le corps humain, n'étoient pas toûjours de la façon que les Auteurs les avoient décrites.

Parmi plusieurs erreurs que j'ai remarquées dans les Livres d'Anatomie, tant anciens que modernes, la naissance des *artéres intercostales supérieures* est une des plus considérables. En effet, tous les Anatomistes dont j'ai lû les Ouvrages, ont avancé que les trois & quatre *artéres intercostales supérieures*, viennent de la souclaviere de chaque côté; & ceux qui ont fait graver des Planches, font partir un rameau de la partie inférieure de chaque artére *soutlaviere*, qui descendant perpendiculairement, jette trois ou quatre rameaux d'artéres qui vont horisontalement, selon eux, se loger dans la fissure des trois ou quatre côtes supérieures.

Aïant voulu vérifier sur les cadavres cette origine, ce progrès, & cette disposition des trois ou quatre *artéres intercostales supérieures*, j'ai au contraire trouvé que, semblables aux intercostales inférieures, elles partoient souvent toutes de l'aorte inférieure, dans l'ordre suivant.

1°. Le tronc de l'aorte après avoir fourni les trois branches qu'on appelle l'aorte supérieure, descend l'espace de deux travers de doigt, sans jetter aucun

rameau, même dans des sujets d'une médiocre grandeur, car cet espace a plus d'étendue dans les grands sujets.

2°. Les premiers rameaux qu'il produit ensuite, partent de sa partie postérieure, & ce sont les *artéres intercostales*.

Artéres intercostales supérieures.

3°. Le premier tronc d'*artére intercostale* monte obliquement, & après un travers de doigt de chemin dans des sujets d'une bonne grandeur, jette quelquefois un petit rameau, qui monte aussi obliquement pour gagner ensuite la premiere côte qu'il accompagne dans tout son trajet.

4°. Quand ce petit rameau qui part du premier tronc intercostal ne manque point, c'est lui qui est la premiere *artére intercostale*; mais quand il manque, comme cela arrive souvent, la premiere côte n'a point d'artére qui l'accompagne tout le long de son trajet, & elle ne reçoit de sang que par les petites ramifications des artéres collatérales. *

5°. Le premier tronc d'*artére intercostale* continue encore son chemin l'espace d'un travers de doigt; après quoi il se

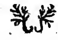
* J'ai observé depuis, comme on le verra dans la suite, que quand ce rameau manque, la souclaviere fournit un ou plusieurs rameaux pour la premiere ou plusieurs côtes supérieures. Quelquefois ces rameaux qui supléent, sont fournis par l'artére cervicale. J'ai vû une fois la premiere intercostale gauche, venir de l'artére bronchiale du même côté.

divise en deux rameaux, dont le supérieur va le long de la deuxiéme côte, & l'inférieur accompagne la troisiéme. Ces deux rameaux ne manquent jamais, & sont toûjours existans. *

Voilà le mécanisme que j'ai observé dans la distribution des trois *artéres intercost les supérieures* : quant à la quatriéme, elle est formée par le second tronc d'artére intercostale ; la cinquiéme par le troisiéme tronc, & ainsi du reste, de sorte que dix troncs d'artéres intercostales, qui partent par paires de la partie postérieure de l'aorte inférieure, fournissent des branches à toutes les côtes, comme on peut le voir dans la figure suivante.**

* Cela est vrai quand le tronc principal se rencontre, je veux dire quand l'aorte inférieure fournit ce premier tronc d'artére intercostale ; mais il arrive quelquefois (cependant moins communément) que ce tronc manque, alors les trois premieres intercostales ont d'autres origines, comme on en voit un échantillon dans la notte précédente, & que j'en donnerai des exemples dans la suite.

** Il faut néanmoins observer que quand les trois côtes supérieures tirent leurs artéres de la souclaviere ou de la cervicale, le premier tronc intercostal dont nous parlons, manque ; alors l'aorte inférieure ne fournit que neuf paires de troncs intercostaux.



EXPLICATION

De la quinziéme Planche.

CEtte figure fait voir la crosse de l'aorte, son tronc, & ses principales distributions.

A. L'aorte coupée à la sortie du cœur. C'est-là le commencement de sa crosse qui est situé presqu'antérieurement, l'autre partie de la même crosse étant postérieure, & au côté gauche des vertébres supérieures du dos.

B. La soûclaviere droite, d'où part la carotide du même côté.

C. La carotide droite.

D. La carotide gauche qui part de la partie supérieure de la crosse.

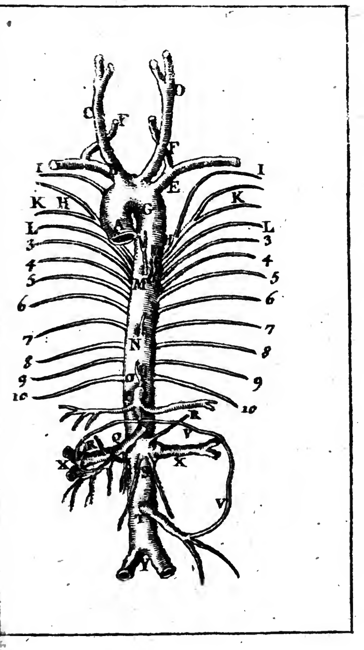
E. La soûclaviere gauche.

FF. Les artéres vertébrales ou cervicales.

G. Le commencement de l'aorte inférieure, qui descend l'espace de plus de quatre travers de doigts dans les grands sujets, sans jetter aucun rameau.

HH. Les premiers troncs d'artéres intercostales, ou la premiere paire, une artére de chaque côté.

II. Son premier rameau de chaque cô-


D
C
F
F
I
I
E
K
H
G
K
L
A
L
3
3
4
4
5
M
5
6
6
7
7
N
8
8
9
O
9
10
10
R
V
P
Q
X
X
V
T
Y


BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" -
NAPOLI

té, qui fournit la premiere intercostale quand il s'y trouve, &c.

KK. Le même tronc qui se divise en deux rameaux, dont le supérieur est la *seconde* intercostale, & l'inférieur la *troisiéme.*

LL. Le second tronc d'artére intercostale, qui comme le précédent part de la partie postérieure de l'aorte inférieure. Ce tronc de chaque côté, fournit à la quatriéme côte.

3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. Les troisiéme tronc, &c. jusqu'au dixiéme, fournissent depuis la cinquiéme côte jusqu'à la douziéme ; sçavoir, une artére de chaque côté.

M. L'on voit à la partie antérieure de l'aorte, à l'opposite du deuxiéme & troisiéme tronc intercostal, deux petites branches d'artéres qui sont les artéres du poûmon ou de *Ruysch.*

N. Lartére œsophagienne.

O. L'artére diaphragmatique.

P. Le tronc cœliaque avec ses rameaux.

Q. La mézentrique supérieure.

RR. Les artéres atrabilaires. Quelquefois elles partent toutes les deux du tronc de l'aorte; cela varie.

S. Les artéres spermatiques.

T. La mézentrique inférieure, à laquelle on remarque un rameau considé-

rable qui accompagne le colon, fait par conséquent presque tout le tour du ventre, & vient s'anastomoser avec un rameau de la mézentrique supérieure. Ce rameau d'artére est fort curieux, & ne se trouve point ordinairement dans les figures. On l'a désigné par ces caracteres VV.

XX. Les artéres rénales ou émulgentes. Le Graveur a fait la gauche plus longue, ce qui est une faute.

Y. La division de l'aorte inférieure en iliaques.

Lorsque je lûs ce Mémoire à l'Académie Roïale des Sciences, je n'eus pour Anatomistes de mon sentiment, que Messieurs *Petit* & *Morand*, Chirurgiens; les autres néanmoins après d'assez longues discussions, furent obligés de convenir que le fait étoit nouveau, & qu'il méritoit d'être inséré dans l'Histoire de l'Académie. Cette espece de satisfaction pour ceux qui cherchent à faire des découvertes, ne fut pas long-tems la récompense de mon travail; car j'appris quelque tems après que M. *Winslovv* prétendoit avoir trouvé la description que je viens de donner des *artéres intercostales supérieures*, dans l'*Anthropographie de Riolan*. Mais comme le plaisir de donner quelque chose de nouveau est la récompense qui flate plus agréablement les Anatomistes, je

voulus voir moi-même si je trouverois dans l'*Anthropographie de Riolan*, ce que j'avois cru m'appartenir en propre, & j'ai eu le plaisir d'y lire ce qui suit.

» Le tronc descendant de l'aorte, après » s'être recourbé à gauche & en bas, est » appuïé sur les corps des vertébres; & » tout le long jusqu'à l'os *sacrum*, il en » sort de chaque côté autant de rameaux » qu'il y a de vertébres; & comme il n'y » a point d'artére qui réponde à la veine » azigos, les petites artéres par cet arran- » gement, suppléent à la fonction qu'elle » auroit. « *Descendens truncus aortæ ad lævam contorsus, ac deorsum reflexus, vertebrarum corporibus fulcitur, & in progressu suo usque ad os sacrum ex utroque latere tot arteriolas producit, quot sunt vertebræ, nullaque reperitur azigos arteria, quæ comitetur venam azigon, sed ejusmodi arteriolæ illius vicem supplent.* Riolan. 9. Anthropograh. p. 226.

Est-ce là une description des artéres intercostales? Y a-t'il rien dans ce passage, non seulement qui approche de ce j'ai dit, mais du vrai? Sont-ce là des preuves suffisantes pour convaincre l'Académie Roïale des Sciences?]

Mais comme le même *Riolan* a fait, beaucoup de tems après son Anthropographie, un Ouvrage intitulé *Encheiri-*

dion Anatomicum, j'ai eu la curiofité de lire cet abrégé, & j'ai trouvé dans fa quatriéme édition, le même paffage ci-deffus, auquel il a ajouté. » On peut appeller » *intercoftales* celles qui fe rencontrent » dans la poitrine, & les autres qui font » plus bas dans la cavité du ventre in- » férieur, les artéres lombaires. « *Intrà thoracem* intercoftales *dici poffunt : infrà in ventre inferiore lumbares arteriæ.* Encheiridion. Anat. pag. 241. Ceci parle-t'il en aucune façon des artéres intercoftales fupérieures, & en explique-t'il la mécanique, comme M. *Winflovv* vouloit pourtant le perfuader, & le fit inférer en 1727. dans le traité des faignées de M. *Silva*, Docteur en Médecine.

Nous nous flatons que les gens connoiffeurs libres de prévention, jugeront fi ce que je viens de rapporter des deux Livres de *Riolan*, regarde en aucune façon l'*origine* & le *progrès* des artéres intercoftales *fupérieures*; & fi cet Auteur a jamais penfé qu'elles fuffent comme je les ai décrites, & comme les trouveront fur le fujet, tous ceux qui fuffifamment verfés dans la diffection, font en état de faire des obfervations exactes; parce qu'en matieres de faits, le grand nom d'un Artifte ne doit pas l'emporter d'autorité.

Ces difcuffions inférées dans la premie-

re édition de cet Ouvrage, exciterent plusieurs Anatomistes au travail. Quelques-uns me dirent qu'ils avoient trouvé les artéres intercostales supérieures provenant de la soûclaviere. M. *Houstet* mon Confrére, me fit voir un fœtus qu'il avoit injecté, dans lequel l'artére soûclaviere gauche jettoit une branche par sa partie inférieure, qui descendoit latéralement le long du corps des vertébres supérieures du dos, & fournissoit aux trois côtes supérieures en cet ordre. Deux rameaux partoient de cette branche à quelque distance l'un de l'autre ; ils se courboient aussi-tôt, & se distribuoient aux deux côtes supérieures. La même branche devenue très-déliée après avoir fourni ces deux rameaux, se courboit pour aller ensuite le long de la fissure de la troisiéme côte supérieure.

Il n'en étoit pas de même de la branche d'artére qui partoit de la soûclaviere droite; car elle ne produisoit qu'un rameau qui alloit à la premiere côte. Cette premiere branche se courbant après quelques lignes de chemin, s'anastomosoit avec le premier rameau du premier tronc intercostal partant de l'aorte inférieure, lequel tronc ne fournissoit que deux rameaux dans ce sujet : de façon que la seconde artére intercostale droite de ce fœ-

tus, étoit formée par l'*union* ou l'*anastomose* de la branche qui partoit de la soûclaviere, & d'une artére qui venoit de l'aorte inférieure.

Cet exemple me frappa beaucoup; & quoique je ne me fusse point trompé dans la dissection des sujets qui ont donné occasion au Mémoire précédent, je voulus, par de nouvelles dissections, me convaincre de ces variations de la nature, & ajouter à ma découverte ce qui pouvoit y manquer.

Douze cadavres sacrifiés de suite à ces expériences, me fournirent ce qui suit. Dans les deux premiers, je trouvai à la partie inférieure de chaque artére soûclaviere, une branche qui descendoit perpendiculairement, & chacune de ces branches fournissoit trois rameaux d'artéres pour les trois côtes supérieures, de la façon que je l'ai dit plus haut. Alors l'aorte inférieure ne fournissoit que neuf troncs d'artéres intercostales de chaque côté.

Les cinq cadavres suivans que je disséquai pour le même dessein, me firent voir dix troncs d'artéres intercostales partant de l'aorte inférieure, de la même maniere que je l'ai dit dans le Mémoire ci-dessus, & qu'ils sont représentés dans la figure.

Dans

Dans le huitiéme cadavre, la premiere artére intercostale gauche venoit de l'artére bronchiale du même côté : je n'en trouvai point du côté droit, & l'aorte inférieure fournissoit dix troncs intercostaux, comme je l'ai fait observer.

Dans le neuviéme cadavre, je trouvai les quatre artéres intercostales supérieures, qui venoient toutes d'une branche de la soûclaviere de chaque côté; & dans ce sujet l'aorte inférieure ne fournissoit que huit troncs intercostaux.

Dans le dixiéme cadavre, l'artére vertébrale ou cervicale gauche, fournissoit, deux lignes après sa naissance, une branche d'artére, qui descendoit perpendiculairement, & qui jettoit un rameau pour la premiere intercostale. La même branche après avoir descendu l'espace de quelques lignes, se recourboit & alloit s'anastomoser avec le premier rameau du premier tronc intercostal partant de l'aorte inférieure; de sorte que l'union de ces deux rameaux formoit la seconde intercostale gauche. La soûclaviere droite fournissoit une branche d'artére qui faisoit la même chose de ce côté; & l'aorte inférieure produisoit dix troncs intercostaux.

Dans les onze & douziéme cadavres, je ne trouvai point la premiere artére intercostale à chaque côté, mais dix pai-

res de troncs intercoſtaux partant de l'aorte inférieure ; & la premiere paire ſe diviſoit en deux rameaux pour les ſecondes & troiſiémes côtes, comme il eſt expliqué dans le Mémoire.

On voit par cet exemple, qu'il y a beaucoup de variations dans l'origine des artéres intercoſtales ſupérieures. Je ne doute pas même que l'on n'en puiſſe rencontrer encore de différentes à celles que j'ai obſervées ; mais comme les ſtructures des parties qui ſe manifeſtent plus ſouvent & plus conſtamment, doivent être la régle la plus générale, j'ai eu raiſon d'avancer que l'aorte inferieure fourniſſoit plus ſouvent les artéres intercoſtales ſupérieures. Ce qui donne beaucoup d'autorité à ce ſentiment, eſt que M. *Winſlovv* qui avoit d'abord voulu attribuer cette découverte à *Riolan*, n'en dit rien dans ſon Traité d'Anatomie, & ſe contente d'avancer, p. 373. que » quand » cette artére (celle qui fournit les in» tercoſtales ſupérieures) ne vient pas » du tronc de l'*aorte deſcendante*, elle » naît pour l'ordinaire de la ſoûclavie» re .... « Et plus bas, » quelquefois » elle part de l'aorte deſcendante, tantôt » par artérioles ſéparées, tantôt par un » petit tronc commun, qui ſe diviſe en » montant obliquement ſur les côtes. «

C'est ce que l'on voit dans le Mémoire & dans la figure donnés au Public quatre ans avant qu'il fût permis de se servir de ce passage.

Les grosses veines de la baze du Cœur.

Les veines-caves sont deux, une supérieure & une inférieure. Ces veines, comme je l'ai déja dit & fait graver, ne sont point situées le long du milieu de la poitrine, mais elles sont dans sa cavité droite. La veine-cave inférieure n'a pas plus d'un travers de pouce de longueur dans la poitrine; & il est impossible de l'y appercevoir, qu'on n'ait auparavant ouvert le péricarde. La veine-cave supérieure est plus longue, puisque l'on peut lui trouver quatre travers de doigt dans l'homme fait.

L'union de ces deux veines dans l'oreillette droite du *cœur*, ou plûtôt dans le sac des deux veines-caves, est décrite par les Auteurs d'une façon à faire connoître qu'ils n'ont jamais observé cette mécanique, ou qu'ils ne l'ont vûe que dans les brutes.

La veine-cave supérieure dans l'homme, tombe presqu'en ligne perpendiculaire sur l'inférieure; à la différence néanmoins que le sac de l'oreillette droite est entre deux, & qu'on voit très-peu de la continuité de ces deux veines.

Pour mieux faire sentir la construction

mécanique de la jonction de ces deux veines, il faut se les représenter comme si elles ne faisoient qu'un tuïau situé perpendiculairement le long de la poitrine, & que ce tuïau fût considérablement échancré dans son milieu : c'est la vraie mécanique des deux veines-caves. Or le sac de l'oreillette droite occupant ou étant attaché à toute la circonférence de cette grande échancrure, ne doit-on pas conclure qu'il reste peu de la substance du tuïau dans cet endroit ? Voilà comme se joignent les veines-caves dans l'homme, & c'est cet artifice singulier de la nature, qui empêche que le sang de la veine-cave supérieure, ne foule celui de la veine-cave inférieure : car l'un & l'autre parvenus à l'échancrure, ils ne se trouvent plus arrêtés par les bornes du tuïau; ils se trouvent au contraire dans le grand sac des veines-caves ; & aïant perdu de leur mouvement, par la raison qu'une liqueur en perd beaucoup en passant d'un tuïau étroit dans un plus large, ils ne sont plus disposés à se gêner l'un & l'autre.

Usage de la valvule d'Eustache.

La valvule d'*Eustache* sert encore beaucoup à empêcher que le sang de la veine-cave supérieure ne foule celui de la veine-cave inférieure ; car le fond de cette valvule étant du côté du bas-ventre, il permet au sang de la veine-caye inférieure

d'entrer dans le ſac ; mais pour peu qu'il veüille rétrograder, il dilate cette valvule, qui bouchant la moitié du diamétre de la veine-cave inférieure, agrandit d'autant le ſac de l'oreillette droite du *cœur*, ce qui fait que le ſang ſe trouve plus diſpoſé à entrer dans le ventricule antérieur. C'eſt une conjecture que je hazarde, mais elle me paroît auſſi-bien fondée pour la veine-cave inférieure, que les valvules ſemi-lunaires le ſont pour empêcher le ſang des artéres de rentrer dans le *cœur*.

Il n'en eſt pas de même dans les brutes, car les veines-caves ſupérieure & inférieure, conſervent non ſeulement beaucoup plus de leur tuïau, en ſe joignant dans le ſac de l'oreillette droite, mais bien loin de tomber perpendiculairement l'une ſur l'autre, comme dans l'homme, elles ſont encore un coude. Or ces coudes produiſent une avance ou un angle conſidérable dans la jonction de ces deux veines ; de ſorte que les colonnes de ſang ſe trouvant détournées par les coudes & par l'avance, ſont moins diſpoſées à ſe refouler l'une & l'autre. Voilà la mécanique que les Auteurs décrivent uniquement, tirée de la diſſection des animaux, mais qui eſt bien différente dans l'homme, comme je viens de le faire voir.

DE L'ORDONNANCE

Des Fibres motrices du Cœur.

MOnsieur *Winslovv* a fait connoître dans un Mémoire qu'il a donné à l'Académie Roïale des Sciences, en l'année 1711. que le *cœur* est un double muscle, dont le plus considérable forme le ventricule postérieur, autrement le gauche ; & le moindre le ventricule antérieur, ou le ventricule droit.

Le *septum medium*, ou la cloison qui s'observe entre les deux ventricules du *cœur*, & que beaucoup d'Anatomistes attribuent toute entiere au ventricule postérieur, appartient à l'un & à l'autre de ces ventricules; c'est-à-dire, comme l'explique M. *Winslovv*, qu'elle est composée des fibres du ventricule postérieur ou gauche, & de celle du ventricule antérieur ou droit.

En un mot, pour se former une idée nette de la construction du *Cœur*, il faut s'imaginer qu'il n'est autre chose que deux petits sacs charnus, adossés l'un à l'autre: ainsi cet adossement est ce qu'on appelle le *septum medium*. Ce qu'il y a encore de singulier dans cette structure, d'autant plus merveilleuse qu'elle est difficile à dé-

Structure du Septum medium du Cœur.

velopper, eſt que les deux ſacs charnus dont nous parlons, ſont eux-mêmes recouverts & contenus dans un troiſiéme ſac charnu fort mince, & commun à tous les deux, puiſqu'il les environne.

L'ordonnance & l'arrangement mécanique des fibres muſculaires du *Cœur*, eſt tel qu'elles ſont toutes coudées en angle, ou courbées en arc; & comme leurs extrémités regardent la baze, & le coude ou le milieu de l'arc, la pointe du *Cœur*, les Anatomiſtes ſe ſont imaginés qu'elles reſſembloient à un 8 de chiffre; mais elles n'ont aucun rapport avec cette figure, & ſont ſeulement des arcs plus ou moins longs & plus ou moins coudés.

Les deux extrémités de chaque arc fibreux ne ſont cependant point paralleles, car l'une ſe jette d'un côté, & l'autre du côté oppoſé; ce qui fait que quand on les regarde de champ, elles laiſſent un eſpace entre elles. C'eſt une mécanique à peu près ſemblable à celle des ciſeaux bien faits, dont l'envoilûre jette une lame à droit, & l'autre à gauche, comme on l'apperçoit en les regardant de champ, lorſqu'ils ſont ouverts.

Les fibres extérieures du *Cœur* vont obliquement de droit à gauche, & de gauche à droit: elles ſont communes à tous les deux ventricules, & fort minces.

Elles se contournent autour de la pointe, sans aller jusqu'à son extrémité, & s'enfoncent en dedans pour remonter & aller former la surface interne des ventricules, mais principalement du ventricule postérieur ou gauche, & même ses colonnes. D'où l'on conçoit que les fibres les plus longues du *Cœur*, sont les plus extérieures, parce qu'elles vont de dehors en dedans ; & celles qui sont dans l'entre-deux sont les plus courtes, & deviennent plus courbées à mesure qu'elles s'approchent de la baze.

Suivant cette description, le ventricule postérieur ou le gauche, a beaucoup plus de fibres que l'antérieur ; aussi sont-elles plus croisées en tous sens, & d'une direction beaucoup plus irréguliere, puisqu'elles forment un grand nombre de plans & de couches différentes. Le plan extérieur du ventricule postérieur, paroît, par exemple, transversal. Quand on l'enleve, on en voit un qui va obliquement en descendant. Sous celui-là il y en a un, dont les fibres sont presque droites ; & enfin sous ce dernier les fibres sont toutes droites. Si l'on enléve ce plan de fibres droites, on en voit un autre de fibres obliques ; sous ce dernier, un de fibres transversales ; sous celui-là, un de fibres qui commencent à monter, & enfin un dont les fibres montent tout-à-fait.

Pour bien entendre cette deſcription, j'avoue qu'il ſeroit néceſſaire qu'elle fût accompagnée de démonſtration, ou pour le moins d'un grand nombre de figures : cependant pour peu qu'on réfléchiſſe ſur la figure & la ſituation des fibres que je viens de décrire, qui ne ſont ni ſpirales, ni en 8 de chiffre, on appercevra facilement que la contraction du *Cœur* ou *torſe*, ou *en vis*, à-laquelle cette ſtructure imaginée avoit donné lieu, eſt gratuitement ſuppoſée, & que le *Cœur* ſe contracte dans tous ſes points en même tems. D'où il ſuit en apparence, que la pointe du *Cœur* s'approche de ſa baze dans la ſiſtole.

Cette conſéquence généralement ſuivie par tous les Anatomiſtes, eſt néanmoins détruite par M. *Winſlovv.* Cet Anatomiſte dit que la pointe du *Cœur* ne peut s'approcher de ſa baze dans la ſiſtole, parce que la pointe aïant moins de fibres que le milieu des ventricules, elle a par conſéquent moins de force. Or les fibres du milieu des ventricules, & principalement celles du poſtérieur qui ſont ſi croiſées, étant plus nombreuſes, les parois intérieures des ventricules ſeront plus approchées dans leur milieu, lorſque la ſiſtole ſe fera : ce qui ne peut arriver que la pointe & la baze même du *Cœur*, ne

s'éloignent du milieu. Donc le *Cœur* s'allongera dans la ſiſtole ; & c'eſt dans cet état que la pointe ferme & ſolide du *Cœur*, frappe l'extrémité antérieure de la ſixiéme vraie côte.

Ce ſentiment, quoique contraire à tout ce qu'on a écrit juſqu'à ce jour, paroît ſi vrai, que ſi on ne l'adopte pas, il eſt impoſſible de rendre raiſon du phénoméne ſuivant.

Tout le monde convient que lorſque le *Cœur* ſe contracte, pour lors les arteres ſe dilatent ; & dans le tems que le *Cœur* ſe dilate, dans ce tems-là même les artéres ſe contractent. Tout le monde convient encore que lorſqu'on touche le pouls, on ſent l'artére frapper le doigt dans le tems de ſa dilatation.

Après ces vérités connues telles par tous les Phiſiciens & les Anatomiſtes, l'on propoſe cette difficulté. Si l'on met un doigt ſur l'artére radiale, ou ſur toute autre artére, pour ſentir ſon battement, & qu'en même tems on poſe l'autre main ſur l'extrémité antérieure de la ſixiéme vraie côte du côté gauche, pour ſentir auſſi les battemens de la pointe du *Cœur*, on s'apperçoit que les battemens du *Cœur* & de l'artére, frappent les deux mains dans le même tems.

Or s'il étoit vrai que la pointe du *Cœur*

s'approchât de ſa baze, & la baze réciproquement de ſa pointe, dans ſa ſiſtole ou contraction, comme on ſe l'eſt juſqu'ici imaginé, comment pourroit-on démêler ce phénoméne ? Car enfin ſi la pointe du *Cœur* ne ſe faiſoit ſentir que dans ſa diaſtole ou dilatation, où pour lors les parois des artéres s'approchent de la colonne de ſang qu'elles contiennent, s'éloignent par conſéquent de la ſuperficie du corps, & ne peuvent par une ſuite néceſſaire faire ſentir leur battement, il s'enſuivroit que la pointe du *Cœur* & les artéres, ne pourroient frapper deux mains dans le même tems. *

Enfin, pour achever l'hiſtoire du *Cœur* que nous avons ſuffiſamment détaillée dans ce Chapitre, nous pouvons regarder ſes ventricules comme deux pompes, ou corps de ſeringues à deux tuïaux, afin de donner ſortie par l'un, & entrée par l'autre. N'en eſt-ce pas-là plus qu'il n'en faut, pour prouver que le *Cœur* eſt le principal organe de la circulation ?

REFLEXIONS.

Ces nouvelles explications que j'avois tirées du Mémoire de M. *Winſlovv* ci-

* Les Réflexions ſuivantes regardent ce fait.

dessus cité, & amplifiées dès ma premiere édition, de quelques observations, excitérent une contestation entre deux prétendans à une chaire de Professeur en Médecine de Montpellier. Comme la question fut proposée à l'Academie des Sciences, je vais faire ici l'extrait de son Histoire pour en instruire ceux qui ne lisent pas ces Ouvrages.

EXTRAIT

De l'Histoire de l'Académie Roïale des Sciences, année 1731. p. 24.

SUR LE CHANGEMENT

De figure du Cœur dans la Sistole.

Le sang de toutes les parties du corps rapporté par les veines dans les deux oreillettes du *Cœur*, l'une droite, l'autre gauche, n'y séjourne qu'un instant, pendant lequel ces deux vaisseaux le tiennent renfermé au moïen de certaines valvules, qui ne lui permettent pas de sortir. Mais dans l'instant suivant, elles lui permettent en s'abaissant vers la pointe du *Cœur*, & s'applatissant vers ses parois,

au lieu qu'elles étoient auparavant tendues & soulevées, alors le sang entre dans les deux ventricules, qui s'ouvrent & se dilatent pour le recevoir. C'est-là la *Diastole* du *Cœur*. Enfin, il faut que le sang sorte des ventricules pour entrer dans les artéres qui alors se dilatent, & ont leur diastole, & cela se fait par la contraction ou sistole du *Cœur*, qui en diminuant la capacité des ventricules en chasse le sang. Ce que nous avons appellé le premier instant est le même que ce dernier, qui ne doit pas être pris pour un troisiéme : dans le moment de la sistole du *Cœur*, les valvules doivent empêcher que le sang contenu dans les oreillettes n'en sorte pour tomber dans les ventricules, lorsqu'ils doivent se vuider du sang qu'ils contiennent déja. Le moment de la sistole du *Cœur* est aussi le même que celui de la diastole des artéres, pendant lequel on sent leur battement. Le *Cœur* étant certainement un muscle, quoique d'une construction particuliere, on compte sa diastole ou relâchement pour son état naturel, & sa sistole pour un état en quelque sorte forcé par l'intervention d'une cause étrangere, tels que seroient les esprits animaux.

Lorsque le *Cœur*, qui étoit en diastole, vient à être en sistole, il faut néces-

ſairement qu'il change de figure pour ce ſecond inſtant, & que par ce changement il chaſſe le ſang hors de ſes ventricules. Ce qui s'offre d'abord à l'eſprit, c'eſt que le *Cœur* s'accourcira, c'eſt-à-dire, que la ligne qui va de ſa baze à ſa pointe diminuera de longueur ; mais il eſt poſſible auſſi que la ligne qui diminuera ſera la perpendiculaire à cette premiere, celle qui paſſe par le milieu des deux ventricules, auquel cas le *Cœur* ſe retrécira : il eſt viſible que de l'une & de l'autre façon le ſang ſera pouſſé hors des ventricules. Dans le cas où le *Cœur* ſe racourcit, on conçoit qu'il doit en même tems s'élargir, & dans le cas où il ſe retrécit, on connoît qu'il doit s'allonger, & qu'ainſi les deux cas du racourciſſement & du retréciſſement ſont oppoſés & incompatibles ; mais en y faiſant un peu d'attention, on voit qu'abſolument le *Cœur* peut s'accourcir ſans s'élargir, ou ſe retrécir ſans s'allonger, qu'il peut même ſe contracter en tous ſens à la fois, comme ſeroit une ſphére d'une matiere ſpongieuſe, dont tous les diamétres s'accourciroient enſemble & également. Il ſe forme des opinions différentes, lorſqu'entre ces différentes manieres, dont il eſt poſſible que la ſiſtole ſe faſſe pour

produire l'effet qu'elle produit certainement, on en choisit quelqu'une à l'exclusion des autres.

A Montpellier il s'éleva sur cette matiere une contestation entre deux Prétendans à une chaire de Professeur en Médecine ; l'un soutenoit que dans la sistole le *Cœur* s'accourcit ; l'autre qu'il s'allonge : & la question fut proposée à l'Académie des Sciences.

M. *Hunaud*, que l'on chargea d'un examen particulier, commença par ramasser les autorités des Anatomistes les plus célébres. Harvée, Lower, Stenon, M. Vieussens, sont pour le racourcissement : Schelengius, Borelli & quelques autres encore sont pour l'allongement, ou simplement nient le racourcissement. Sur-tout M. *Winslovv*, dans un Mémoire imprimé en 1725. parmi ceux de l'Académie, a semblé se déclarer pour ce dernier parti, puisqu'il traite d'*erreur* l'opinion que le Cœur s'accourcisse dans la sistole. Son autorité faisoit une grande partie de la force de celui des deux Disputans, à qui elle étoit favorable.

On vint ensuite à l'expérience ; M. *Hunaud* examina & fit voir les Cœurs de plusieurs animaux ouverts en vie, Chiens, Chats, Pigeons, Lapins, Carpes, Grenouilles, Viperes. Cette voie, qui est en

général la plus sûre, ne l'est pas tant ici. Les Cœurs de ces animaux dans l'état où on les prend, ont des mouvemens si irréguliers, si changeans, si convulsifs; tantôt si lents, tantôt si précipités, qu'il est très-difficile de sçavoir bien précisément ce qu'on voit, & ceux qui n'avoient pas les yeux bien accoutumés à ces sortes de spectacles, n'osoient rendre aucun témoignage positif. Pour M. *Hunaud* il assura, sans hésiter, qu'il voïoit toujours le Cœur se racourcir.

Il ne faut point se croire engagé d'honneur à soutenir ce qu'on a avancé, seulement parce qu'on l'a avancé : il y auroit bien plus d'honneur à s'en dédire, mais il est très-légitime de ne se pas laisser imputer plus que ce qu'on a dit, & de se renfermer dans ces bornes. M. *Winslow*, que l'on regardoit comme obligé à soutenir l'allongement du Cœur, ne l'étoit pas à parler exactement ; il n'étoit pas vrai, selon lui, que le Cœur se racourcît dans la sistole, & il étoit vrai qu'il se rétrécissoit, mais il pouvoit se retrécir sans s'allonger, & cela suffisoit à M. *Winslow*.

Il avoit été autrefois dans l'opinion la plus commune, mais aïant fait attention à une remarque de l'illustre *Alphonse Borelli*, que les fibres longitudinales du Cœur, celles qui vont de la baze à la

pointe, ſont en beaucoup moindre quantité que les tranſverſes, il conçut que dans la ſiſtole c'étoient donc les tranſverſes qui faiſoient le plus grand effet, & que par conſéquent leur contraction ou racourciſſement devoit rétrécir le Cœur, tandis que la contraction des longitudinales pourroit ne pas l'accourcir. Il faut entendre ici par fibres longitudinales & tranſverſes, non ſeulement les directes, mais encore les obliques.

Tandis qu'on en étoit-là dans l'Académie, M. *Baſſuel*, Chirurgien de Paris, y vint lire ſur ce ſujet, un Mémoire qui fut écouté avec aſſez de ſatisfaction. Il tenoit pour le racourciſſement du Cœur, & ſe fondoit principalement ſur le jeu des valvules.

Poſées, comme elles ſont, de chaque côté du Cœur, entre l'oreillette & le ventricule correſpondant, il eſt certain que leur fonction eſt de laiſſer tomber le ſang de l'oreillette dans le ventricule pendant la diaſtole du Cœur, & d'empêcher pendant la ſiſtole que le ſang ne continue de tomber ainſi, parce que le ventricule trop plein ne permettroit pas au Cœur de ſe contracter, & de pouſſer dans l'artére correſpondante le ſang que le ventricule contient. Pour cela, il faut que les valvules s'abaiſſent dans la dia-

ſtole, & ſe relevent dans la ſiſtole, de maniere à fermer les oreillettes, & à en empêcher la communication avec les ventricules. Le mouvement des valvules dépend des filets tendineux auxquels elles ſont attachées, & qui partent de certaines colones charnues vers la pointe du Cœur. Quand ces filets qu'on peut d'abord ſuppoſer lâches, le deviennent moins, par quelque cauſe que ce ſoit, ils tirent les valvules en embas, les appliquent contre les parois du Cœur, de ſorte que le ſang paſſe librement des oreillettes dans les ventricules. Quand au contraire les filets ſont plus lâches, ils permettent aux valvules de ſe détacher des parois, elles remontent, & ſe placent entre elles de la maniere néceſſaire à fermer l'iſſue de leurs oreillettes. Il eſt viſible que le premier mouvement des valvules ſe fait dans la diaſtole, & le ſecond dans la ſiſtole. Donc le moment de la ſiſtole eſt celui où les filets tendineux ſont relâchés. Or ils le ſont quand la pointe du Cœur s'approche de ſa baze, car alors ils deviennent trop longs pour pouvoir tirer les valvules en embas : donc le moment de la ſiſtole eſt celui où la pointe du Cœur s'approche de ſa baze, & il faut qu'elle s'en approche, afin que dans ce moment-là le ſang des oreillettes

ne tombe pas dans les ventricules. Donc le Cœur s'accourcit dans la ſiſtole.

Cela ſe peut confirmer par une obſervation que l'on fait ſur les Cœurs morts. Les valvules y ſont appliquées contre les parois, ainſi qu'elles doivent l'être, pour laiſſer tomber le ſang dans les ventricules, & l'on voit à l'œil que pour les relever, il faudroit que les filets tendineux, qui les avoient abaiſſées par leur accourciſſement, vinſſent à l'allonger, ou à devenir lâches, ce qui arriveroit ſi la pointe du Cœur s'approchoit de la baze. Les valvules qui étoient demeurées dans l'état où la diaſtole les mettoit, ſe feroient donc relevées dans la ſiſtole ſuivante par le racourciſſement du Cœur.

L'expérience, que M. *Baſſuel* rapporte de *Lower*, étoit encore plus déciſive. *Lower*, après avoir rempli d'eau un ventricule, preſſoit le Cœur du côté de ſa pointe pour le racourcir un peu, & on voïoit auſſi-tôt les valvules ſe hauſſer, & s'ajuſter enſemble de façon à ne laiſſer point ſortir la liqueur qui étoit au-deſſous d'elles. L'effet étoit encore mieux marqué, & plus complet, quand M. *Baſſuel* ajoutoit une legére preſſion du côté de la baze, & une autre latérale.

Il a renverſé auſſi l'expérience de *Lovver*, en allongeant par quelques pe-

tits artifices assez délicats, & en pressant ensuite un Cœur dont un ventricule étoit plein d'eau ; l'eau en est sortie très-facilement, & s'est jettée dans l'oreillette. La sistole feroit refluer de même le sang dans les oreillettes, si le Cœur s'allongeoit.

Ce qui fait conclure ici que le Cœur ne s'allonge point, ou s'accourcit dans la sistole, c'est que l'état des valvules, qui doivent alors être élevées, demande que leurs filets tendineux soient relâchés, ou plus longs, & ce raisonnement cesse, si dans ce même tems, ces filets peuvent n'être pas plus longs. Or M. *Winslovv* croit que ces filets peuvent ne l'être pas, & qu'il suffiroit que les colonnes, qui leur servent de baze, s'allongeassent dans la sistole.

On peut répondre aussi aux expériences de *Lovver*, & de M. *Bassuel*, que quand dans un ventricule rempli d'eau, & ensuite comprimé, parce qu'on a rapproché la pointe du Cœur de sa baze, les valvules se soulévent, & ferment le ventricule, ce n'est là qu'une suite du mouvement imprimé à l'eau, par lequel elle remonte un peu, & éleve les valvules qu'elle rencontre en son chemin. Les filets leur permettent ce jeu, mais ils n'en sont pas la cause.

Nous n'avons point parlé d'un article,

qui n'a pas laiſſé d'être touché. Dans le moment de la pulſation des artéres, qui eſt celui de la ſiſtole, on ſent le Cœur qui vient battre contre les côtes, & on juge que c'eſt par ſa pointe qu'il bat. Il eſt aſſez naturel de croire qu'il eſt donc allongé, & qu'il étoit plus court, ou qu'il avoit ſa pointe plus proche de ſa baze dans le moment précédent où cette pointe ne touchoit pas aux côtes. Donc le Cœur s'allonge dans la ſiſtole. La concluſion ſeroit bien ſûre, ſi le Cœur étoit fixe & inébranlable dans une place, mais il ne l'eſt pas, les vaiſſeaux, avec leſquels il a connexion, lui ſouffrent un peu de mouvement. M. *Winſlovv* avoit déja dit ailleurs que la maſſe du Cœur peut gliſſer dans le péricarde dont elle eſt enveloppée, & M. *Baſſuel* prouvoit par des expériences, que chacun peut faire ſur ſoi-même, combien la poſition de cette partie peut varier.

Il faut avouer que tout ceci n'aboutit qu'à des incertitudes, mais les incertitudes ſont des eſpéces de lumieres qui peuvent mener à la connoiſſance du vrai; au lieu que des déciſions hardies & précipitées nous en éloignent. Il ne faut pas que l'Académie des Sciences abuſe de ſon nom & de ſa réputation pour décider trop vîte.

CHAPITRE V.

Des Poûmons, & de ses dépendances.

LEs Poûmons sont deux grosses masses spongieuses, qui occupent la plus grande partie de la cavité de la poitrine. Ils sont convexes par leur surface antérieure, inégalement caves & élevés par la postérieure, & un peu échancrés par l'inférieure ; de sorte que si l'on veut les comparer à un pied de bœuf, il faut les regarder par derriere.

Les *Poûmons* en général sont composés de deux lobes, un gauche & l'autre droit, dont les surfaces qui regardent les côtes sont convexes, & leur bord antérieur est séparé par le médiastin ; observant néanmoins que le bord antérieur du lobe gauche & inférieur, ne descend pas perpendiculairement sur le diaphragme, mais qu'il a une grande échancrure dentelée à sa circonférence, comme M. *Winslovv* l'a observé dans les Mémoires de l'Académie des Sciences ; de sorte que cette *grande échancrure* est si bien prise dans l'épaisseur du Poûmon, que quand on soufle ce viscére, il ne couvre point le péri-

carde dans cetendroit, malgré la grande extenſion que l'air lui donne. D'où l'on voit manifeſtement, que cette *échancrure*, qui eſt vis-à-vis la pointe du Cœur, ne couvre jamais cette pointe (comme l'obſerve M. *Winſlovv*,) (*a*) même dans la plus forte inſpiration.

Ceci ne démontre-t-il pas combien l'Auteur de la nature eſt attentif aux différentes fonctions des reſſorts de la machine humaine ? En effet, ſans cette prévoïance infinie du grand Architecte, n'euſſions-nous pas été continuellement accablés de douleurs ou d'inflammations au poûmon gauche, puiſque la pointe du cœur l'eût à tout moment frappé ? Mais par cette ſage précaution, le poûmon gauche peut ſe dilater même autant qu'il eſt poſſible, ſans ſe trouver ſous les coups, ſouvent aſſez forts, de la pointe du cœur ; ce qui fait qu'on la ſent battre en cet endroit, n'y aïant rien entre elle & les côtes, que le péricarde qui l'enveloppe. On doit donc inférer de cette vérité conſtante, qu'il eſt faux de dire que les *Poûmons* embraſſent entierement le cœur dans leur dilatation.

Comme nous avons fait connoître que les cavités de la poitrine n'étoient point

(*a*) Expoſition Anatom. p. 598.

d'une égale grandeur, & que la droite étoit beaucoup plus ſpacieuſe que la gauche ; il ſemble que les *Poûmons* devroient ſe reſſentir de ce défaut de ſimétrie : c'eſt auſſi ce qu'on remarque au *Poûmon* droit qui eſt plus grand que le gauche, puiſqu'il eſt diviſé en deux lobes & demi, pendant que le gauche n'en a pour l'ordinaire que deux.

Mais une queſtion qu'on pourroit me faire, eſt de ſçavoir comment & dans quel endroit de la poitrine, les *Poûmons* ſont attachés, car il eſt à préſumer qu'ils n'y ſont pas vacillans. Il eſt vrai que les Anatomiſtes que j'ai lûs n'en font point de mention, du moins ceux qui ont précédé cet Ouvrage ; c'eſt cependant une choſe qui ne me paroît pas indifférente.

Pour être inſtruit de l'attache de chaque *Poûmon* à la parois intérieure de la poitrine, il faut ſçavoir que la trachée-artére, en entrant dans cette cavité, ſe trouve dans le mediaſtin même, je veux dire, entre les deux plévres. Or dans cet endroit elle ſe diviſe en deux rameaux conſidérables qu'on appelle les *Bronches*, dont l'une ſe jette à droit & l'autre à gauche, comme je l'ai déja dit. Chacune de ces bronches ſe joint avec une artére & & une veine poûmonaire, & tous les trois forment

forment un paquet de vaiſſeaux, qui percent le mediaſtin à peu près dans le milieu de la poitrine, & ſe diſperſent dans le *poûmon* de leur côté. C'eſt cet endroit du *poûmon* qui doit naturellement être attaché au mediaſtin, & que l'on peut appeller la *racine* du *poûmon*, toutes les autres adhérences, s'il s'en trouve, étant contre nature.

Paſſons à la ſubſtance du *poûmon* qui eſt un arrangement & un épanouiſſement d'une portion celluleuſe, & de quatre ſortes de vaiſſeaux; ſçavoir aëriens, ſanguins, nerveux, & ſi l'on veut limphatiques.

Les vaiſſeaux de la premiere eſpéce ſont les bronches: ces bronches compoſent la plus grande partie du poûmon; elles ſont formées de différens ſegmens de cercles cartilagineux, qui diminuent de grandeur à meſure qu'ils avancent, ſont unis les uns avec les autres par une membrane blanchâtre aſſez forte, ſemblent même comme s'engager les uns dans les autres, du moins les inférieurs dans les ſupérieurs, & perdent à la fin leur conſiſtance cartilagineuſe, pour ſe terminer dans des véſicules membraneuſes d'une figure angulaire très-différente, puiſqu'il y en a de quadrangulaires, de romboïdes, &c.

Ces cellules sont arrangées autour des ramifications des bronches, par crochetées, comme des groseilles, & jointes & unies ensemble par la substance celluleuse qui se trouve parsemée d'une grande quantité de vaisseaux sanguins, de quelques nerfs, & même de vaisseaux limphatiques.

Les vaisseaux sanguins qui aident à former la substance des *poûmons*, sont de deux sortes; les uns lui portent la nourriture, les autres sont de gros vaisseaux qui suivent les ramifications des bronches, & se jettent sur les cellules dont nous venons de parler, qu'elles environnent; sur chacune desquelles elles forment un réseau vasculaire, dont le merveilleux tissu est capable de donner de l'exercice aux esprits les plus mécaniciens.

Si l'on veut se donner cette satisfaction, il faut souffler le *poûmon* d'une grenouille, & au moïen de sa transparence, l'on y verra très-aisément la structure surprenante dont je parle.

Tout cet appareil est lié, uni ensemble par le moïen du tissu cellulaire dont j'ai parlé: ce tissu entourre & enveloppe toutes les parties que je viens de décrire dans le poûmon, & semble même former une tunique à cet organe. Le tout est couvert par les sacs des deux plévres, & qui forment dans cet endroit le médiastin.

L'uſage des *poûmons* eſt de recevoir l'air par l'inſpiration, d'en communiquer les effets au ſang, & de le chaſſer par l'expiration.

EXPLICATION
De la ſeiziéme Planche.

LA PREMIERE figure repréſente le ventricule droit ou antérieur du cœur ouvert, de façon qu'on peut voir dans leur entier par cette ſeule coupe, les valvules *Tricuſpides* & *Semi-lunaires* dont nous avons ci-devant parlé.

A. Le ſac des veines-caves dans ſon entier.

BB. Le ventricule antérieur ou droit du cœur.

CCC. Les valvules Tricuſpides, deux antérieures & une poſtérieure. On n'a pû deſſiner les trois petites valvules triſcupides dont j'ai parlé, parce qu'à cauſe de leur petiteſſe, il faut une coupe particuliere pour les manifeſter.

DD. Les colonnes charnues qui donnent attache aux petits cordages tendineux des valvules Tricuſpides.

E. L'artére poûmonaire ouverte de façon qu'on voit ſes trois valvules ſemilunaires en leur entier. Il eſt inutile de mettre des caracteres pour indiquer ces

trois valvules ; il faut seulement faire attention à leur bord supérieur, qui représente deux demi croissans bornés par un petit bouton tendineux au milieu. De plus, le fond se termine par une espéce d'angle.

LA SECONDE figure représente la crosse de l'aorte ouverte tout le long de sa partie antérieure, afin d'y voir les éprons dont on a parlé.

A. Le cœur à peu près dans sa situation.

B. L'artére poûmonaire qui n'est point ici dans sa situation, mais on a passé l'aorte au-devant, afin de mieux voir le dedans de ce canal.

C. La soûclaviere droite.

D. La carotide droite qui part, comme l'on voit, de la soûclaviere du même côté.

E. La carotide gauche.

F. La soûclaviere gauche.

GGG. Les avances ou éprons qui fendent la colonne de liqueur, & l'obligent d'enfiler en partie les trois branches dont on vient de parler, qu'on appelle en général l'aorte supérieure.

LA TROISIE'ME figure représenre la poitrine ouverture, de façon qu'on y voit les poûmons soufflés, & le péricarde dans sa situation naturelle.

AA. Les côtes caſſées & jettées en dehors.

B. La veine foûclaviere gauche.

C. L'artére poûmonaire.

D. Le péricarde dans ſa ſituation naturelle, où l'on voit qu'il n'eſt point entiérement recouvert des poûmons, quoiqu'ils ſoient extraordinairement dilatés.

EE. Les poûmons droit & gauche ſoufflés.

F. La grand échancrure dentelée du poûmon gauche qui eſt toujours à l'endroit & vis-à-vis la pointe du cœur. Dans le tems que l'on deſſinoit cette figure, l'on ſouffloit continuellement le poûmon, qui étoit par conſéquent alors dans la plus grande dilatation qu'il puiſſe avoir. Cette *échancrure* eſt cependant très-marquée, laiſſe à découvert toute la partie gauche de la baze du péricarde, dans laquelle eſt contenue la pointe du cœur. Il ſuit donc que le grand Architecte n'a fabriqué cette *échancrure*, que pour laiſſer la pointe du cœur libre dans ſes mouvemens, & qu'il faut être aveugle ou entêté pour ne pas reconnoître une telle vérité, ou pour avancer qu'il y a d'autres parties du cœur que ſa pointe, qui battent dans cet endroit. Il eſt ſi vrai que cette échancrure n'eſt telle, que pour laiſſer la liberté à la pointe du cœur,

qu'elle s'eſt trouvée au poûmon droit du cadavre ouvert par M. *Foubert*, comme je l'ai rapporté à la page 125. de ce Volume.

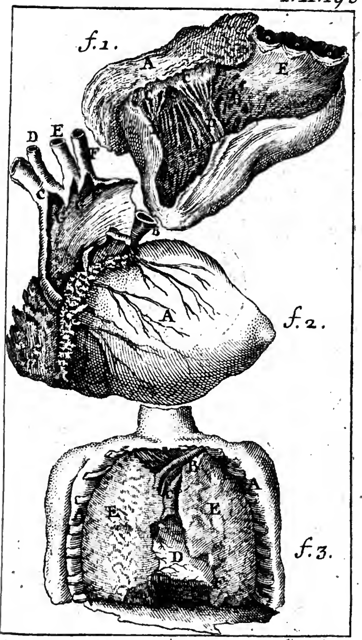
Cette remarque importante, peut ſervir beaucoup à décider la queſtion que l'Académie des Sciences a laiſſée indéciſe, comme on vient de le voir.

Avant de finir ce Chapitre, nous allons donner une courte notion de la *Trachée-artére* & de l'*œſophage*.

Ces deux parties ſont deux tuïaux aſſez amples, qui du fond du gozier deſcendent le long du cou. Le plus antérieur eſt celui qu'on appelle la *Trachée-artére*, dont la partie ſupérieure eſt nommée le *Larinx* & l'inférieure ſont les bronches, deſquelles j'ai déja dit quelque choſe. Le ſecond tuïau beaucoup plus charnu que le précédent, eſt ſitué à la partie gauche & poſtérieure de la *Trachée-artére* : c'eſt l'*œſophage*, dont la partie ſupérieure s'appelle *Pharinx* ; & l'inférieure après avoir deſcendu tout le long de la poitrine, traverſé le diaphragme, forme l'orifice ſupérieur de l'eſtomach, qui n'eſt qu'une continuité de ce tuïau.

Le premier de ces deux canaux donne paſſage à l'air qui entre & ſort du *poûmon*, & le ſecond ſert à conduire les alimens tant ſolides que fluides, dans l'eſtomac, & à leur donner lieu de rétrograder quand

T. II. 198




BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" -
NAPOLI

par le vomissement ils sont obligés de sortir de l'estomac.

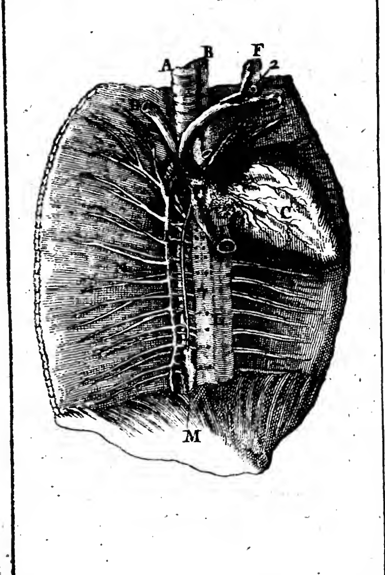
Je n'insiste point sur la structure de ces parties, il suffit de dire que l'*æsophage* a les mêmes tuniques que l'estomac & les intestins, que les deux premieres glissent sur les deux secondes, de façon qu'on pourroit les séparer & en former deux *æsophages.* Quant à la *Trachée-artére*, c'est un tuïau en partie membraneux & en partie cartilagineux. Ses cartilages ne sont point des anneaux, mais bien des segmens de cercles cartilagineux : ainsi la partie postérieure de la *Trachée-artére* est toute membraneuse, non pas pour loger l'*æsophage* & favoriser la descente des alimens, comme l'avancent presque tous les Auteurs, puisque l'*æsophage* est au côté gauche de la *Trachée-artére*, un peu plus postérieurement, mais pour que les segmens de cercles cartilagineux puissent se resserrer, & que la *Trachée-artére* ait la liberté de se retrécir, de même qu'elle a celle de se racourcir par la coupe en talud de chaque cartilage; qui s'agencent les uns dans les autres.

Le célébre M. *Morgagni* a reconnu cette vérité, puisqu'après avoir rapporté le passage de *Willis*, qui dit que les cartilages de la *Trachée-artére* ne sont point achevés pour ne point empêcher la

déglutition ; il ajoute, » quoique je ne
» nie pas absolument cet usage, je puis
» assurer cependant que ce n'est pas son
» principal, ou au moins l'unique cause
» qui fait que les cercles ne sont pas tout-
» à-fait achevés, puisqu'il y a assez d'ap-
» parence que cette structure est ainsi,
» pour que le diamétre de la Trachée-
» artére, qui est destiné à se contracter,
» puisse le faire facilement : ce qui me
» fonde dans cette opinion, c'est que
» non seulement la portion de la Tra-
» chée-artére qui répond à l'œsophage,
» mais aussi l'un & l'autre rameau des
» premieres bronches, jusqu'à ce qu'ils
» soient parvenus aux *poûmons*, sont éga-
» lement construits de ces anneaux ébré-
» chés. « *Etsi non pertinaciter negavero ; contendam tamen, non eam potissimam, aut certè non unicam esse causam cur sint imperfecti, cùm id esse factum, ut asperæ arteriæ diameter pro re nata contrahi possit, illud satis indicio sit, quòd non modò ea pars ejusdem arteriæ, quæ æsophago incumbit ; verùm etiam primorum bronchiorum usque ad pulmones uterque ramus ex imperfectis pariter annulis compingatur.* Morgagn. Adver. V. Animad. XXXI.



T. II. 201.



EXPLICATION

De la dix-ſeptiéme Planche.

CEtte Figure repréſente la poitrine ouverte de façon à y voir pluſieurs parties diſſéquées dans leur ſituation naturelle.

A. La trachée-artére où l'on voit les ſegmens de cercles cartilagineux, & comme elle ſe diviſe d'abord en deux rameaux conſidérables qu'on appelle les bronches,

B. L'œſophage qui n'eſt point exactement derrierre la trachée-artére, mais un peu à gauche.

C. Le cœur qui eſt un peu porté à gauche, afin de voir clairement les parties qu'il cache.

D. La veine ſouclaviere droite qui eſt naturellement plus perpendiculaire ; mais comme le cœur eſt un peu plus à gauche qu'il ne doit être, il y porte la veine dont je parle, & la rend plus oblique;

E. La veine ſouclaviere gauche qui eſt beaucoup plus longue que la droite, & qui traverſe preſque toute la partie ſupérieure de la poitrine. Elle eſt ouverte pour des raiſons que l'on va dire.

F. La jugulaire interne du côté gauche, qui se dégorge dans la soûclaviere du même côté. Cette veine est ouverte, aussi-bien que l'endroit de la soûclaviere qui la touche, pour faire voir par quelle mécanique le *canal Thorachique* vient s'y ouvrir.

G. La veine-cave supérieure, qui commence à l'endroit où les deux soûclavieres s'unissent.

H. La veine-cave inférieure, qui de même que la supérieure, va se dégorger dans le sac des veines-caves.

La veine Azigos forme une crosse comme l'aorte.

I. La veine *Azigos* dont la mécanique est fort jolie. On voit que sa partie supérieure forme une crosse : ainsi dans la poitrine il y a crosse artérielle & crosse veineuse. Mais ce qui est admirable dans cette veine, c'est qu'elle fournit les intercostales de la même façon que l'aorte inférieure, du moins celles du côté droit. En effet, qu'on observe le premier tronc intercostal K. on le voit jetter d'abord un petit rameau qui va à la premiere côte : le même tronc fait ensuite quelque chemin, puis il se divise en deux rameaux qui vont à la seconde & troisiéme côte, d'où l'on voit qu'il n'y a que dix troncs de veines intercostales pour les douze côtes, & cela parce que le premier tronc fournit à trois côtes. Il n'en est pas de

même du côté gauche, car deux ou trois troncs se réflechissant, fournissent les intercostales de ce côté.

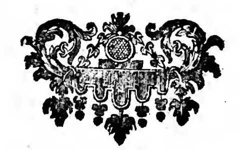
L. L'aorte inférieure ouverte tout le long des artéres intercostales du côté droit, & jettée ensuite du côté gauche. Par cette coupe on voit le dedans de l'aorte inférieure, & dix paires de trous qui sont les embouchures des dix paires de troncs intercostaux, dix de chaque côté. Sur quoi il faut observer que toutes ces embouchures sont à la partie postérieure, que les trous de chaque paire sont fort près les uns des autres, & que les quatre premieres paires, ou les supérieures, sont très-proches & très-serrées; comme nous l'avons déja observé dans la quinziéme Planche.

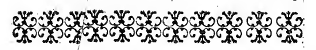
M. Le réservoir du chile, ou de *Pecquet*, qui est une petite poche membraneuse située sous le second muscle du diaphragme, ou des deux muscles inférieurs du diaphragme, celui qui est à droit.

N. Le canal thorachique de l'homme, qui passe sur les artéres intercostales, entre l'aorte & l'*azigos*; & quand il est parvenu à la troisiéme vertébre du dos, il s'incline de droit à gauche, passe derriere la crosse de l'aorte, les bronches, l'œsophage, &c. & montant obliquement

par derriere la veine soûclaviere gauche ; s'ouvre à la partie postérieure de la jugulaire, dans l'endroit où elle se dégorge dans la soûclaviere.

Il faut observer qu'il y a une petite valvule dans l'endtoit où le canal thorachique se dégorge, qui empeche le sang de la jugulaire & de la soûclaviere d'entrer dans le canal, comme on peut le voir à cette marque z.





TROISIE'ME PARTIE DE L'ANATOMIE DES VISCE'RES,

Dans laquelle on traite de ceux qui sont contenus dans la tête.

CHAPITRE PREMIER.

De la Dure-mere.

Lorsqu'on a scié le crane, & qu'on a enlevé toute la calotte osseuse de la tête, on apperçoit une membrane, dont la figure qu'elle emprunte en partie du cerveau, paroît sphérique, & d'un tissu très-serré & très-fort. Cette membrane en recouvre une autre beaucoup moins épaisse & moins forte, & l'une & l'autre sont appellées *Meninges*, signification grecque qui veut dire *Mere*, parce que les Anciens s'imaginoient que ces membranes donnoient origine à toutes celles du corps ; & comme celle dont

nous faisons l'histoire, est plus forte, plus épaisse, & d'un tissu plus serré, ils l'ont appellée *Dure-mere.*

Pour entrer avec méthode dans la connoissance de cette membrane, nous allons y considérer sa composition, ses adhérences, ses replis, ses allongemens, ses vaisseaux tant sanguins que nerveux, ses glandes & ses usages.

Composition de la Dure-mere. Quant à la composition de la *Dure-mere*, nous pouvons dire, que si nous avons fait voir que le péritoine & la plévre n'avoient qu'une véritable lame, & que ce qu'on appelloit lame externe dans ces membranes, n'étoit qu'une substance cellulaire & folliculeuse, nous pouvons dire, dis-je, que nous ne trouvons pas la même structure dans la *Dure-mere*, puisqu'à l'examiner de près, elle est réellement composée de deux lames dont les fibres se croisent obliquement. Ces lames sont collées & appliquées l'une sur l'autre, mais elles se séparent & s'écartent en quelques endroits, comme nous le ferons remarquer dans la suite.

Pour s'assûrer de la duplicité de la *Dure-mere*, il y a une expérience à faire qui ne demande pas une grande habileté: Preuve de la duplicature de la Dure-mere. c'est de la frôler entre deux doigts, comme si on vouloit la rouler; pour lors on s'apperçoit de deux lames, parce qu'on

les ſent gliſſer l'une ſur l'autre, chacune étant comme collée au doigt qu'elle touche.

Les adhérences de la *Dure-mere* ſont les ſecondes particularités que nous allons y conſidérer. Elles ſont à toute la parois intérieure de la boëte oſſeuſe qui la renferme, par le moïen de ſa lame externe ; mais ces adhérences ne ſont pas également fortes dans tous les endroits du crane, ni dans tous les âges. La lame externe de la *Dure-mere* eſt au contraire plus étroitement unie avec le crane, aux endroits des ſutures, dans les traces des ſinus, & ſur tout à la baze du crane, d'où on ne peut la ſéparer que très-difficilement. Ces adhérences ſont encore plus intimes dans les enfans que dans ceux qui ſont fort avancés, parce que dans ceux-ci, je veux dire dans les adultes, les filets nerveux & les vaiſſeaux ſanguins qui contractent ces adhérences, ſont comme étranglés, s'uſent & s'effacent en partie par la dureté des os, qui devient toujours de plus en plus conſidérable. Nous dirons encore quelque choſe des adhérences de la *Dure-mere*, en parlant de ſes uſages, mais nous ne devons pas obmettre que toutes ces adhérences ne ſont formées que par ſa lame externe, & que l'interne n'en

contracte aucune. Au contraire elle est lice, polie & toujours mouillée d'une humeur limpide.

Les troisiémes attentions que nous devons faire à la structure de la *Dure-mere*, regardent ses replis. Les Auteurs ne font aucune différence entre les replis de la *Dure-mere* & ses allongemens ; ils mettent le tout sous la même classe, & nomment les uns & les autres, des allongemens. Or comme ces deux parties nous ont paru fort différentes, nous avons crû que nous devions le faire sentir, & dire que les replis de la *Dure-mere* ne sortent point du crane, & sont seulement fabriqués par sa lame interne.

Les replis de la Dure-mere sont autres que les allongemens de cette membrane.

Le premier de ces replis est une cloison transversale, formée par l'allongement de la lame interne de la *Dure-mere*, de la même façon que nous avons fait connoître que la partie membraneuse du péritoine, formoit, en se jettant en dedans, des ligamens de plusieurs especes. Ce repli est appellé la *Tente* du cervelet, qui paroît attachée en arriere, le long de la partie moïenne & transversale de l'occipital, & en devant le long de l'angle supérieur de chaque apophise pierreuse : mais elle laisse entre les pointes de ces deux apophises, une échancrure ceintrée ou demi circulaire, dont le bord est fort

Le premier repli de la Dure-mere, est nommé la tente du cervelet.

épais, & forme comme deux cordons qui se prolongent jusqu'aux apophises de l'os sphénoïde. Cette échancrure dont le ceintre est du côté de l'occipital, donne passage à la moëlle allongée.

La tente du cervelet sépare & divise la cavité du crane en deux grandes loges, dont la supérieure qui est beaucoup plus grande, est destinée pour le cerveau & l'inférieure & postérieure renferme non-seulement le cervelet, mais le met à couvert des compressions des lobes postérieurs du cerveau qui sont appuïés sur cette cloison. Une difficulté qui se présente touchant les fonctions de cette tente, est de concevoir comment une simple membrane, située transversalement, peut soutenir un organe aussi lourd & aussi délicat que le cerveau. Secondement comment une telle membrane peut en même tems couvrir un autre organe d'une nécessité aussi indispensable que le cervelet, & dont la moindre compression causeroit la mort ou de grands desordres. Comment enfin cette membrane peut tenir l'un & l'autre de ces organes, dans des loges d'où ils peuvent répandre leurs faveurs au reste de la machine. J'avoue que ceci mérite l'attention des esprits mécaniciens. Mais quand on réflechit sur la position singuliere de la

Position mécanique de la tente du cervelet, & d'où résulte son usage.

tente du cervelet, qui paroît être la continuité du second repli de la *Dure-mere*, & dont je vais parler ; quand on pense que son milieu est beaucoup élevé & fortement tendu par ce repli, & que ses parties latérales s'inclinent obliquement pour contracter enfin les attaches que je viens d'assigner, on conçoit facilement que cette position ingénieuse de la tente, forme non seulement une loge sûre au cervelet, mais *tend* encore à pousser à droit & à gauche les portions du cerveau, & à se *débarrasser* toûjours du fardeau qui pourroit l'opprimer. Quel sujet d'admiration !

Le second repli de la Dure-mere, est nommé la Faulx.

Le second repli de la lame interne de la *Dure-mere*, est la *Faulx*, ainsi nommé par la ressemblance qu'il a avec une faulx. En effet, d'une baze large il forme un ceintre qui diminue peu à peu, & se termine antérieurement par une pointe qui embrasse de chaque côté l'apophise *Crista Galli*. La petite courbure de ce repli représente le tranchant de la faulx, tandis que sa grande courbure est plus épaisse, & imite assez bien le dos de la faulx.

La baze ou la partie large de ce repli semble élargir pour former, comme je l'ai déja dit, la cloison horisontale que nous avons appellée la Tente du cervelet. On peut regarder l'union de ces deux

replis, comme un vrai chef-d'œuvre de la nature; car par cette ſage mécanique, ces deux parties ſi néceſſaires à la conſervation de la vie, ſont extrêmement bandées; & par ce moïen, & la ſituation oblique des parties latérales de la tente du cervelet, cette derniere cloiſon peut ſupporter un fardeau très-conſidérable, & la faulx mieux ſoutenir chaque moitié du cerveau, lorſque la tête eſt panchée de côté. Il eſt ſi vrai que ces deux grands replis de la lame interne de la *Dure-mere* concourent l'un & l'autre à ſe bander, que ſi l'on donne un coup de ciſeau à la tente, la faulx ſe détend à l'inſtant, & ſi l'on coupe la faulx, la tente s'affaiſſe. Ce ſont donc deux parties qui doivent abſolument être ainſi;& s'il arrive des variations (qui ſont très-rares) la nature y pourvoit par des traits de mécanique, qui ſont admirer l'attention de l'Ouvrier; lors même que la nature ſembleroit davantage s'oublier. En voici un des plus remarquables.

M. *Verdier* mon Collégue & célébre Anatomiſte, vient de voir un ſujet dans lequel il n'y avoit point de *faux*. Les deux quarts de ſphére du cerveau étoient néanmoins diviſés, je veux dire qu'il les ſépara aiſément avec le doigt. Mais il fut curieux de voir promptement par

quelle mécanique la *tente* du cervelet étoit fixée suspendue ; il apperçut deux queues tendineuses de cette *tente*, qui s'implantoient au-devant des apophises clinoïdes, au moïen de quoi la *tente* étoit aussi bandée que s'il y avoit eu une faulx.

Le troisiéme repli de la lame interne de la *dure-mere*, est moins considérable que les deux précédens ; il est presque perpendiculaire, & sa situation est sous la tente du cervelet, à la partie interne & inférieure de l'occipital ; de sorte que ce repli dont la figure est un peu ceintrée, sépare la partie postérieure du cervelet comme en deux lobes.

Le troisiéme repli de la Dure-mere.

Les quatriéme & cinquiéme replis de la lame interne de la *dure-mere* sont les plus petits. Ils sont situés aux côtés de la selle du Turc, & leur usage est d'augmenter la fosse pituitaire qui se trouve en cet endroit.

Les 4. & 5. replis de la Dure-mere.

Les six & septiéme replis de la *dure-mere* sont situés dans les fosses moïennes de la base du crane, au bord de la fente orbitaire supérieure, & servent à augmenter ces fosses moïennes. Ces replis sont situés transversalement & fort étroits.

Les 6. & 7. replis de la Dure-mere.

La quatriéme observation que nous devons faire sur la mécanique de la *dure-mere*, est l'examen de ses *allonge-*

mens. Ces eſpéces de prolongemens diſférent beaucoup des replis, 1°. en ce qu'ils ſortent du crane; 2°. en ce qu'ils ſont compoſés par les deux lames de la *dure-mere*; 3°. en ce qu'ils ſont tous faits par l'Auteur de la nature, pour contenir ou accompagner d'autres parties, au lieu que l'uſage des replis n'eſt que de former des bornes aux différentes parties du cerveau.

Les allongemens de la Dure-mere ſont différens de ſes replis.

Ces allongemens ont des figures autant différentes, que les cavités oſſeuſes qu'ils doivent revêtir, ou les organes qu'ils doivent accompagner, ſont différens. Par exemple, les premiers dont nous allons faire mention, ont la figure d'un entonnoir; ils ſortent par les trous optiques, & en s'étendant pour tapiſſer le fond, & même preſque toute la foſſe orbitaire, ils s'uniſſent au péricrane qui revêt les rebords de cette foſſe. Ce ſont ces allongemens qui donnent attache aux muſcles grand oblique & droits de l'œil, comme je lai fait obſerver dans ma *Miologie*. C'eſt par ces allongemens que l'on peut expliquer les inflammations ſubites qui arrivent à l'œil après les fractures du crane, les épanchemens ou les ébranlemens violens du cerveau & de toute la tête.

Premiers allongemens de la Dure-mere.

Les ſeconds allongemens de la *dure-*

mere ont, en ſe joignant avec les précédens, à peu près la même figure. Ils ſortent par les fentes orbitaires ſupérieures, & vont, de même que les précédens, aider à tapiſſer la foſſe orbitaire.

Seconds allongemens de la Dure-mere.

Troiſiémes allongemens de la Dure-mere.

Les troiſiémes allongemens de la *dure-mere* paſſent par les fentes orbitaires inférieures, & deſcendent en bas pour communiquer & s'unir avec le périoſte qui revêt la foſſe zigomatique.

Quatriémes allongemens de la Dure-mere.

Les quatriémes ſont ceux qui paſſent par les canaux oſſeux ou carotidaux de l'apophiſe pierreuſe, & s'uniſſent avec le péricrane.

Cinquiémes allongemens de la Dure-mere.

Les cinquiémes allongemens de la *dure-mere* ont une figure de cornemuſe : ils paſſent par l'ouverture poſtérieure des trous déchirés, pour aller enſuite tapiſſer la foſſe jugulaire, & former la tête des veines jugulaires.

Sixiémes allongemens de la Dure-mere.

La ſixiéme eſpéce d'allongemens de la *dure-mere*, ſont tous ceux qui paſſent par les trous du crane qui donnent ſorties aux nerfs ; & ſi on veut ſe donner la peine de les compter, on en trouvera neuf paires, la dixiéme paire de nerfs n'en aïant point, comme je le prouverai dans la ſuite.

Septiéme & dernier allongement de la Dure-mere.

Enfin la ſeptiéme eſpece d'allongement de la *dure-mere*, eſt ce grand tuïau membraneux qui paſſe par le grand trou

occipital, pour tapisser l'intérieur du canal osseux formé par les vertébres, & qui enveloppe la moëlle de l'épine.

La cinquiéme réfléxion que nous nous sommes proposé de faire sur la *dure-mere*, est d'examiner ses vaisseaux, tant sanguins que nerveux, dont le premier est l'artére de la *dure-mere* : c'est un rameau d'une branche de la carotide externe, qui entre dans le crane par le trou épineux sphénoïdal ou carotidien ; & aussi-tôt qu'elle est dans cette boëte osseuse, elle se grave très-souvent un petit canal osseux dans l'épaisseur de l'apophise temporale du pariétal, ou, si l'on veut, dans l'angle antérieur inférieur du pariétal. Ce canal est plus ou moins long dans les différens sujets, & mérite beaucoup d'attention de la part des Chirurgiens ; car si en trépanant, les dents de la couronne coupent la sortie du canal, l'hémorragie sera considérable, & embarrassera d'autant plus, que la ligature, le stiptique & la compression, ne peuvent changer en aucune maniére le diamétre du canal osseux, & ne peuvent conséquemment avoir aucune action sur l'artére enfermée dans le canal. Nous rappellons cette observation anatomique dans la seconde édi-

Observation d'importance pour les Chirurgiens.

tion de nos Opérations, & nous proposons à cet effet nos conjectures sur les moïens qui conviennent pour arrêter le sang.

L'artére dont nous parlons, en sortant du petit canal osseux, lorsqu'il se rencontre, jette quantité de ramifications qui se répandent sur la surface extérieure de la *dure-mere*, & dont on voit les mêmes ramifications sur la surface interne du pariétal. Voilà quelle est l'artére qu'on a appellée l'artére de la *dure-mere*, comme si cette membrane n'en avoit point d'autre. Il est vrai que les livres ne font mention que de ce rameau, & de la vertébrale; cependant quand on examine un peu de près, toutes les ramifications d'artéres qui sont à l'endroit du pariétal que nous venons d'indiquer, on voit que l'artére que nous venons de décrire est la moïenne en situation, & qu'il y en a une autre qui est plus antérieure. Celle-ci est aussi un petit rameau de la carotide externe, & elle entre dans le crane par une très-petite échancrure qu'on apperçoit au bord supérieur externe de la *fente orbitaire supérieure*, autrement connue sous le nom de sphénoïdale. Ce petit rameau jette ses ramifications sur la partie antérieure de

la

la *dure-mere*, & quelques-unes communiquent avec les ramifications de l'artére précédente.

Les artéres poſtérieures de la *dure-mere* viennent des vertébrales. Ces artéres principales étant entrées dans le crane, fourniſſent chacune une groſſe branche qui ſe diviſe en deux principales; & ces deux ſe diviſent en pluſieurs rameaux, qui parcourent toute la portion de la *dure-mere* qui couvre le cervelet.

Pour ce qui regarde les artéres de la *dure-mere*, elles ont toujours été connues, ſurtout l'artére qui paſſe par le trou épineux ſphenoïdal, & les artéres vertébrales; mais les veines ne le ſont pas depuis long-tems. Ces deux ſortes de vaiſſeaux, je veux dire les artéres & les veines, rampent dans la duplicature de cette membrane, & ſont collés l'une ſur l'autre, de façon que les artéres ſont plus ſuperficielles & couvrent les veines: mais comme les veines ſont toujours d'un diamétre plus conſidérable que les artéres, on apperçoit leurs bords aux deux côtés de l'artére, & cela quand on y regarde avec attention.

Les ſinus de la Dure-mere.

Les artéres & les veines ne ſont point les ſeuls vaiſſeaux ſanguins que l'on ob-

ſerve à la *dure-mere*, il s y trouve encore par l'écartement de ſes deux lames, des canaux qui contiennent du ſang, & auxquels on a donné le nom de *ſinus*. Les Anciens en faiſoient obſerver quatre; mais l'exactitude des Anatomiſtes modernes a beaucoup augmenté ce nombre. Les quatre ſinus que les Anciens connoiſſoient, ſont le ſinus longitudinal ſupérieur, les deux latéraux & le Torcular. Comme nous allons beaucoup en ajouter à ceux-ci, nous les diviſons en ceux qui ſont par paires, & en ceux qui ſont impairs.

Premiere paire de ſinus de la Dure-mere.

La premiere partie de ſinus que nous avons à décrire, ſont les *longitudinaux*, l'un ſupérieur & l'autre inférieur. Le ſupérieur ſemble commencer au-deſſus de l'apophiſe *Criſta Galli*, dans un trou qu'on appelle *borgne*: c'eſt pour cette raiſon que les Anatomiſtes diſent que ce ſinus eſt exactement fermé de ce côté-là, & qu'il n'a aucune communication avec le nez. Qu'on ſe donne la peine d'examiner ſoigneuſement ce trou, on verra que ce nom ne lui convient pas, puiſque l'on y remarque un petit ſinus veineux qui communique avec toutes les veines du nez; & c'eſt par ſon moïen qu'on peut ſouffler le ſinus longitudi-

nal ſupérieur, en ſoufflant même par les petites veines qui paſſent dans les petits trous qu'on obſerve aux os du nez. Donc le ſinus longitudinal ſupérieur n'eſt point exactement fermé du côté du nez, & le trou épineux n'eſt point un trou en forme de cul-de-ſac, comme on ſe l'imagine.

Le ſinus longitudinal ſupérieur, va enſuite toujours en augmentant le long de la partie ſupérieure, ou du dos de la faulx; & quand il eſt parvenu au derriere de la tête, ſur la tente du cervelet, là il ſe partage en deux gros ſinus qui vont l'un à droit, & l'autre à gauche: c'eſt ce qu'on appelle les ſinus *latéraux* dont nous dirons quelque choſe, après avoir parlé du ſinus longitudinal inférieur.

Ce dernier ſinus eſt très-menu: ſa ſituation eſt à la partie tranchante de la faulx, & ſa longueur n'excéde pas les deux tiers de cette partie tranchante, je veux dire, que depuis l'apophiſe *Criſta Galli* juſqu'à un bon tiers du tranchant de la faulx, on n'y voit aucun ſinus. Ce ſinus commence enſuite à ſe manifeſter, & va après cela en augmentant, juſqu'à ce qu'il ait rencontré le commencement du ſinus droit ou *Torcular*, dans lequel il ſe dégorge.

Seconde paire de sinus de la Dure-mere.

La seconde paire de ſinus ſont les *Latéraux*, qui naiſſent de la bifurcation du ſinus longitudinal ſupérieur. Il ſemble par cette deſcription qui eſt celle de tous les Auteurs, excepté le célébre M. *Morgagni*, que la diviſion du ſinus longitudinal ſupérieur eſt égale, & rend chaque ſinus latéral tout-à-fait reſſemblant à ſon aſſocié; j'ai cependant, comme je l'ai lû à l'Académie des Sciences le 17 Janvier 1738. preſque toujours trouvé le ſinus latéral gauche plus bas que le droit, & je n'ai jamais pû, en deſcendant par le longitudinal, faire entrer un ſtilet dans le gauche, ou ç'a été avec beaucoup de peine. J'attribuois cette difficulté à faire entrer ma ſonde, du ſinus longitudinal ſupérieur dans le latéral gauche, à mon peu d'attention, ou à la mauvaiſe ſituation dans laquelle j'étois, ſans m'imaginer que le ſinus longitudinal ſupérieur ſe confondoit le plus ſouvent dans le latéral droit; mais auſſitôt que j'eus lû le livre de M. *Morgagni*, je reconnus la cauſe de la difficulté que je trouvois à introduire mon ſtilet dans le ſinus latéral gauche. » Cependant, dit » cet illuſtre Anatomiſte, en reprenant » M. *Manget*, de quatorze ſujets que » j'ai diſſéqué de ſuite, il ne s'en eſt » trouvé que quatre, où les ſinus laté-

» raux fuſſent formés par une bifurca-
» tion immédiate du ſinus longitudinal
» ſupérieur ; car dans les dix autres, bien
» loin que le ſinus longitudinal ſupérieur
» en ſe partageant en deux, ſe divisât en
» des latéraux parallèles, il ſe détournoit
» fort évidemment au-deſſus du *Torcu-*
» *lar*, vers l'un des deux côtés, de ſor-
» te qu'il étoit entiérement continu au
» ſinus de ce même côté là. Mais il faut
» d'abord dire que le ſinus longitudi-
» nal ſupérieur ſe confondoit plus fré-
» quemment avec le ſinus latéral droit ;
» car de ces dix cadavres dont on vient
» de parler, il n'y en a eu qu'un ſeul où
» il ſe continuoit avec le gauche. C'eſt
» pourquoi l'on voïoit, à l'endroit de la
» *paroi gauche du ſinus droit*, où il com-
» mence à s'écarter du longitudinal, un
» orifice plus étroit dans les uns, &
» plus large dans les autres, dans quel-
» ques-uns même double ou triple, mais
» inégal ; & auſſi dans la plûpart affermi,
» ſurtout à ſa face poſtérieure, par une
» ſubſtance qui l'entouroit en maniere
» d'anneau, & qui étoit ſi ſerrée, qu'elle
» paroiſſoit être un amas de fibres ten-
» dineuſes & charnues, étroitement en-
» trelaſſées enſemble. C'étoit-là le com-
» mencement de l'orifice du ſinus laté-
» ral gauche, *Attamen ex quatuordecim*,

quæ continenter ſecui, cadaveribus, quatuor, haud amplius, fuere, in quibus Laterales ſinus eſſent continuatio bifurcata ſinus longitudinalis ſuperioris; *in reliquis autem decem tantum aberat, ut is bifariam æqualiterque in laterales divideretur; jam ſupra* Torcular *in alterum latus evidentiſſimè deflectebat, totuſque adeò ejuſdem lateris ſinui continuabatur ... Sed illud primùm habendum eſt, obſervatum eſſe à nobis, eum ſinum in quem longitudinalis totus producitur, frequentiſſimè eſſe dexterum, nam ex decem illis cadaveribus unum modò fuit, in quo is produceretur in ſiniſtrum. Igitur in ſiniſtro pariete ſinus dexteri, ab longitudinali jam deflectentis, orificium hiabat in aliis anguſtiùs, in aliis latius, in nonnullis duplex etiam, vel triplex, ſed inæquale, in pleriſque autem circumjecta, à tergo potiſſimùm, ſubſtantia craſſa firmatum, eaque non pauca, atque ita denſa, firmaque, ut ex tendineis, carneiſque fibris inter ſe arctiſſimè implexis compacta eſſe videretur. Id orificium ſiniſtri ſinus initium erat.* Morgagn. Adverſ. VI. Animad. I.

Ces entrées particuliéres des ſinus latéraux, qui avoient été ignorées juſqu'à l'habile Anatomiſte que je cite, & que j'ai vérifiées ſur un grand nombre de cadavres, me donnent des idées bien différentes de la fonction de ces parties, que

celles qu'on en a ordinairement. En effet, ne s'imagine-t'on pas que la liqueur contenue dans le ſinus longitudinal ſupérieur, ſe partage également dans les deux ſinus latéraux ?

La pente naturelle qui engage la liqueur du ſinus longitudinal ſupérieur à ſe dégorger pour l'ordinaire dans le ſinus latéral droit, ne fait-elle pas voir que la plus grande partie du ſang de ce premier ſinus, paſſe de ſuite dans le ſecond, & qu'il n'en paſſe qu'une très-médiocre partie dans le ſinus latéral gauche, encore faut-il que ce ſoit dans des ſituations qui y favoriſent ſon introduction.

Ces réflexions, que perſonne, que je ſçache, n'a encore mis au jour, ne ſont pas néamoins tout ce qui me paroît admirable dans cette ſtructure ; car plus je médite ſur la conſtruction de tous ces canaux, plus je trouve de nouveaux ſujets d'admirer la ſageſſe infinie de l'Architecte de notre machine. Par exemple, ſi le ſinus longitudinal ſupérieur avoit également partagé ſa liqueur aux deux ſinus latéraux ; & ſi le *Torcular* s'étoit dégorgé dans le concours de ces trois ſinus, comme on le penſe, & que tous les livres l'enſeignent, comment à-t'on pû s'imaginer que le ſang de ce

Torcular peut entrer dans ce confluent, & se partager à droit & à gauche, pour enfiler pêle-mêle avec le sang du sinus longitudinal supérieur, la cavité des sinus latéraux; puisque (si la structure avoit été ainsi) il auroit trouvé un torrent tout-à-fait opposé à son cours? Voilà pourtant quelle est la connoissance que l'on a du cours du sang dans les quatre principaux sinus de la dure-mere. Mais la nature qui se joue des fausses idées des hommes, purement spéculatives, s'est formée des routes que l'on ne découvre qu'en travaillant assidument à la dissection; & quand on a été assez heureux pour se bien orienter dans ces détours si cachés, on voit alors clairement & avec surprise, l'enchaînement, la délicatesse & la mécanique de ces ressorts secrets de la nature, dont la recherche demande un travail obstiné, & dont la découverte est le prix d'une patience à toute épreuve.

Les sinus dont nous faisons l'histoire, fournissent une preuve de ce que je viens d'avancer. On ne disconvient pas, par exemple, que l'usage du sinus longitudinal supérieur, & des latétaux en partie, ne soit de rapporter le sang de quelques parties externes de la tête, de la *dure-mere*, de la pie-mere, & même de l'ex-

térieur du cerveau, dans les veines qui doivent le porter au cœur : mais de dire que le ſang contenu dans le *Tocular*, & qui eſt véritablement celui qui revient du *lacis coroïde*, & conſéquemment des ventricules du cerceau ; de penſer, dis-je, que ce ſinus dégorge ſa liqueur préciſément dans l'endroit des ſinus latéraux, où le ſinus longitudinal ſupérieur décharge la ſienne, & de penſer que cette même liqueur ſe mêle avec le ſang du ſinus longitudinal ſupérieur, pour enfiler indiſtinctement les deux ſinus latéraux, c'eſt ce qui répugne au bon ſens, comme nous l'avons déja fait connoître par le courant oppoſé de ces deux torrens, par la continuité & la pente qu'a le ſinus latéral droit avec le longitudinal ſupérieur, & enfin comme nous l'allons voir par l'embouchure du *Torcular*, qui n'eſt point telle qu'on ſe l'eſt imaginé.

En effet, ce quatriéme ſinus des Anciens ne ſe dégorge point *préciſément* à la fin du ſinus longitudinal ſupérieur, ou dans le milieu de ſa bifurcation, comme on l'a prétendu juſqu'ici, mais bien un peu à gauche, je veux dire, hors l'inclinaiſon ou la pente qu'a la liqueur du ſinus longitudinal ſupérieur, à entrer dans le latéral droit. Cette embouchure ne ſe

fait pas même toujours de cette maniére : car quelquefois elle se fait par une seule ouverture, & quelquefois par deux ; très-souvent même cette ouverture, ou une des deux, se trouve à l'entrée du sinus latéral gauche ; & comme le dit célébre M. *Morgagni* » non seulement » ce quatriéme sinus ne s'ouvroit pas » toujours à la fin du longitudinal . . . . » mais que ce n'est pas même l'ordinai- » re que se fît ainsi son ouverture.« *Neque enim semper . . . imò ne ut plurimum quidem*, in extremitate longitudinalis apertum *observavi*. Morgagn. Adversar. VI. Animad. I.

Nous devons donc conclure que le sang des ventricules du cerveau, qui est apporté par le *Torcular*, ne se divise pas en deux colonnes pour enfiler indifféremment les deux sinus latéraux, mais que se dégorgeant hors le fil de la colonne de sang qui descend par le sinus longitudinal supérieur, pour, par sa pente naturelle, entrer de suite dans le sinus latéral droit ; nous devons, dis-je, conclure que ce sang du *Torcular*, qui se dégorge naturellement vers le commencement du sinus gauche, & très-souvent dans son commencement même, comme M. *Morgagni* l'a observé, est tout disposé à entrer dans ce sinus toujours ou-

vert par la ſtructure mécanique que nous lui avons obſervée, pendant que le ſinus latéral droit reçoit, par ſa continuité avec le longitudinal ſupérieur, la plus grande partie de la liqueur de ce dernier ſinus. Cela n'empeche pas que l'un & l'autre ſinus latéral, ne reçoivent les veines de la dure & pie-meres qui ſont à leur voiſinage, mais la liqueur principale du ſinus latéral *droit*, eſt pour l'ordinaire celle qui vient du longitudinal ſupérieur, pendant que la liqueur principale du ſinus latéral *gauche*, eſt auſſi celle qui vient du *Torcular*, du moins pour la plus grande partie; ce que nous allons expliquer.

Comme nous avons avancé qu'il ſe pouvoit faire que dans *certaines ſituations*, une très-médiocre partie du ſang du ſinus longitudinal ſupérieur paſsât dans le latéral gauche, il ſe peut faire auſſi que dans certaines ſituations, une très-médiocre partie du ſang du *Torcular* paſſe dans le ſinus latéral droit. Ce ſont des décharges reſpectives que la nature ſe permet, pour prévenir des déſordres qui ne menaceroient pas moins que d'une mort ſubite; mais qui pour cela ne dérangent en aucune maniére, le cours ordinaire de la circulation.

Enfin, comme perſonne, que je ſça-

che, n'a ainsi fait voir la *circulation du sang* dans les principaux sinus de la *dure-mere*, je m'attens bien que ce sentiment subira le même sort que toutes les choses nouvelles ; mais comme ceux qui disséquent pourront trouver quelquefois par hazard, que le sinus longitudinal supérieur semble se détourner vers le côté gauche, & faire une continuité avec le sinus latéral gauche, comme le célébre M. *Morgagni* l'a une fois trouvé ; (*nam ex decem illis cadaveribus unum modò fuit, in quo is produceretur in sinistrum.* Morgagn. Adversar. VI. Animad. I.) pour lors le sinus latéral droit commence de la même maniére que nous venons de faire voir que le sinus latéral gauche a coutume de commencer, & le *Torcular* décharge dans cette circonstance, qui n'est qu'une variation de la nature, sa liqueur dans le sinus latéral droit.

Troisiéme paire de sinus de la Dure-mere.

Pour continuer la description des sinus de la *dure-mere*, je vais parler d'un petit sinus que l'on peut apparier avec le *Torcular* dont nous venons de dire deux mots. C'est le sixiéme sinus ou le *postérieur* à cause de sa situation. Il est placé le long de la convexité du troisiéme repli de la lame interne de la *dure-mere* ; je veux dire, de ce petit repli qui est sous la tente du cervelet, & qui

le sépare en deux lobes. Voilà une notion assez exacte des sinus de la *dure-mere* qui se trouvent dans l'écartement de sa partie sphérique ; les autres se trouvent dans la portion qui tapisse la base du crane.

Quatriéme paire de sinus de la Dure-mere.

Les premiers sinus que l'on trouve entre les deux lames de la *dure-mere* qui tapissent la base du crane, sont les *Occipitaux* ; ceux-ci se trouvent au rebord supérieur & postérieur du trou occipital ; ils viennent du sinus postérieur dont nous venons de parler, & ne font pas le tour du grand trou occipital, mais ils se dégorgent dans les sinus postérieurs de la roche que nous examinerons incessamment. Ce sont là les sept & huitiéme sinus de la *dure-mere.**

Cinquiéme paire de sinus de la Dure-mere.

Le neuf & dixiéme sinus de cette membrane sont les *Transversaux*. Ces sinus sont situés transversalement sur l'allongement ou l'apophise antérieure de l'occipital, près sa jonction avec l'os sphénoïde : ils se dégorgent dans les sinus postérieurs de la roche.

Sixiéme paire de sinus.

Les six sinus qui suivent ceux-ci, sont appellés les sinus de la *Roche* ou de l'apophise pierreuse : ils sont divisés en trois paires, ainsi nous voilà parvenus au seiziéme sinus de la *dure-mere*. Le premier

* M. Heister ne connoît point ces sinus, ni les suivans.

de ces ſinus eſt appellé le *ſupérieur:* il eſt ſitué ſur l'angle ſupérieur de la roche, dans une petite rainure que l'on obſerve en cet endroit. Le ſecond que nous avons à décrire, eſt appellé le ſinus *antérieur* de la roche : il eſt ſitué à l'angle antérieur de cette apophiſe, plus intérieurement qu'extérieurement. Enfin le troiſiéme eſt le ſinus *poſtérieur* de la roche : il eſt ſitué dans l'angle poſtérieur de cette apophiſe, plus vers le milieu de la baſe que vers le bord extérieur. Les deux ſinus précédens, auſſi-bien que quelques ſinus que j'ai déja décrits, vont ſe dégorger dans ce ſinus poſtérieur de la roche, & ce dernier s'ouvre dans les latéraux qui vont former les jugulaires internes.

Septiéme paire de ſinus.

Huitiéme paire de ſinus.

Neuviéme paire de ſinus.

Les dix-ſept & dix-huitiéme ſinus de la *dure-mere*, ſont ſitués dans les foſſes moïennes de la baſe du crane, préciſément aux deux côtés de la ſelle du ſphénoïde. Ces ſinus qu'on appelle communément *ſphénoïdaux*, ſont autrement conſtruits que ceux que nous venons d'examiner; car outre qu'ils ſont beaucoup plus ſpacieux, c'eſt qu'au lieu d'être une cavité ou un canal triangulaire, gravé entre les lames de la *dure-mere* comme les précédens, ils ſont un amas decellules caverneuſes remplies de ſang, àpeu près ſemblables aux cellules des

corps caverneux de la verge ; c'eſt ce qui peut leur mériter le nom de *ſinus Caverneux* de la *dure-mere*.

Les artéres carotides internes paſſent au travers de ces ſinus ; ainſi c'eſt un ſang artériel qui eſt comme rafraîchi & moderé par un ſang vénal, ce qui doit faire admirer les précautions de la nature pour la filtration des eſprits. Il eſt à préſumer que le ſentiment des parties où ſe répandent les nerfs ſuivans, eût été d'une vivacité incommode, ſi l'Architecte Divin n'eût fait paſſer les organes de ce ſentiment, dans les *ſinus caverneux* dont nous parlons, pour y recevoir quelque modération. Nous voïons donc le *tronc* de la *troiſiéme paire de nerfs*, & la quatriéme, paſſer dans les *ſinus caverneux*, auſſi-bien que la *cinquiéme paire* avec ſes *trois principaux rameaux*, la *ſixiéme & le commencement du nerf intercoſtal.*

Dixiéme paire de ſinus de la Dure-mere.

Le dix-neuf & vingtiéme ſinus de la *Dure-mere* ſont les *Pituitaires*. Leur ſituation eſt dans la foſſe pituitaire, de façon qu'ils ſont poſés l'un ſur l'autre. Le premier ou le ſupérieur eſt viſible après avoir enlevé le cerveau, mais le ſecond ou l'inférieur ne peut ſe voir ſans diſſection, parce qu'il eſt logé au fond de la foſſe pitui-

taire, autour de la glande du même nom. La figure de ces deux ſinus approche beaucoup de la circulaire, à laquelle on y obſerve néanmoins quelques pans.

Onziéme paire de ſinus.

Enfin le vingt-un & vingt-deuxiéme ſinus de la *Dure-mere*, ſont les *Orbitaires*: ils ſont ſitués dans les foſſes moïennes du crane ſuivant leur longueur.

Tous les ſinus de la *Dure-mere* dont nous venons de donner les notions les plus exactes qu'il nous a été poſſible, communiquent les uns avec les autres, & ſe dégorgent dans les *pierreux* & dans les *lateraux*, comme nous l'avons fait voir. Les ſinus *Orbitaires* communiquent encore avec la veine angulaire, qui deſcend le long de la partie laterale du nez, des lévres, ſur la baze de la machoire inférieure, pour ſe jetter dans la jugulaire externe; ainſi l'on peut remplir ces ſinus en injectant par la veine angulaire; & c'eſt par cette communication ſi manifeſte, que l'on peut expliquer la rougeur des yeux dans les inflammations du cerveau & de ſes membranes, dans les fractures, dans les commotions, &c.

Nous venons de voir quelles ſont les eſpéces de vaiſſeaux ſanguins de la *Dure-mere*, il ne s'agit plus que d'examiner quels ſont les nerfs qui parcourent ſa ſub-

ſtance. Ils ne ſont que de petits filets qui partent d'une eſpéce de ganglion de la cinquiéme paire.

Glandes de la Dure-mere.

Les ſixiémes circonſtances qui nous ſont connoître la ſtructure de la *Dure-mere*, ſont ſes glandes. Lorſqu'on examine cette membrane ſur la ſurface convexe, & le long du ſinus longitudinal ſupérieur, ſur-tout dans certaines maladies, ou après des macérations, on y apperçoit pluſieurs amas de petits grains, à qui *Pacchionius* a donné le nom de glandes conglobées. Ces petits amas de grains glanduleux ſont à demi enfoncés dans l'épaiſſeur de la *Dure-mere*, & ſont plus ou moins gros ſuivant les ſujets.

Pluſieurs Anatomiſtes nient les glandes de la *Dure-mere*, mais je n'ai qu'une raiſon à leur apporter. Comme le battement des artéres de la pie-mere fait toujours une eſpéce de froiſſement entre ces deux membranes, il a été néceſſaire qu'il y eut quelque liqueur qui ait mouillé l'intérieur de la *Dure-mere*. On ne peut nier cette liqueur, puiſqu'elle eſt très-ſenſible. Or ſi les Anatomiſtes ont dit que toutes les liqueurs qui mouilloient les différentes parties du corps, ſur-tout celles qui étoient expoſées à des frottemens, étoient filtrées par des glandes; pour-

quoi la liqueur onctueuſe qui mouille la ſurface intérieure de la *Dure-mere*, ne ſera-t-elle pas l'effet d'une filtration ſemblable, & d'où viendra donc cette liqueur ?

Pour terminer l'hiſtoire de la *Dure-mere*, nous allons faire mention de ſes uſages, qui ſeront le ſujet de notre ſeptiéme réfléxion.

Uſages de la Dure-mere.

Nous conſidérons les uſages de la *Dure-mere*, par rapport au crane, & par rapport au cerveau. Par rapport au crane, cette membrane revêt intérieurement toutes ſes parois, & y eſt par conſequent adhérente, mais plus intimement en certains endroits, comme je l'ai déja avancé. Or comme les adhérences de la lame externe de la *Dure-mere* ſe font par des vaiſſeaux, & principalement par les ſanguins, il ſuit qu'elle rend à la parois intérieure du crane, le même office que la membrane qui recouvre la moëlle des os cilindriques. D'où nous tirons cette conſéquence, que la *Dure-mere* ſert de périoſte intérieur au crane.

Quoique cette vérité ait été connue d'*Hippocrate*, elle a cependant été ignorée de ſes deſcendans, qui s'imaginoient que la *Dure-mere* n'étoit ſuſpendue qu'aux endroits des ſutures, & que par-

tout ailleurs elle obéïssoit aux mouvemens du cerveau. Cette erreur a subsisté jusqu'en l'année 1663. où *Roonbuyse*, célébre Chirurgien d'Amsterdam, rapporte dans ses Observations Chirurgicales, qu'il avoit démontré à *Barbette*, *Delboë*, *Silvyus*, & à plusieurs autres Médecins, que la *Dure-mere* étoit naturellement par-tout attachée à la face intérieure du crane; de sorte qu'elle sembloit servir de périoste en cet endroit.

Ce fut aussi un Chirurgien de Paris, très-célébre & très-habile Anatomiste, mort il y a plusieurs années, qui fit connoître le premier cette erreur grossiere. Voici comme la chose se passa. Un Médecin Anatomiste de réputation dit, dans une Assemblée de l'Académie Roïale des Sciences, que la *Dure-mere avoit un mouvement par lequel elle s'élevoit & s'abaissoit.* Feu M. *Mery* nia sur le champ le fait, & soûtint au contraire que cette membrane étoit exactement collée à toute la surface intérieure du crane, & qu'elle ne pouvoit par conséquent, avoir aucun mouvement.

Il n'en fallut pas davantage pour soulever tous les Anatomistes de cette célébre Societé ; & comme la latinité donne à la plûpart, l'avantage de lire beaucoup de

Livres, chacun rapportoit le passage de l'Auteur qu'il avoit lû ; à quoi M. *Mery* n'avoit d'autre réponse à faire, sinon qu'il s'agissoit d'un fait, contre lequel toutes les autorités du monde n'étoient pas d'un grand poids, & que les nombreuses dissections qu'il avoit faites, l'en avoient pleinement convaincu. Mais dans l'Assemblée suivante, cet habile Anatomiste apporta un Livre d'Anatomie bien différent, & l'Assemblée eut la satisfaction de voir la *Dure-mere* adhérente dans toute l'étendue du crane d'un homme de quarante-cinq ans tout fraîchement mort.

Pour continuer les usages de la *Dure-mere*, & sur-tout ceux qui regardent le cerveau, nous disons que cette membrane revêtant ainsi toutes les parois de la cavité du crane, & tout le canal de l'épine, prépare des loges fort commodes au cerveau, au cervelet, & à la moëlle allongée : elle en polit tous les endroits inégaux, & empêche par ce moïen, que ces parties tendres & délicates, ne soient froissées & déchirées par les ébranlemens du crane ou de l'épine.



CHAPITRE II.

De la Pie-mere.

LA *Pie-mere* eſt d'un tiſſu beaucoup plus fin & plus délicat que la dure-mere, puiſqu'elle éſt tranſparente, & que celle-ci eſt opaque. Cette membrane enveloppe le cerveau, auquel elle eſt fort adhérente par le moïen des vaiſſeaux ſanguins qui ſont en grand nombre.

La *Pie-mere* eſt, de même que la dure-mere, compoſée de deux membranes; à cette différence que la lame interne de la dure-mere ne forme que ſept replis,* mais la lame interne de la *Pie-mere* en forme une telle quantité, qu'il s'en fait des cloiſons auſſi nombreuſes, qu'il y a de ſillons du cerveau dans leſquels ſes replis ſe placent.

Les deux lames de la *Pie-mere* ſont collées l'une avec l'autre, ſeulement à la circonférence du cerveau, par le moïen d'un *tiſſu cellulaire* qu'on peut facilement gonfler en perçant délicatement la lame externe avec la pointe d'une lancette; obſervant que la pointe de l'inſtrument ſoit couchée comme ſi on vouloit accro-

* M. Heiſter ne connoît que trois replis à la dure-mere, ſçavoir, la faulx, la tente & celui qui diviſe le cervelet.

cher cette lame & la ſoulever. Il faut enſuite faire enſorte d'introduire de l'air dans cette petite ouverture, par le moïen d'un tuïau bien fin, & l'on a la ſatisfaction de voir cette lame s'étendre & devenir blanche & fine comme une toile d'araignée. Voilà ce qui a trompé les Anatomiſtes qui prétendent qu'il y a une membrane *Arachnoïde*, poſée entre la dure & la *Pie-mere*. De plus, on voit encore quelques endroits vers la baze du cerveau, où la lame interne de la *Pie-mere* ſe ſépare entiérement de l'externe, & ces endroits ont auſſi ſervi à y placer l'*Arachnoïde*.

Ce qui a trompé les Anatomiſtes, & leur a fait décrire une membrane Arachnoïde.

J'ai dit plus haut que les deux lames de la *Pie-mere* étoient collées enſemble *ſeulement à la circonférence du cerveau*; ce qui eſt très-facile à appercevoir, car après avoir ſouflé la *Pie-mere*, comme je viens de le dire, on voit que les replis qui s'engagent dans les ſillons du cerveau, quoique doubles, ne ſont que la lame interne, dont la duplicature eſt collée par le même tiſſu cellulaire.

Il n'y a que la lame interne de la Pie-mere, qui s'inſinue dans les circonvolutions du Cerveau.

Ces obſervations vraies ſur la prétendue membrane *Arachnoïde*, & ſur la ſtructure de la *Pie-mere*, qui étoient telles dès ma premiere édition, n'ont point empéché M. *Heiſter*, d'emploïer une page entiere pour décrire la membrane *Arachnoïde*. Il dit même, en commençant l'hi-

ftoire de la *Dure-mere*, que la premiere chofe à obferver au Cerveau, font *trois membranes* appellées *meninges* & *meres ; tres notandæ, menynges & matres dictæ.* Il affure que la fituation de l'*Arachnoïde*, eft entre la Dure & la Pie-mere : *fitus fub dura matre, intra hanc & piam matrem.* p. 132, edit. 4. Que fon étendue eft fi confidérable, qu'elle entourre tout le cerveau & la moëlle de l'épine ... quoiqu'il y ait même à préfent, plufieurs Anatomiftes qui doutent de fon exiftance, ou qui la nient abfolument. *Extenfio : eadem ac duræ matris, nimirum per totum cerebrum & fpinalem medullam... licet nonnulli adhuc hodie eam in dubium vocent, aut prorfus negent.* ib.

Si ce font-là les vérifications de M. *Heifter*, je puis l'affurer qu'il a plus de délicateffe & de dextérité qu'aucun des Anatomiftes modernes, & qu'il nous donne gratuitement une membrane qu'il n'a vûe que dans les Auteurs qu'il cite, & qui n'eft point dans ce livre de la nature qu'il a fi exactement vérifié. Ce font-là de légeres fautes fuivant cet Anatomifte.

Pour achever la defcription de la *Pie-mere*, je dis que les veines qui rampent entre fes deux lames, vont fe dégorger dans le finus longitudinal fupérieur, non par une ligne horifontale avec ce finus, mais fort obliquement & de derriere en

devant. Il faut cependant obſerver ici que tous les vaiſſeaux de la *Pie-mere* ne tiennent pas cette route, quoi qu'en diſent les Anatomiſtes ; car ceux qui ſont ſous la partie antérieure de l'os frontal, vont ſe dégorger dans le ſinus longitudinal ſupérieur, les uns horiſontalement, & les autres de devant en arriere. Voilà de quoi exercer ceux qui ſçavent méditer, & par où nous finiſſons l'hiſtoire de la *Pie-mere*.



CHAPITRE III.

Démonſtration des parties du Cerveau.

J'Aurois ſouhaité pouvoir entrer dans un détail auſſi circonſtancié ſur la ſtructure du cerveau, que je l'ai fait à l'égard de la dure-mere ; mais outre que le cerveau eſt le viſcére le moins connu, & dont l'explication qu'en donnent les Anatomiſtes, n'étant pas démontrée d'une maniere à convaincre les eſprits qui aiment à voir les choſes ſans aucune obſcurité, c'eſt que les occaſions de le travailler ne m'ont pas été aſſez favorables, pour l'examiner ſuffiſamment & pour en pouvoir tirer des conſéquences propres à en por-

ter un jugement sûr & décisif.

Je me contenterai donc, dans ce Chapitre, de faire une simple démonstration des parties du cerveau, laissant la Phisique & les conséquences mécaniques à des gens ou plus éclairés, ou d'une imagination plus féconde.

Substance corticale.

Lorsqu'on a enlevé la Pie-mere, on apperçoit une grosse masse de substance moëlleuse & de couleur grisâtre, qui occupe toute la cavité du crane. Cette masse dont la figure paroît sphérique, parce qu'on n'en voit point la baze, est comme sculptée à l'extérieur par une infinité de sillons dont les directions irrégulieres imitent assez bien les circonvolutions des intestins. Il faut observer que les sillons dont nous parlons ne sont pas tous également tortueux, ni de la méme grandeur. On en voit sur-tout deux, un de chaque côté, qui sont très-grands, situés obliquement, & beaucoup plus profonds que tous les autres. Ces deux insignes sillons commencent depuis la créte de l'os sphénoïde qui divise la fosse antérieure du crane d'avec la moïenne, & vont, sans faire aucune circonvolution, obliquement en arriere.

Les sillons du Cerveau imitent les tortuosités des intestins.

La longueur de ces deux sillons est au moins de cinq grands travers de doigt; & les parois de leur cavité sont elles-mê-

mes garnies des mêmes ſillons ou circonvolutions, que l'on obſerve dans tout le reſte de la circonférence du cerveau. Or comme ces deux ſillons ſont différens de tous les autres, on les appelle *la grande fiſſure de Sylvius*; & avant d'aller plus loin, il eſt bon d'obſerver ici que cette fiſſure de chaque côté, n'eſt qu'une adreſſe de la nature, qui n'avoit pas aſſez de terrain dans toute la circonférence du cerveau, pour placer la ſubſtance griſe dont nous parlons; de ſorte que par ces deux grands ſillons, & les circonvolutions qui ſont dans leur cavité, la ſubſtance griſe ſe multiplie davantage, ou a plus d'eſpace pour ſe multiplier. Quelle adreſſe! Que de ſujets propres à occuper les génies diſpoſés à tirer des conſéquences & des uſages!

La grande fiſſure de Sylvius.

Pour entrer plus avant dans la mécanique du cerveau, il faut couper horiſontalement cette ſubſtance griſe & moëlleuſe; & à peine en a-t-on enlevé l'épaiſſeur d'un travers de doigt, qu'on apperçoit une autre ſubſtance moëlleuſe, & d'une couleur très-blanche.

Je n'ai lû aucun Livre qui m'ait donné une idée de la figure la plus extérieure de cette ſubſtance blanche. Apres m'être cependant appliqué à enlever très-ſoigneuſement ce qu'il y avoit de ſubſtance

Subſtance blanche du Cerveau.

cendrée ſur la ſurface globuleuſe du cerveau, j'ai eu la ſatisfaction d'y voir la figure de la ſubſtance blanche. Elle fait, comme la ſubſtance cendrée, des circonvolutions qui reſſemblent aſſez aux contours des inteſtins, à cette différence près. 1°. Chaque circonvolution de ſubſtance blanche, n'a pas un diamétre ſi conſidérable que chaque circonvolution de ſubſtance griſe, puiſque l'une eſt contenue dans l'autre. 2°. Les ſillons qui ſe trouvent entre les circonvolutions de la ſubſtance blanche, ſont très-larges, & forment en certains endroits, un vide à coucher un grand pouce, à la différence des ſillons de la ſubſtance griſe, qui ne laiſſent d'eſpace que pour contenir chaque repli de la lame interne de la Pie-mere.

Ce ſont ces deux ſubſtances dont nous venons d'examiner la figure extérieure, qui compoſent tout l'artifice que nous allons faire obſerver dans le cerveau, le cervelet, la moëlle allongée, & la moëlle de l'épine; mais la conformation intérieure de ces deux ſubſtances nous eſt fort cachée, & encore plus celles des différentes figures qu'elles prennent, en formant tant de parties qui ne ſont bizarres, que parce que l'eſprit humain n'a pû encore en développer la mécanique, ni en reconnoître les véritables utilités. Quoi-

qu'il en ſoit, les expériences de Meſſieurs *Malpighi* & *Ruyſch* nous font ſoupçonner que le cerveau eſt un corps ſecretoire ou glanduleux, ainſi nous nous en tiendrons-là pour paſſer à la démonſtration de ſes parties.

Maniere de démontrer le Cerveau.

En écartant les deux portions du cerveau, on apperçoit d'abord une eſpéce de plafond qu'on nomme le *corps calleux*, qui ſemble entrer de chaque côté dans les portions du cerveau. Si l'on ſe donne la peine de couper la ſubſtance griſâtre ou corticale, par tranches, on voit, comme j'ai déja dit, que les circonvolutions de la ſubſtance blanche ou médullaire, ſont contenues dans les contours de la ſubſtance corticale. Il faut donc couper par tranches le mélange de ces deux ſubſtances, juſqu'à ce qu'on n'apperçoive plus rien de la ſubſtance corticale. Quand cette ſection a été faite aux portions droite & gauche du cerveau, on voit aux côtés de ce que nous venons d'appeller le *corps calleux*, deux éminences ovales & un peu ſphériques, extrémement blanches, puiſqu'elles ne ſont formées que par la ſubſtance médullaire. Ces éminences demi-ſphériques ſont appellées le *centre ovale de Vieuſſens*, parce que c'eſt là où toutes les fibres médullaires viennent ſe réunir, ſelon cet Anatomiſte; mais nous avons

Ce que c'eſt que le centre ovale de Vieuſſens.

lieu de croire qu'elles vont toutes se rendre à la moëlle allongée par plusieurs chemins, en *repassant d'une partie du cerveau à l'autre.*

Ces deux éminences ovales & un peu globuleuses, sçavoir une dans chaque portion du cerveau, sont unies ensemble par le moïen du corps calleux, & forment comme des espéces de calottes qui couvrent les cavités ou ventricules supérieurs du cerveau. C'est de la circonférence externe de ces calottes, ou, si l'on veut, du *centre ovale* de *Vieussens*, que s'élevent des lames blanches & tortueuses, qui vont former les circonvolutions médullaires dont nous avons déja parlé; & ces circonvolutions médullaires sont recouvertes à leur tour, de tous côtés, par des lames de substance grisâtre, qui construisant aussi des circonvolutions, forment la substance corticale du cerveau. Voilà la construction de l'extérieur du cerveau, des circonvolutions, & des sillons qui se trouvent entre les circonvolutions, décrite de la maniere la plus simple, la plus intelligible, & la plus vraie qu'il m'a été possible.

Avant que d'entrer dans les ventricules supérieurs du cerveau, qui sont couverts par le *centre ovale* de *Vieussens*, nous allons examiner un peu plus attentivement

Ce qu'on entend par le corps calleux.

la fabrique du corps calleux. C'est, comme je l'ai déja dit, une espéce de *plafond*, dont la longueur est d'environ trois pouces sur un travers de pouce de large. Sa structure est telle qu'il paroît composé de plusieurs trousseaux de fibres blanches, qui paralleles entre eux, passent transversalement du *centre ovale* d'un côté, à celui du côté opposé. C'est par ce croisement que nous expliquons la paralisie du côté opposé à la blessure. Outre ces faisceaux de fibres qui traversent le corps calleux, on apperçoit encore quelques fibres blanches, un peu obliques; mais pardessus ces deux espéces de fibres blanches, le long du milieu de ce plafond, ou

Le raphé du corps calleux.

du corps calleux, on voit une espéce de *raphé*, ou de couture, fabriquée par deux fibres longitudinales, assez grosses & assez considérables, qu'on peut même enlever dans certains cerveaux, comme si c'étoit deux petites cordes qui passassent pardessus les fibres transverses & obliques dont on vient de parler.

C'est ainsi que le corps calleux paroît fabriqué, lorsqu'on le considére attentivement, observant encore qu'il est plus étroit par devant que par derriere.

Quoique cette description soit plus circonstanciée que celle que l'on trouve ordinairement dans les Livres d'Anato-

mie, ce n'eſt pas là cependant toute la mécanique du corps calleux; car quand on examine ſes deux extrémités, on voit qu'elles ſe courbent en deſſous pour aller former ou s'attacher à d'autres parties. Par exemple, l'extrémité antérieure du corps calleux ſe courbe en deſſous, pour lier les deux lobes antérieurs du cerveau, former là cloiſon qu'on nomme *ſeptum lucidum*, & ſe joindre aux éminences appellées lescorps cannelés. Le même corps calleux, conſidéré en arriere, ſe courbe encore en deſſous pour s'unir aux bras de la voûte à trois pilliers, & à la partie blanche de chaque lobe poſtérieur du cerveau.

Les ventricules ſupérieurs du Cerveau.

Le double centre ovale de *Vieuſſens*, un dans chaque portion du cerveau, & le corps calleux, forment tous enſemble une eſpéce de voûte, qui couvre deux cavités qu'on appelle les *ventricules ſupérieurs* du cerveau. Pour entrer donc dans ces cavités, il faut donner un coup de ſcalpel à chaque bord du corps calleux, pours lors on apperçoit les ventricules en queſtion. Ils ont la figure de deux croiſſans fort allongés, dont les cornes ſe regardent, obſervant néanmoins que les antérieures ſont beaucoup plus larges, puiſque les poſtérieures marquées DD. dans la Planche qui ſuit, ſont deux peti-

tes cavités triangulaires, fort étroites, & comme deux petits culs-de-facs ſitués aſſez ſuperficiellement dans les lobes poſtérieurs du cerveau.

Outre cette étendue des ventricules ſupérieurs, ils forment encore chacun un contour qui paroît s'enfoncer en deſſous pour revenir vers l'extrémité antérieure des lobes moïens du cerveau; de façon néanmoins qu'il ne faut pas penſer que le ventricule ſupérieur, d'un côté, & ſon contour inférieur ou en deſſous, ſoient diamétralement l'un ſur l'autre; car ſi l'on fait attention à ſes deux cavités, l'inférieure approche plus des tempes, & a un trajet moins horiſontal que le ventricule ſupérieur, puiſqu'elle paſſe ſous la *grande fente* de *Sylvius*, & qu'elle a ſa même obliquité. Cette cavité inférieure marquée E. dans la dix-huitiéme Planche, ſe termine par un petit cul-de-ſac étroit, & aſſez ſemblable aux cornes poſtérieures des ventricules ſupérieurs: elle n'eſt pas ſi avancée en devant que les ventricules ſupérieurs, dont on peut rendre une bonne raiſon, c'eſt qu'elle eſt elle-même fabriquée par l'Auteur de la nature, dans le lobe moïen du cerveau, qui tient le milieu entre les deux autres lobes de ce viſcére, & pour ſervir à ce lobe, aux mêmes uſages que les ventricules ſupérieurs ſer-

vent aux lobes antérieurs & poſtérieurs du cerveau.

Structure du ſeptum lucidum.

Les deux ventricules du cerveau ſont ſéparés l'un de l'autre par une cloiſon appellée *ſeptum lucidum*, parce qu'elle eſt aſſez mince pour laiſſer voir le jour au travers. Cette cloiſon n'eſt qu'un prolongement de la ſuface inférieure du corps calleux, directement ſous cette couture en forme de *raphé* que nous y avons obſervée, & eſt attaché en bas à une partie de la ſurface ſupérieure de ce qu'on appelle la voûte à trois pilliers, & par devant entre les corps cannelés.

Cette cloiſon eſt double car on y remarque une cavité qui n'eſt pas d'une grandeur égale dans toute ſon étendue, mais qui eſt beaucoup plus conſidérable à ſa partie antérieure : On voit cette cavité remplie de ſéroſité dans les cerveaux humides.

Aïant enlevé la cloiſon tranſparente dont je viens de parler, avec le corps calleux, on voit dans le milieu des deux ventricules ſupérieurs, une ſubſtance moëlleuſe, fort blanche, aſſez mince, dont la figure eſt irrégulierement triangulaire, & ce qui en paroît a environ trois travers de doigt de longueur. Voilà la deſcription de ce que l'on appelle la *voute à trois piliers*, dont le pilier anté-

La voute à trois piliers.

rieur eſt ſimple, large, & mince : il eſt poſé ſur les éminences appellées les corps cannelés, & comme ſoutenu par deux petites cordes blanches, que *Willis* appelle les *racines* de la voute, & d'autres Anatomiſtes les appellent les *bras* de la voute. On voit entre les racines de la voute, un petit cordon blanc qui paſſe tranſverſalement pour ſe perdre de chaque côté, dans des éminences dont nous parlerons.

Lorſqu'on obſerve le pilier antérieur de cette voute, & qu'on le conduit vers ſa partie poſtérieure, on voit qu'il va toujours en s'élargiſſant pour former le corps de la voute, juſqu'à ce qu'enfin il ſe partage en deux eſpéces de bandes blanches qui vont toujours en diminuant de largeur. Ce ſont ces bandes qu'on appelle les piliers poſtérieurs, ou les jambes de la voute, que l'on dit embraſſer les côtés de la moëlle allongée; mais quand on les examine avec attention, voici leur figure & leur ſituation. A meſure que ces bandes vont en arriere, elles s'écartent l'une de l'autre, diminuent de largeur & d'épaiſſeur, & prennent à peu près la figure d'un demi-cilindre ; puis quand elles ſont parvenues à l'endroit où les ventricules ſupérieurs ſe contournent, pour paſſer ſous la grande ſiſſure de *Sylvius*, elles

ſuivent auſſi le même contour en diminuant toujours de volume, pour ſe terminer enfin par une pointe mouſſe qui reſſemble aſſez à une corne de Belier. On prétend que cette pointe mouſſe fait un petit contour à ſon extrêmité, comme ſont les extrémités des cornes de Belier, & c'eſt pour cette raiſon qu'on les nomme alors les *cornes d'Ammon*.

Quand on léve la voute à trois piliers de devant en arriere, je veux dire après avoir coupé le pilier antérieur, & l'avoir renverſé vers le derriere, on apperçoit à ſa ſurface inférieure, des cannelures tranſvers qu'on a comparées aux cordes d'un *pſalterium*; c'eſt pour cela que quelques auteurs appellent cet endroit le corps pſalloïde.

Structure du corps Pſalloïde.

Lorſqu'on a enlevé la voute à trois piliers dont nous venons de faire une deſcription aſſez exacte, on voit en plein le *lacis choroïde*, qui n'eſt autre choſe qu'un entrelaſſement de vaiſſeaux ſanguins qui ſont dans une petite membrane fine & déliée, qui tapiſſe les ventricules ſupérieurs. Ce lacis choroïde forme auſſi deux branches qui ſuivent le contour inférieur de chaque ventricule, en accompagnant les jambes de la voute que nous avons dit reſſembler aux cornes d'*Ammon*. Enfin, on voit ſortir de chaque plexus ou lacis

Expoſition du lacis choroïde.

choroïdes, plusieurs veines qui montent aux côtés de la *glande Pineale*, pour aller former un gros tronc qui est le commencement du *Torcular*, & qui va ordinairement décharger sa liqueur vers l'entrée du sinus latéral gauche, comme je m'en suis expliqué ailleurs.

Les ouvertures appelées *Vulva*, *Anus*, & les éminences *Nates* & couches des nerfs optiques.

En enlevant doucement le lacis choroïde de devant en arriere, on apperçoit à l'endroit où étoit le pilier antérieur de la voute, un trou ovale, c'est ce qu'on appelle *Vulva*. Un peu plus postérieurement, au devant de deux éminences qu'on appelle *Nates*, on voit un trou appellé *Anus* : & quand on enléve entiérement le lacis choroïde, on détruit une membrane fine & déliée, qui couvre deux éminences qui sont entre les deux trous dont nous venons de parler, & qu'on a appellées les *couches des nerfs optiques*, & l'on voit une grande fente entre ces deux éminences, qui paroît pour lors confondue avec le *vulva* & l'*anus*, c'est ce qu'on appelle le troisiéme ventricule, au fond duquel est l'entonnoir qui conduit à la glande pituitaire.

Troisiéme ventricule.

Eminences appellées corps canelés.

Enfin, on voit encore dans les ventricules supérieurs, deux paires d'éminences, dont les plus antérieures sont appellées *corps cannelés*, parce qu'en les



coupant un peu profondément, on les voit mêlées alternativement de lames blanches & de lames grisâtres. Ces éminences ſont les racines de la moëlle allongée : elles ont la figure d'un cône, dont la baze eſt fort recourbée, & dont la pointe eſt très allongée. Les deux bazes de ces éminences ſont fort groſſes, & ſéparées l'une de l'autre par la partie antérieure du *ſeptum lucidum*, qui déborde le pilier antérieur de la voute dans cet endroit, comme nous l'avons déja fait obſerver. Ces bazes vont enſuite vers la partie poſtérieure, en diminuant toujours de volume, & ſe terminant chacune à une pointe qui ſe continue juſqu'aux couches des nerfs optiques.

Les deux corps cannelés dont on vient de faire la deſcription, ſont joints par un cordon blanc, ſitué au devant des racines de la voute. Ce cordon, comme nous l'avons déja obſervé, traverſe les deux corps cannelés par un contour demi-circulaire, pour ſe terminer de côté & d'autre.

Les ſecondes paires d'éminences qu'on apperçoit dans les ventricules ſupérieurs, ſont les *couches des nerfs optiques*. Elles ſont ſituées entre les corps cannelés & les éminences appellées *Nates*. Ces éminen-

Le troiſiéme ventricule ſe trouve entre les

conches des nerfs optiques. ces laiſſent une grande fente entre elles, qui eſt le troiſiéme ventricule, comme nous l'avons dit dans ſon lieu ; mais lorſque le lacis choroïde tapiſſe encore toutes ces parties, ces deux éminences ſe touchent par leur bord ſupérieur, & ne ſont point ainſi ſéparées.

Outre les deux paires d'éminences appartenantes à la moëlle allongée que nous venons d'examiner, on voit encore derriere les couches des nerfs optiques, deux autres paires d'éminences d'une figure différente, & d'un bien moindre volume ; mais entre ces dernieres éminences & les couches des nerfs optiques, il ſe trouve une éminence plus petite que toutes les autres, de figure conoïde, dont la pointe eſt ſupérieure & la baze inférieure, & qui eſt comme ſuſpendue par ſa baze. C'eſt la glande *Pineale* dont je parle, qui eſt d'une ſubſtance molle & ſpongieuſe : elle eſt revêtue d'une membrane très-fine, qui eſt la même que celle du lacis choroïde dont elle eſt entourrée.

La glande Pinéale.

Derriere la glande pinéale ſont donc les deux autres paires d'éminences que j'ai déja déſignées. Les premieres ſont plus rondes que les ſecondes, qui paroiſſent un peu plus allongées & moins groſſes. Elles s'appellent *Nates* & *Teſtes*. Leur

Les éminences appellées *Nates* & *Teſtes*.

ſubſtance eſt moëlleuſe, blanche en dehors, & griſâtre en dedans.

Sous la partie antérieure des éminences appellées *Nates*, on voit un conduit appellé l'*Aqueduc* de *Sylvius*. Il traverſe ces glandes, paſſe auſſi ſous les *Teſtes*, & ſous une eſpéce de valvule dont je vais parler, pour ſe rendre au quatriéme ventricule. Lorſque l'on introduit un petit tuïau dans ce conduit, & qu'on ſouffle doucement & par repriſes, on voit floter une membrane moëlleuſe & fort tranſparente, qui remplit l'eſpace qui ſe trouve entre les *Teſtes* & le cervelet. Cette membrane tranſparente & moëlleuſe eſt nommée la grande *valvule* : elle eſt attachée par devant aux *Teſtes*, par les côtés aux corps olivaires dont je parlerai, & par derriere à l'avance vermiforme antérieure du cervelet.

L'Aqueduc de Sylvius.

Expoſition de la grande valvule.

On voit enfin derriere les éminences *Teſtes*, un petit cordon blanc qui va tranſverſalement de l'une à l'autre de ces éminences.



EXPLICATION

De la dix-huitiéme Planche.

Cette figure repréſente le cerveau coupé, de façon que l'on voit les ventricules ſupérieurs ouverts, & toutes les parties qui y ſont renfermées.

Avant de donner l'explication de cette figure & des deux ſuivantes, il eſt bon d'avertir qu'elles ont été deſſinées ſur un cerveau en cire colorée, dont M. *Ruſſel*, Chirurgien Juré, Major des Gardes du Corps, & très-habile Anatomiſte, eſt l'Auteur. Jamais rien n'imita mieux le naturel que cette piece.

AA. La ſubſtance cendrée ou corticale du cerveau.

BB. La ſubſtance blanche ou médullaire.

CC. Repréſentent les ventricules ſupérieurs.

DD. Les deux petits culs-de-ſacs triangulaires ſitués dans les lobes poſtérieurs du cerveau, & qui ſont la continuité des ventricules ſupérieurs.

E. Le contour inférieur d'un des ventricules ſupérieurs, ou le contour qui va dans le lobe moïen du cerveau, & qui


BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" -
NAPOLI

T. II. 257.

renferme une des cornes d'*Ammon.*

F. Une partie du *ſeptum lucidum*, avec une partie des bras ou des racines de la voute à trois piliers.

GG. Les corps cannelés.

HH. Les couches des nerfs optiques.

I. Le Vulva.

K. L'Anus.

L. La glande pinéale qui a la figure conoïde.

MM. Les Nates.

NN. Les Teſtes.

O. Le conduit du quatriéme au troiſiéme ventricule, ou l'aqueduc de Sylvius.

P. L'éminence vermiforme antérieure du cervelet.

CHAPITRE IV.

Du Cervelet, de la Moëlle allongée, & des Nerfs qui en partent.

Le Cervelet.

LE *Cervelet*, comme qui diroit le petit cerveau, n'occupe pas tant le Démonſtrateur, attendu qu'il ne renferme point de cavités qui contiennent des parties, comme fait le cerveau.

La ſituation du *Cervelet* eſt dans les

fosses inférieures de l'occipital, sous la cloison horisontale de la dure-mere, que j'ai nommée la *Tente* du *Cervelet*, parce qu'effectivement cette cloison est posée de la même façon qu'une Tente. La figure en général du *Cervelet* est irréguliérement ovalaire, & posée transversalement. Ses surfaces supérieures sont deux plans inclinés conformément à l'inclinaison des parties latérales de la tente qui le recouvre. Sa surface inférieure est plus arondie, & la postérieure est un peu divisée pour loger le troisiéme repli de la dure-mere dont j'ai parlé dans son lieu, & que j'ai dit séparer le *Cervelet* comme en deux lobes dans cet endroit seulement.

Le *Cervelet*, comme le cerveau, est une masse moëlleuse, composée de deux substances, une grise ou corticale, & une blanche ou médullaire. Son volume est cinq ou six fois moindre que celui du cerveau.

On observe au *Cervelet* des circonvolutions & des sillons qui sont bien différentes de celles que nous avons remarquées au cerveau; car celles-ci ne sont point tortueuses, ni situées à contre-sens les unes des autres; elles sont au contraire paralleles entr'elles, & toutes situées transversalement, de sorte que l'on diroit que ce sont des lames moëlleuses, recouvertes

de la pie-mere, & appliquées parallelement les unes à côté des autres, comme ſont les plis des côtés d'un habit. Elles ne ſont pourtant pas toutes de la même largeur ; car celles du milieu paroiſſent former un plus grand cercle, tandis que les cercles de chacune des autres lames, diminuent à meſure qu'elles approchent du devant & de la partie poſtérieure & inférieure : elles forment dans ces endroits des eſpéces d'apophiſes ou d'avances qu'on a appellées *vermiculaires* ou *vermiformes.* L'apophiſe vermiculaire antérieure eſt plus longue & plus courbée que l'inférieure, ou poſtérieure ; & ſa ſurface inférieure eſt un peu cave, pour agrandir la cavité du quatriéme ventricule ſur lequel elle eſt placée.

Ce qu'on entend par apophiſes vermiculaires.

Les deux ſubſtances qui compoſent toute la maſſe du *Cervelet*, paroiſſent plus ſolides que dans le cerveau. La ſubſtance cendrée occupe tout l'extérieur, comme nous l'avons fait voir dans le cerveau ; mais la ſubſtance blanche, quoiqu'intérieure comme dans le cerveau, eſt ici autrement diſpoſée. En effet, elle ſemble prendre naiſſance par différentes petites branches, qui groſſiſſent à meſure qu'elles approchent du centre du *Cervelet*, où elles ſe jettent toutes dans un tronc blanc, qui groſſit lui-même à proportion qu'il

reçoit de noue les branches, & qu'il est prêt d'abandonner le *Cervelet.* Pour lors il se divise en deux espéces de piliers ou prolongemens, dans chacun desquels on observe différentes productions mammilaires, dont les unes montent du cervelet vers les éminences appellées *Testes*; les autres sont plus larges & embrassent les cuisses de la moëlle allongée qui viennent du cerveau ; & les dernieres descendent avec la moëlle allongée. Ces prolongemens qui aident à former la moëlle allongée, ont été nommés par *Willis*, les *Peduncules* de la moëlle allongée.

Les Péduncules de la Moelle allongée.

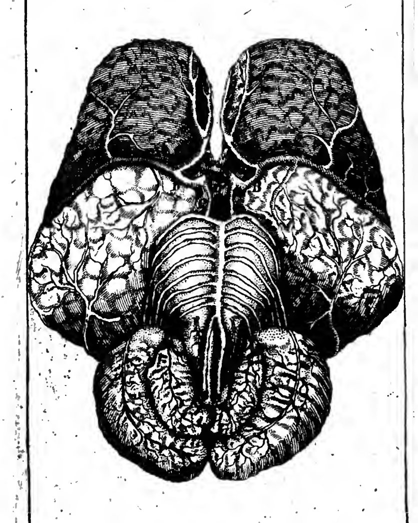
DE LA MOELLE ALLONGE'E

Puisque nous ne faisons ici qu'une démonstration des parties du cerveau, & de ses dépendances, nous devons supposer que l'Anatomiste a déja fait voir les nerfs en place ; après quoi il les coupe pour enlever tout à la fois, le cerveau, le cervelet, & la moëlle allongée, afin de voir plus distinctement les singularités de cette derniere partie.

Tout ce qui reste du cerveau étant enlevé avec ses dépendances, on examine sans confusion, sa baze qui n'est point sphérique, mais platte, à quelques éminences près ; d'où nous concluons que le



T.II.261.



cerveau entier ne repréſente qu'une *demie-ſphere*, & qu'on nomme mal chaque portion du cerveau, en l'appellant *Hemiſphere*, car c'eſt plûtôt un quart de ſphere, comme je l'ai déja nommé.

Comme les éminences que l'on voit à la baze ou à la ſurface platte du cerveau, ſont logées dans les foſſes de la baze du crane, il a plû aux Anatomiſtes de diviſer cette ſurface en lobes, dont les uns ſont *antérieurs*, les autres *moïens*, & les derniers *poſtérieurs*; entre leſquels on voit les plus groſſes branches de la carotide interne, que *Willis* a comparées à de groſſes rivieres, qui fixent les limites des Provinces voiſines. On va exprimer nettement tout cela dans la figure ſuivante.

EXPLICATION

De la dix-neuviéme Planche.

Cette figure fait voir la baze du cerveau, & les différens vaiſſeaux artériels qui la parcourent.

A. Les artéres vertébrales.

BB. Les carotides internes coupées après leur dernier contour, & leurs rameaux qui ſe répandent entre les lobes du cerveau.

cc. Le petit canal de communication des arteres vertébrales aux carotides, ou des carotides aux vertébrales.

D. La jonction des nerfs optiques.

Pour terminer notre ouvrage, reprenons la *moëlle allongée*, que nous envisageons comme un faisceau des canaux excréteurs, ou des nerfs que le cerveau & le *Cervelet* ont produits. Ce faisceau de nerfs a quatre sources différentes : les deux plus considérables viennent des deux portions du cerveau, & sont appellées par les Anatomistes, les *cuisses* de la *moëlle allongée*. Celles qui sont plus postérieures & moins considérables, viennent du *Cervelet*, & sont nommées les *bras*, ou les *pedduncules* de la *moëlle allongée*.

La Moëlle allongée.

Les cuisses de la moëlle allongée, étant parvenues aux péduncules de cette même moëlle, sont entourées des deuxiémes prolongemens des piliers du *Cervelet*, qui les ceignent comme feroit un anneau ; c'est pourquoi *Willis* les a appellés les *Protuberences annulaires*. Mais le cerveau étant ainsi renversé, il semble que ces cuisses passent comme dessous un *Arche*, ce qui a fait appeller ces protubérances *Pont* de *Varole*, du nom d'un Professeur en Chirurgie à Boulogne, depuis premier Médecin du Pape Grégoire XIII. qui les avoit envisagées sous la figure d'un

Protubérences annulaires.

Pont en les décrivant. Cette protubérance a de petites cannelures ou marques transverſales qui ſuivent toute ſon étendue, & dans ſon milieu il y a une dépreſſion ou enfoncement longitudinal qui pénétre fort peu, & ſemble diviſer toute la protuberence en deux parties.

Au deſſous de ce Pont, puiſqu'on le veut ainſi nommer, on voit à la ſurface antérieure de la moëlle allongée, quatre différentes éminences, qui ſont comme paralleles entr'elles. Celles du milieu reſſemblent aſſez à une piramide ; c'eſt pour cela qu'on les nomme les *éminences piramidales* de *Vieuſſens* ; & celles qui les avoiſinent, une de chaque côté, aïant une figute ovale, ont été nommées par le même Auteur, les *éminences olivaires.*

Les éminences piramidales de la moelle allongée.

Les olivaires.

Si après avoir bien enlevé la pie-mere qui couvre cette ſurface de la *moëlle allongée*, on ſe donne la peine d'écarter peu à peu la rainure perpendiculaire qui ſépare les deux éminences piramidales, on apperçoit que les filets nerveux d'un côté de la moëlle allongée, paſſent à l'autre côté. C'eſt par le moïen de ce croiſement de filets nerveux, qui vont de droit à gauche, & de gauche à droit, comme feu M. *Petit*, Médecin & Académicien, l'a démontré à l'Académie, qu'on peut expliquer pourquoi la paraliſie arrive au

côté oppoſé à la bleſſure du cerveau. Il y a méme beaucoup d'apparence que ce croiſement de filets nerveux ſe fait en beaucoup d'autres endroits, comme je l'ai fait obſerver, & notament au corps calleux.

Pour appercevoir préſentement la ſurface poſtérieure de la moëlle allongée, il faut remettre le cerveau dans ſa premiere ſituation ſur un plan égal; alors on coupe le cervelet en deux parties égales ; & quand on a ſéparé avec attention l'apophiſe vermiculaire antérieure, on apperçoit que la ſurface poſtérieure de la *moëlle allongée*, eſt une cavité piramidale, ſituée de façon que ſa baze eſt ſupérieure & ſa pointe inférieure. Voilà ce qu'on appelle le *quatriéme ventricule*, au milieu duquel on voit une rainure perpendiculaire qui ſe termine à peu près comme une plume à écrire, ce qui l'a fait appeller *calamus ſcriptorius*, ou *plume à écrire.*

J'oſe me flatter que quiconque voudra ſuivre ſur des ſujets, la démonſtration que je viens de donner, du cerveau & de ſes dépendences, trouvera ce que je viens d'indiquer, pourvû qu'il ſçache un peu manier le ſcalpel ; & qu'il avouera que ce que j'en ai dit, n'a eu d'autre modéle que les cadavres.

DES DIX PAIRES DE NERFS,

Qui partent de la moëlle allongée, ou de ſes dépendances.

Si nous avons enviſagé la moëlle allongée comme un faiſceau de canaux excréteurs ou de nerfs qui partent du cerveau & du cervelet, nous pouvons reſpectivement enviſager les *Nerfs* comme le développement de la moëlle allongée.

Il eſt très-difficile de déterminer quelle eſt la ſubſtance du *Nerf*; cependant lorſqu'on examine avec attention un *Nerf* optique après une injection bien faite, & qu'il a été deſſeché, on voit que la piemere l'enveloppe, & qu'elle forme dans toute ſa ſubſtance, des cloiſons très-ſingulieres, remplies d'une petite portion moëlleuſe : on apperçoit même entre ces cloiſons des artérioles très-fines ; ce qui a induit à erreur *Lovvenhœk* & d'autres Anatomiſtes d'un grand mérite, & les a portés à dire que les *Nerfs* étoient creux, puiſqu'on pouvoit les injecter. Or ſi la nature eſt uniforme dans toutes les parties d'une même eſpéce, nous pouvons dire que tous les *Nerfs*, tant fins ſoient-ils, ont la même ſtructure, & ſont conſéquemment de petits cerveaux envoïés ou

continus au cerveau même. Cette idée du *Nerf* n'eſt fondée que ſur l'expérience, & peut fournir des réponſes aux objections de ceux qui tendent à nier l'exiſtence d'un fluide dans la ſubſtance du *Nerf.*

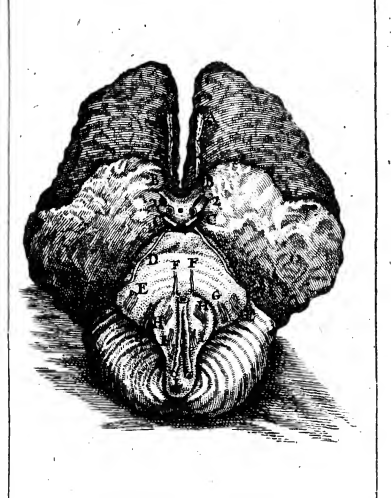
EXPLICATION

De la vingtiéme Planche.

CEtte Figure repréſente la baze du cerveau, la moëlle allongée, & la naiſſance de dix paires de nerfs.

A A. Les nerfs *olfactifs*, qui viennent de la baze des corps cannelés pour ſe jetter ſur l'os cribleux.

B B. La ſeconde paire de nerfs ſont les *optiques.* Ils prennent leur naiſſance de la partie ſupérieure des éminences appellées *couches des nerfs optiques*, puis deſcendant vers la baze du cerveau, en embraſſant toûjours ces mêmes couches, ils s'inclinent l'un vers l'autre, ſe joignent au devant de l'entonnoir, ſe ſéparent enſuite pour entrer dans les trous optiques, Après avoir percé la cornée opaque & la corroïde, ils s'épanouiſſent & forment une toile blanche & mucilagineuſe appellée *Rétine*, qui couvre toute la face


B
B
D
F F
E
G
H


BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

poſtérieure de l'humeur vitrée de l'œil. Après les nerfs optiques, on voit les artéres carotides internes, coupées & déſignées par ces caractéres 2. 2.

c c. La troiſiéme paire de nerfs ſont les *Moteurs*, ainſi dits, parce qu'ils ſervent aux mouvemens des yeux. Ils ont leur origine à la baze de la moëlle allongée derriere l'entonnoir, puis ils s'avancent vers les côtés de la ſelle turcique, où ils percent la dure-mere pour entrer dans chaque *ſinus caverneux* qu'ils parcourent ; de-là, ils entrent dans l'orbite par la partie large de la fente *orbitaire ſupérieure* ou *ſphenoïdale*, pour ſe diſtribuer dans les muſcles droits de l'œil.

D D. La quatriéme paire de nerfs ſont les *Pathétiques*, parce que les muſcles dans leſquels ils ſe diſtribuent, font connoître quelques paſſions de l'ame. Ils ſont de chaque côté un petit nerf très-fin, & viennent chacun de ſon côté, des parties latérales de la grande *valvule du cerveau*, je veux dire de cette expanſion moëlleuſe & lucide qui ſe trouve entre les *Teſtes* & le cervelet, & qui couvre l'aqueduc de *Sylvius*. Ils ſe courbent enſuite vers les côtés inférieurs de la moëlle allongée, & après avoir fait environ un

pouce de chemin, ils percent la dure-mere à l'extrêmité de la tente du cervelet. Dans la duplicature de cette membrane ils rencontrent de chaque côté, la troisiéme paire de Nerfs qu'ils accompagnent au travers du sinus caverneux de la dure-mere : de là ils passent par la partie large de la *fente orbitaire* supérieure, pour se jetter dans le ventre du muscle, appellé le grand *oblique* de l'œil.

E E. La cinquiéme paire de nerfs prend naissance des côtés intérieurs du *Pont de Varole*, ou *protubérances annulaires*, par un tronc qui est le plus gros de tous ceux qui naissent de la moëlle allongée. Ce nerf descend ensuite obliquement, & s'appuïant fortement au côté extérieur de l'apophise pierreuse, il perce la dure-mere, entre dans sa duplicature & dans le sinus caverneux, où d'abord ses fibres s'entrelassent diversement, & font comme un ganglion, d'où il part plusieurs filets qui se distribuent à la dure-mere. Nous ne faisons point mention d'un grand nombre de filets qui partent de cette cinquiéme paire, pour parler plus amplement de la route de ses trois principales branches, & sur tout des divisions & communications de la premiere branche, qui sont fort curieuses.

Reprenons donc le gros Nerf de la cinquiéme paire, que nous avons laissé dans le sinus caverneux, & qui y a déja formé une espéce de ganglion fort irrégulier, & jetté plusieurs filets à la duremere. Ce Nerf se divise ensuite en trois grosses branches écartées l'une de l'autre, & qui traversent toutes trois le sinus caverneux, dans le sang duquel elles sont comme baignées.

La premiere branche de la cinquiéme paire dont nous parlons, est plus petite que les deux autres, mais beaucoup plus longue; elle est située plus supérieurement, & connue sous le nom de branche *Ophthalmique.* Cette branche *Ophthalmique* avance vers la *fente orbitaire supérieure*, & entre dans l'orbite par l'endroit le plus large de cette fente. A son entrée dans l'orbite elle se divise en trois rameaux, dont le principal ou supérieur est appellé Nerf *frontal.* Ce petit nerf avance sur le muscle releveur de l'œil, en fournissant des filets au releveur de la paupiere supérieure. Etant parvenu à la partie supérieure moïenne de l'orbite, il se divise en deux rameaux, dont le plus grand passe par le trou sourcilier, & se distribue au muscle frontal & à la peau du front. L'autre rameau qui est plus petit, s'incline vers le grand angle

de l'orbite ; où il passe par une petite membrane ligamenteuse jointe à la troclée, d'où il se jette vers le nez & se distribue aux muscles sourciliers & des paupieres.

La seconde branche du nerf ophthalmique est communément appellée nerf *nazal*. En se détachant du tronc ophthalmique, il forme pour l'ordinaire un petit ganglion, d'où il part un filet de nerf qui va se joindre à un rameau de la troisiéme paire qui forme le nerf ciliaire. Le nerf *nazal* passe aussi-tôt sur le nerf optique, & dans cette route il jette quelques filets qui vont au releveur de l'œil: après cela il s'incline vers la parois interne de l'orbite, & étant sous le muscle grand oblique de l'œil, il se divise en deux rameaux, dont l'un entre par le trou orbitaire interne antérieur, traverse les cellules de l'os étmoïde, monte à côté de l'os cribleux, entre dans le crâne d'où sa maîtresse branche étoit sortie, va à la partie latérale antérieure de l'apophise *Crista-galli*, fait un coude pour s'unir au nerf olfactif, & accompagnant les filets antérieurs de ce nerf, se plonge avec eux, pour sortir une seconde fois du crâne par les trous antérieurs de l'os cribleux, & se distribuer dans le nez.

Qu'on me pardonne la description as-

ſez ample du principal rameau de la premiere branche de la cinquiéme paire : ſes différens contours font d'autant plus de plaiſir au Difſéqueur, que c'eſt par ce nerf que l'on peut expliquer pourquoi l'on éternue en regardant un grand jour, & pourquoi l'œil devient larmoïant lorſqu'on farſouille dans le nez avec quelque choſe qui irrite ; car la communication que nous venons de faire voir des nerfs des yeux avec les olfaćtifs, met en évidence tout ce qui pourroit laiſſer de l'obſcurité dans l'explication de ces deux phénoménes.

Pourſuivons l'autre rameau, ou plûtôt le reſte du *Nerf nazal.* Cette partie du *Nerf* qui n'a pas entré dans le trou orbitaire interne antérieur, s'avance près cette petite poulie cartilagineuſe appellée *trochlée*, où elle ſe diſtribue en pluſieurs filets nerveux qui vont au ſac lacrimal, à la caroncule, à différens muſcles des paupieres, du nez, des ſourcils, & même à la peau voiſine.

La troiſiéme branche enfin du *Nerf* ophthalmique, eſt appellée *Lacrimale* : elle s'avance ſur la parois externe de l'orbite, & ſe porte ſur le muſcle dédaigneur, d'où elle va à la glande *Lacrimale*, à laquelle elle donne pluſieurs ramifications. Cette branche va enſuite gagner l'angle

externe de l'orbite ; là elle se divise en une infinité de filets qui vont au muscle orbiculaire des paupieres, au crotaphite, au masseter & à la peau voisine.

C'est ainsi que j'ai suivi la premiere branche que fournit la cinquiéme paire de *Nerfs* : ceux qui la disséqueront avec soin, reconnoîtront que je n'ai oublié qu'un assez grand nombre de petits filets nerveux qui m'eussent obligé à donner trop d'étendue à cette matiere : ainsi nous allons la terminer, cette matiere, par une exposition des deux autres branches de cette cinquiéme paire, & nous nous étendrons encore un peu sur l'une & sur l'autre, parce que la description qu'en fait M. *Heister*, est un peu différente de celle que nous allons donner.

La deuxiéme branche de la cinquiéme paire de *Nerfs* est moïenne en situation. Cette branche s'appelle *maxillaire supérieure*, parce qu'elle passe par un trou nommé *maxillaire supérieur*, construit obliquement dans l'os sphénoïde, & tourné vers la fente *orbitaire inférieure*, autrement appellée *spheno-maxillaire*, pour se distribuer presqu'à toutes les parties de la mâchoire supérieure. Cette esquisse de la *maxillaire supérieure* suffira pour le présent, avertissant néanmoins que nous ne pouvons passer à M. *Heister*, la route

qu'il fait tenir & l'uſage qu'il donne à un des rameaux de cette branche.

La ſeconde branche, dit-il, ſe peut appeller *maxillaire ſupérieure* .... » elle » envoïe encore un rameau vers l'*oreille*, » qui s'étant joint à un petit rameau de » la ſeptiéme paire, forment enſemble la CORDE du tambour. *Maxillaris ſuperior dici poteſt. .... Attamen ramulum quoque ad* aurem *reflectit : qui ramulo ſeptimi paris junctus*, CHORDAM TYMPANI (*a*) *conſtituit*. Pour décrire ſi mal la *corde* du tambour, ce n'étoit pas la peine de reprocher à *Verheyen* de n'en avoir point parlé. *Neque* Chordæ *tympani*, *mentionem facit*. Heiſt. præfat. p. XIX.

La *maxillaire ſupérieure* ni aucun de ſes rameaux, n'ont jamais aidé à former la *corde* du tambour, ſi ce n'eſt dans toutes les éditions de M. *Heiſter*, qui ne les a données au Public, à ce qu'il dit, qu'après avoir vérifié lui-même ſur les cadavres, ce qu'il y a imprimé. Je vais lui faire voir que la *corde* du tambour eſt uniquement formée par un rameau de la troiſiéme branche de la cinquiéme paire de *Nerfs*, appellée *maxillaire inférieure*.

La troiſiéme branche enfin de la cinquiéme paire de *Nerfs*, eſt poſtérieure en

(*a*) Compend. anat. Heiſter. p. 149. edit. 3. & p. 262. edit. 4.

ſituation : cette branche de *Nerf* s'appelle *maxillaire inférieure*, parce que le plus grand nombre de ſes diſtributions, ou plûtôt ſa tige principale, entre dans le canal oſſeux de la mâchoire inférieure. Cette branche de *Nerf* excéde en groſſeur les deux branches dont nous venons de parler, & paſſe par le *trou ovale* conſtruit dans l'os ſphénoïde, autrement nommé *trou maxillaire inférieur*, pour ſe diſtribuer en partie à la mâchoire inférieure, à ſes muſcles, &c. dans l'ordre ſuivant.

Dès que cette branche eſt ſortie du crâne par le trou *ovale*, elle jette quatre rameaux aſſez conſidérables & aſſez près l'un de l'autre. Le premier de ces rameaux monte, ſe diviſe en pluſieurs filets qui ſe répandent dans le muſcle crotaphite. Le ſecond rameau en ſe détournant un peu de cette route, fait pluſieurs diviſions dont les filets ſe répandent à l'oreille externe, à la conque, à la peau voiſine. Le troiſiéme rameau paſſe entre le condile & le coroné de la mâchoire inférieure, s'incline & ſe diviſe en pluſieurs filets qui vont aux muſcles buccinateur, maſſeter, triangulaire, inciſifs, &c. à la lévre ſupérieure & à la peau. Le quatriéme rameau a ſa naiſſance tout près le troiſiéme, & ſes diſtributions vont à peu près aux mêmes parties.

J'ai passé la description de ces quatre premiers rameaux de la *maxillaire inférieure* assez legérement, afin de venir au rameau de ce *maxillaire inférieur* qui forme la *corde* du tambour, & de le décrire autant exactement qu'il me sera possible. Ainsi la *maxillaire inférieure* après avoir fourni les quatre rameaux considérables, dont je viens de parler, se trouve beaucoup diminuée de grosseur, & s'avançant entre les deux muscles ptérigordiens, elle jette quelques filets qui vont à plusieurs muscles de l'une & l'autre mâchoire. Etant prête à entrer dans le canal osseux de la mâchoire inférieure, elle se divise en deux rameaux, dont celui qui représente la tige, entre dans ce canal osseux, fournit un filet à toutes les dents du côté de la même mâchoire, sort par le trou mentonnier pour se distribuer à la lévre inférieure, & en conséquence est appellé *maxillaire inférieure.* L'autre rameau s'avance par dessus le muscle ptérigoidien interne, va à la *langue*, ce qui l'a fait nommer *Nerf lingual* ; mais avant d'entrer dans cet organe, il jette un petit rameau qui remontant en arriere, forme comme un Y avec le rameau *lingoual* d'où il vient de partir ; puis il va à côté de la trompe d'*Eustache*, entre par la fente gle-

noidale pour gagner la *caisse* du tambour qu'il traverse. Voilà le rameau de *Nerf* (rejetton du *Nerf lingoual*, subdivision de la branche *maxillaire inférieure*) qui *forme*, *fabrique* & *construit* la CORDE *du tambour*, & non pas un rameau partant de la *maxillaire supérieure*, comme le dit M. *Heister* dans toutes ses éditions.

Si cet Auteur, en nettoïant l'Etable d'Augias (c'est l'épithete honorable qu'il a donné à ma premiere édition) (*a*) y avoit balaïé une aussi *grosse ordure*, qu'il eût triomphé ! Les quatorze pages qu'il a emploïées à étaler mes prétendues erreurs, eussent bien des fois doublé, car il est fertile en réfléxions ingénieuses, en beaux tours, & en ironies. Mais je méprise ces miséres, & la description que je vais achever de la vraie *corde du tambour*, plaira davantage au Public.

Cette *corde* que nous avons dit traverser la caisse du tambour, passe ensuite sur le marteau, précisément entre l'insertion du tendon de son muscle interne, & cette partie qu'on appelle son col, où elle s'appuïe : de-là, elle passe au-dessus de la longue jambe de l'enclume sans

(*a*) Quam plurima adhuc essent monenda, imo *Augiæ stabulum* expurgandum, si omnes Chirurgi nostri lapsus proferre & refellere vellem. Heist. Comp. p. 156. 4. edit. Tom. II.

toucher au timpan, ou ſi elle le touche ce n'eſt que par le moïen d'une membrane. Enfin cette *corde du tambour*, parvenue à un petit trou qui ſe trouve à la partie poſtérieure de la caiſſe, à deux lignes d'un autre trou par où paſſe le tendon du muſcle de l'étrier, entre dans l'apophiſe maſtoïde : là elle entre dans un petit canal très-ſolide, dirigé de haut en bas & en arriere ; & aïant fait trois bonnes lignes de chemin dans ce petit canal, elle va ſe joindre à la portion dure du *Nerf* auditif, près ſa ſortie par le trou ſtilo-maſtoïdien ou aqueduc de *Fallope*.

On avouera, je me flatte, que cette deſcription de la *corde du tambour*, ne peut être telle, qu'après une contemplation de l'original ; & on conviendra que cette *corde* n'eſt autre choſe qu'une communication d'un rameau partant de la *maxillaire inférieure*, & ſpécialement du rameau qu'elle fournit, appellé *Lingoual*, avec la portion dure du *Nerf* auditif ou ſeptiéme paire : ou ſi l'on veut, pour éviter toute chicanne, la *corde du tambour* eſt un rameau de communication entre la *ſeptiéme paire*, & le rameau lingoual de la *maxillaire inférieure*.

M. *Heiſter*, pour qui je ſuis plein de conſideration, peut vérifier ce que j'ai l'hon-

neur de lui avancer ; & s'il veut se donner une satisfaction complette, je l'exhorte à injecter le sujet dont il se servira : si son injection est fine & qu'elle ait bien donné, il verra avec plaisir que la *corde du tambour* que je viens de décrire assez exactement, est accompagnée dans toute sa route, par une branche d'artére qui vient de la carotide interne ; & que cette *corde*, en entrant dans la caisse, est aussi accompagnée du *tendon* du muscle oblique ou antérieur du marteau.

Les critiques sont avantageuses quand elles servent à éclaircir les matieres. Je souhaite avoir satisfait le Public en cela, & le prie d'être persuadé que je n'ai d'autre ambition. Poursuivons l'explication de notre vingtiéme Planche.

FF. La sixiéme paire de nerfs a son commencement à la partie antérieure de la baze de l'éminence *Piramidale* de la moëlle allongée : elle perce ensuite la dure-mere vers l'endroit où l'apophise occipitale se joint à l'os sphénoïde ; & se glissant dans la duplicature de cette membrane, elle entre dans le *sinus caverneux* ; là elle jette un petit rameau qui se joignant avec deux petits filets de la premiere branche de la cinquiéme paire, forment le commencement du nerf *inter-*

coſtal, qui baigne, comme l'on voit, dans le *ſinus caverneux* de la dure-mere. La ſixiéme paire paſſe enſuite par la partie large de la *fente orbitaire ſupérieure*, & parvenue dans l'orbite, elle ſe jette au muſcle dédaigneur, &c.

GG. La ſeptiéme paire de *Nerfs* eſt appellée l'*auditive*. Elle commence au côté poſtérieur de la *Protuberence annulaire*, par deux branches, dont la plus groſſe qui eſt celle de deſſus, ſe nomme la *portion molle*, parce qu'elle eſt en effet plus tendre & plus molle, non ſeulement que celle qui l'accompagne, mais même que toutes celles qui partent de la moëlle allongée, ſi on en excepte les olfactifs. Cette portion entre dans un grand trou, appellée l'*auditif interne*, conjointement avec la *portion dure*. Ce trou dans ſon fond ſe diviſe en deux culs-de-ſac, un inférieur & un ſupérieur. L'inférieur qui eſt le plus large & le plus ſpacieux, eſt criblé d'un infinité de petits trous qui donnent paſſage aux filets de la portion molle, pour ſe perdre dans l'oreille interne. Le cul-de-ſac ſupérieur qui eſt le plus petit, s'étant retréci, forme un trou, & quelquefois deux. Ce trou que je ne puis décrire,parce que cela regarde l'oſteologie, & nous écarteroit trop de notre ſu-

jet, eſt le commencement de l'*Aqueduc de Fallope*; il fait enſuite un grand contour dont le progrès qui eſt fort curieux, renferme la *portion dure*, qui ſort enfin du crâne par le trou ſtilo-maſtoïdien.

HH. La huitiéme paire de nerfs eſt appellée *vague*, parce qu'elle jette des rameaux à la poitrine & au bas-ventre. Elle commence par neuf ou dix filets qui ne font qu'un ſeul plan aux côtés de la moëlle allongée, au-deſſus de la *protuberance annulaire*. Ce plan reçoit le nerf ſpinal, ou l'acceſſoire de *Willis*, & tous ſortent du crâne par le *trou déchiré*: Voici la mécanique de ce trou, quoique cela regarde l'oſteologie. *Derriere l'apophiſe pierreuſe on voit une fente irréguliere appellée* trou déchiré : *elle eſt partagée en deux par une avance ou petite languette oſſeuſe qui appartient à la roche. L'ouverture antérieure donne paſſage à tous les filets de la huitiéme paire, & au nerf ſpinal; mais la poſtérieure donne paſſage au ſinus lateral de la duremere, qui va former la jugulaire interne; de ſorte qu'au deſſous du crane, la* jugulaire interne, *la* huitiéme paire de Nerfs, *&* l'artére carotide *ſe touchent & forment un beau triangle, duquel la neuviéme paire de Nerfs n'eſt pas fort éloignée.*

ii. La neuviéme paire de Nerfs, nommée plus particulierement *linguale* ou *gu-*

ſtatrice, commence au côté de l'éminence *Piramidale*, par deux racines très-diſtinctes qui ſe réuniſſent en un ſeul cordon à leur ſortie du crane, qui ſe fait par le trou *condiloïdien*, que l'on voit quelquefois double; mais quand cela arrive, le ſecond trou ne ſert que pour le paſſage de quelques petites veines qui ſe dégorgent dans le ſinus latéral. Voilà les *Nerfs* qui ſortent par des trous conſtruits dans le crâne

L. Les artéres vertébrales : elles ſont deux, une de chaque côté. Cette artére eſt un rameau de la ſoûclaviere, qui monte le long de ce canal oſſeux formé par les trous des apophiſes tranſverſes des vertébres du cou. Chaque artére vertébrale eſt accompagnée dans ce trajet, par une veine qui porte le même nom, & par un filet de nerf qui part du ganglion de la dixiéme paire que je vais indiquer.

L'artére vertébrale parvenue au haut de ce canal oſſeux, fait trois contours dont il n'eſt point ici queſtion, paſſe enſuite dans l'échancrure poſtérieure de l'apophiſe oblique de la premiere vertébre du cou, *ſur le cordon* de la dixiéme paire de Nerfs, & perce la dure-mere dans le même endroit que cette dixiéme paire, pour entrer enſuite dans le crâne par le

grand trou occipital. Cette artére arrivée dans le crâne, se glisse entre la grande apophise occipitale & les corps olivaires & piramidaux de la moëlle allongée, auxquels elle jette quelques petits rameaux; & parvenue entre l'extrémité de cette grande apophise, & ce qu'on appelle le pont de *Varole*, elle s'incline vers le milieu pour s'unir avec l'artére vertébrale de l'autre côté; de laquelle union il ne reste plus qu'un tronc, qui jette des rameaux considérables à droit & à gauche, ce qui est bien représenté dans la dix-neuviéme Planche, car dans celle-ci on a été obligé de couper le tronc pour voir les dix paires de nerfs en place.

K. La *dixiéme paire de Nerfs* enfin, vient plus particulierement de cette portion de la *moëlle allongée*, qui est entre l'occipital & la premiere vertébre du cou, Je veux dire, dans l'endroit où elle passe par le grand trou occipital. Cette dixiéme paire commence par trois ou quatre filets nerveux, qui se réunissent en un seul *cordon*: après quoi ce cordon sort par le même *trou de la dure-mere* qui donne entrée à l'artére vertébrale, comme je l'ai déja expliqué, & non pas par un trou particulier du crâne comme les neuf premieres paires de nerfs, qui sortent toutes

par des trous que le grand Ouvrier a fabriqués, percés exprès dans la baze du crâne.

Ce cordon ainsi construit de la réunion de trois ou quatre filets nerveux qui viennent de la *moëlle allongée*, s'avance ensuite vers l'apophise oblique supérieure de la premiere vertébre du cou, gagne son échancrure postérieure, dans laquelle il passe de derriere en devant, toûjours sous l'*artére vertébrale* dont je viens de parler : après quoi il forme un ganglion, d'où il part des filets nerveux qui vont aux muscles grands & petits droits, & aux muscles obliques de la tête. Un de ces filets nerveux qui partent du ganglion, descend pour entrer dans ce canal osseux formé par la rencontre des trous qui sont aux apophises transverses des vertébres du cou, & accompagner l'artére vertébrale & les veines qui s'y trouvent.

Il est évident par cette description tirée d'après les cadavres, que la *dixiéme* paire de nerfs, part & *tire son origine*, comme les neuf paires précédentes, de la *moëllo allongée*, à la différence que celle-ci ne sort pas par un trou particulier construit dans la baze du crâne, comme cela se voit à toutes les autres.

Les fautes que M. *Heister* s'est efforcé

de trouver dans mon Ouvrage, & dont on a vû le faux par differentes notes, à mesure que l'occasion s'en est présentée, m'ont paru si peu dignes d'un véritable Anatomiste & d'un Censeur judicieux, que plusieurs m'ont échappé dans les endroits où elles convenoient. La dixiéme paire de nerfs dont je viens de donner une juste esquisse, me rappelle une repréhension de cet Auteur qui lui tient fort à cœur, parce qu'il prétend que je ne lui fais point honneur d'une de ses grandes découvertes. La voici.

» Il nous apprend, p. 18. (c'est M. » *Heister* qui parle) que les neuf paires » de nerfs viennent de la moëlle allon- » gée du cerveau dans le crâne, comme » s'il avoit fait lui-même cette découver- » te, & qu'il l'eût observée le premier : » tandis qu'il y a long-tems que j'ai sou- » tenu MOI-*même*, & peut-être le *pre-* » *mier*, contre l'opinion commune des » Anatomistes, qui enseignoient après » *Willis*, qu'il y avoit dix paires de nerfs » qui partoient du cerveau, qu'on *n'en* » *devoit réellement reconnoître que* neuf » *venant du cerveau ou de la moëlle allon-* » *gée.* Cependant *sans* ME *citer*, *sans* » *parler de* MOI, * il paroît vouloir se

* Avant ma réponse à une si grande offense, je voudrois bien que ce Censeur me citât un seul

» faire honneur de cette découverte,
» comme venant de lui. « * *Pag.* 18. *Ex medulla oblongata cerebri novem paria nervorum in cranio provenire docet, quasi hoc ejus esset inventum aut primo ab ipso notatum : cum jamdudum* EGO, *& forte* primus *contra vulgarem Anatomicorum sententiam, qui post* Willisium *scripserunt, & decem cerebri nervos esse docuerunt, sustinuerim*, novem tantum cerebri seu MEDULLÆ OBLONGATÆ in cranio esse nervos, *ubi vero* ME silet, *& pro sua inventione venditare videtur.* Heist. Comp. p. 154, edit. 4.

J'admire la complaisance avec laquel-

Anatomiste qui lui ait attribué cette découverte. M. Winslovv m'a dit qu'il ne connoissoit point M. Heister pour l'Auteur de ce fait, & ne l'a point cité. Il n'avoit garde ; son erreur est trop grossiere.

* Cette façon de sonder les cœurs, & de vouloir interpréter jusqu'aux pensées les plus secrettes d'un Auteur, est familiere à M. Heister. *Verheyen* n'a presque donné que le fruit de ses dissections ; & dans ce travail immense, les conduits *hepato-cistiques* se sont trouvés, sans avoir dit que Glisson & Bohnius en avoient parlé. Aussitôt notre Censeur, après avoir accablé Verheyen d'une légende d'Auteurs qu'il n'avoit point lûs, & dont son étalage a bien des vûes, annonce que cet Anatomiste a voulu donner ces *conduits* comme une de ses découvertes. *Quæ* VERHEYNUS, *dum , in descriptione horum illos silet, pro suis inventis venditare videtur.* Heist. Præfat. p. VII. Quel esprit ! Pourquoi n'a-t-il pas postulé la place de son ami l'ancien Journaliste ? C'est le même caractere, & il l'eût remplie dans le même goût.

le M. *Heifter* a répété dix à douze fois ce mot *moi*, EGO, dans quatorze pages qu'il a emploïées à critiquer ma premiere édition. Mon admiration cependant ne va pas jufqu'à l'étonnement; cette façon *modefte* de s'annoncer eft familiere à quelques perfonnes de fon efpéce. Si ce Cenfeur paffionné avoit lû les douze Lettres des Chirurgiens de Paris, il eût vû comment on y a badiné ce MOI imprimé avec tant d'amour propre, & qu'il eût été facile de le badiner auffi; car la fource de ces douze Lettres eft encore trèsexiftante dans notre Académie. Mais c'eft fur le ton férieux qu'il faut lui répondre; donner à fa *découverte*, toute fa valeur & fon prix, & la lui reftituer puifqu'il en eft fi jaloux : *ubi vero* ME *filet*, *& pro fua inventione venditare videtur.* Heift. idem.

J'avois dit à la page 18. de ma premiere édition, en parlant de la divifion générale du corps humain, ce que je dis aujourd'hui, page 28. Tome I. fçavoir : *La plus haute cavité eft appellée la tête, dont les parois font le crâne qui contient...., la naiffance de neuf paires de nerfs.*

Comme je ne faifois dans l'endroit cité, qu'une énumération précipitée des parties feulement contenues dans le crâne,

j'ai dû renvoïer au cerveau, la deſcription plus étendue des nerfs qui en partent, ainſi que je m'en ſuis acquité dans ce Chapitre : mais de prétendre, comme le fait M. *Heiſter*, que j'aie eu d'autres vûes dans cette courte énumération, que de parler des nerfs qui percent la baze du crâne, c'eſt ſuppoſer dans mon intention ce qui n'y a jamais été. D'ailleurs, ces neuf paires de nerfs qui ſortent par des trous particuliers de la baze du crâne, me ſont connus long-tems avant que M. *Heiſter* ait écrit de l'Anatomie. Il y a 25 & 30 ans que Meſſieurs *Duverney*, *Winſlovv* & *Arnaud* n'ont enſeigné & démontré autre choſe dans l'Amphithéâtre du Jardin du Roi; que Meſſieurs *Gigot*, *Chevalier*, *Poncelet*, *Bertrand*, *Petit*, *Puzos*, *Lapeyronie*, & quantité d'autres célébres Chirurgiens, ont enſeigné & démontré cette doctrine dans notre Amphithéâtre de Saint Côme. M. *Verdier* mon premier Maître d'Anatomie à Paris, m'a fait voir dans le tems que j'avois l'avantage d'être ſon Diſciple, les neuf premieres paires de nerfs perçant la baze du crâne, ſur plus de cinquante cadavres humains, & ſur autant de têtes de veau, de mouton & de chiens. Auquel de ces grands Hommes, qui en

ſeignoient avant qu'on ſçût qu'il y eût un *Heiſter* dans le monde, attribuerai-je cette découverte ? Perſonne ne m'a dit qu'elle fût la ſienne : je l'ai rendue de même au Public, ſans y prétendre d'autre gloire, que de lui montrer que je le ſçavois ; & non pas, comme dit mon Cenſeur, que j'aie voulu m'en attribuer la découverte. *Quaſi hoc ejus eſſet inventum aut primo ab ipſo notatum.* Heiſt. idem.

Mais, la découverte dont M. *Heiſter* fait tant de bruit, prouve au mieux qu'il n'eſt pas un Anatomiſte fort praticien, & s'il eſt aſſez ſincére pour avouer la faute que je vais lui montrer, il doit reſtituer à la mémoire du célébre *Willis*, ce que ſon inexactitude dans la diſſection a voulu lui ôter. Enthouſiaſmé de ſes erreurs, il dit contre mon Ouvrage : » Il y a long-tems que j'ai ſoutenu MOI- » *même*, & peut-être le *premier* * contre » l'opinion commune des Anatomiſtes, » qui enſeignoient après *Willis*, qu'il y » avoit *dix* paires de nerfs qui partoient » du cerveau, qu'on n'en devoit *réelle-*

* M. Heiſter a plus d'avantage qu'il ne penſe, car il eſt auſſi le *dernier*, perſonne n'aïant voulu le ſuivre dans une ſi belle découverte. Quelle gloire d'être dans une ſi belle trouvaille, *alpha & omega.*

» *ment*

» *ment reconnoître que* neuf *venant du cer-*
» *veau ou de la* MOELLE ALLON-
» GE'E. « *Cum jamdudum* EGO, *&*
forte primus *contra vulgarem Anatomico-*
rum sententiam, qui post Willisium *scripse-*
runt, & decem *cerebri nervos esse docue-*
runt, sustinuerim, novem tantum cere-
bri seu MEDULLÆ OBLONGATÆ
in cranio esse nervos. Heist. Comp. idem.

Dès ma premiere édition, j'ai soutenu que la moëlle allongée fournissoit *dix paires de nerfs*, & je n'ai augmenté dans celle-ci, la description des cinquiéme & dixiéme paires, que pour montrer des erreurs essentielles à un Critique qui reclame la faute d'Anatomie la plus grossiere, la plus *énorme*, pour me servir de ses termes, & que je n'ai point dit dans le sens qu'il veut le faire entendre.

Cette reclame m'a porté à examiner l'endroit de son Ouvrage, où il parle des nerfs qui partent de la *moëlle allongée.* Le voici, il est digne de remarque.

» Lorsque le cerveau a été *comme il*
» *faut* tiré du crane, on apperçoit aisément
» à sa partie inférieure, *vulgairement X.*
» *paires de nerfs*; mais pour parler *plus*
» *juste, plus raisonnablement*, RECTIUS,
» il y en a SEULEMENT IX. « *In*
hujus parte inferiori, dum cerebrum è cra-
nio decenter *eximitur, spectanda nervo-*

rum cerebri, vulgò X. RECTIUS IX. *tantum paria*. Heiſt. Comp. p. 137. édit. 4. Tom. I.

Je ne ſçais ſi j'ai tiré *comme l faut*, *adroitement*, le cerveau du crane, lorſque M. *Stockauſen* mon Eléve, a deſſiné ma vingtiéme Planche, & qu'il a mis la dixiéme paire de nerfs, partant de la moëlle allongée. Je ne penſe pas néanmoins que ſes yeux l'aïent trompé, & qu'il ait eu encore moins l'idée de placer au rang des Anatomiſtes *vulgaires*, celui qui l'inſtruiſoit alors. En tout cas, c'eſt une conſolation pour moi d'avoir un illuſtre Compagnon; & ce *vulgò* X. des deux, trois & quatriéme éditions de mon habile Cenſeur, n'a pas empêché le célébre M. *Winſlow* de ſe mettre au même rang, en décrivant ainſi la *dixiéme* paire des nerfs.... » Dixiéme paire. Nerfs *ſous-occipitaux*. » Ils naiſſent au-deſſous de la neuviéme » paire, principalement de la partie an- » térieure & un peu de la partie laterale » de l'extrémité de la *moëlle allongée*, » vis-à-vis la partie poſtérieure des apo- » phiſes condiloïdes de l'os occipital, » &c. « (*a*)

M. *Heiſter* ne me dira plus que je l'oublie, que je ne parle point de lui, *ubi vero* ME *ſilet* : je viens de rendre juſtice

(*a*) M. Winſlow Expoſition Anatom. p. 633.

à ſa belle découverte : je la lui laiſſe toute entiere, & à l'illuſtre *Willis* celle de *dix* paires, que j'ai vérifiée il y a long-tems, ſur un très-grand nombre de cadavres, de façon à être toujours perſuadé que la *moëlle allongée* fournit DIX paires de nerfs.

PARALLELE

Des erreurs que j'ai indiquées dans le Livre de M. HEISTER, *& de celles qu'il a cenſurées dans la premiere édition de cet Ouvrage.*

Les Lecteurs ſont préſentement en état de juger de l'habileté en Anatomie, de mon redoutable Cenſeur, & principalement de ſon eſprit modeſte & ſincére. Les fautes que j'ai pris la liberté de lui montrer, ne ſont point ſuivant lui, des *fautes*, ou elles ſont ſi peu *importantes*, qu'il n'y a rien à craindre de les ignorer, ſoit pour la pratique de Médecine ou de Chirurgie. *Vel errores* non ſunt, *vel ſaltem, tam exigui, ut ab earum ignoratione* nullum damnum *in Arte Medica aut Chirurgica ſit metuendum.* Heiſt. Comp. p. 149.

J'en ai jugé autrement dans pluſieurs endroits, & je me flate que les Lecteurs ne me déſavoueront point. Mais je vou-

drois bien demander à cet Anatomiſte, quel préjudice ces variations qui ſe rencontrent quelquefois dans la nature, & dont j'ai donné quelques exemples, peuvent-elles apporter à la pratique de Médecine ou de Chirurgie? S'enſuit-il de là que des erreurs de poſition ou de ſtructure, quoiqu'elles n'attirent point de dommage à la pratique, ne ſoient pas des fautes conſidérables en Anatomie? Un Anatomiſte paſſeroit-il pour exact, pour bon Anatomiſte, s'il donnoit, par exemple, ces variations, pour des poſitions & des ſtructures conſtantes? Que doit-on penſer d'un Anatomiſte qui s'annonce vrai, exact, après lequel il ne faut plus d'expérience, de vérifications, en diſant qu'il n'a rien fait imprimer des Auteurs qu'il a extrait, qu'il ne l'ait auparavant vérifié ſur les cadavres; *quæ non ipſe in cadaveribus* humanis *prius exploraverim*, *&* vera eſſe *invenerim*. Heiſt. Comp. Præfat. pag. xxiv. & qui bien-tôt après marque une fauſſe attache aux muſcles du bas-ventre? Quelle idée a-t-on des diſſections & des vérifications de M. *Heiſter*, après avoir dit que l'épiploon eſt percé d'une infinité de petits trous, qui lui ſont donner le nom de *Rezeau* à cette partie. Qui aſſure que la premiere tunique de l'eſtomac, eſt toute tiſſue de fibres tranſverſales;

cujus fibræ tranfverſæ, pendant que j'ai démontré ſi palpablement, la nature de la plus grande partie de cette premiere tunique, comme l'a reconnu un très-célébre Profeſſeur, & un excellent Auteur (*a*)? Quelle délicateſſe dans les mains de notre Anatomiſte, qui vient d'enrichir ſa quatriéme édition, d'une cinquiéme tunique à l'eſtomac! 1. *Membranacea*; cujus fibræ tranverſæ, & ſub ea 2. *celluloſa*. p. 79. On peut enlever & ſéparer les quatre tuniques de l'eſtomac; mais je défie la meilleure main anatomique, d'enlever dans ſa totalité, le tiſſu celluleux de l'eſtomac. D'ailleurs, ſon uſage, n'eſt point le même que celui des tuniques; & ſi l'on faiſoit des tuniques celluleuſes par-tout où ce tiſſu ſe trouve, tout le corps de l'animal ne ſeroit preſque composé que de tuniques.

Quelle idée peut-on avoir des vérifications d'un Anatomiſte, & de ſa façon

(*a*) *Exterior ventriculi ſecundùm communem ſententiam originem ducit à peritonæo.* D. G. *in ſua Splanch.* cap. VIII. *oſtendit*, quod modo tunicæ orificiorum ſint continuationes peritonæi, tunica vero corporis ventriculi tam in ſuperficie ſuperiori, tam inferiori ſit continuatio omenti. Et enim ſi illa omenti pars, quæ in arcu majori cum ventriculo conjungitur, aperitur tunc flatu tubuli tunica ventriculi exterior tum in ſuperficie ſuperiori, quam inferiori ſeparatur, verum hæc ſeparatio circa orificia non procedit. *Elementa Anthropologiæ Teichmeyeri*, &c. p. 39.

d'examiner les organes, quand il nous donne (à l'orifice inférieur de l'estomac) au lieu d'un muscle charnu & circulaire, une simple membrane circulaire; & qu'il rapporte cette mauvaise structure malgré un avertissement. Mais ce qui est digne de remarque, c'est que M. *Heister* reproche à *Verheyen*, de n'avoir point mis dans ses figures la *valvule du pilore*, & d'avoir seulement dit que c'étoit un cercle fibreux. *Valvulam pylori in figuris suis omittit, & hunc tantum circulum fibrosum esse statuit.* Heist. Præf. xj. Quand en me censurant, il veut me persuader qu'on ne peut voir le *duvet*, soit des glandes vésiculaires, ou des canaux excréteurs, qui filtrent les différentes liqueurs? Tous les hommes de mérite ne sont pas si difficiles à persuader (*a*). Quand, en reprenant *Verhyen* sur le Diaphragme, il fait voir qu'il ignore la figure & la structure *des ouvertures naturelles* de cet important muscle; lui qui a fait les plus lourdes fautes à cet égard?

Enfin pour abréger, de quelle nature sont ces vérifications sur les cadavres, dans un Anatomiste qui décrit la membrane *réticulaire* par-tout; qui la fait graver exprès sur la langue *humaine*: qui ne

(*a*) C. G. dicit, quod in hac muscositate existat fermentum locale ibi depositum à primo conceptionis puncto. Teichmeyer. element. p. 9.

reconnoît que cinq valvules aux grosses veines du cœur, pendant que des Hommes illustres qu'il cite lui-même, m'approuvent dans cette découverte (*a*) : qui ingnore au moins les deux tiers des sinus de la dure-mere : qui ne connoît que les trois premiers replis de cette membrane : qui admet par-tout le cerveau, la membrane *arachnoïde*, quoiqu'il y ait, dit-il, même à présent, plusieurs Anatomistes qui la nient absolument : qui dépeint pour les *nates*, *testes*, & nerfs olfactifs de l'homme, ceux du mouton & du veau : qui assure que la *corde du tambour* est faite par la maxillaire supérieure : qui veut que la moëlle allongée ne produise que neuf paires de nerfs ; & quantité d'autres structures & organisations de cette espéce, que j'ai fait observer à mesure qu'elles se sont présentées, sans parler de celles que j'ai oubliées ; car il y en a bien d'autres ?

Que doit-on dis-je penser de M. *Heister*, après s'être annoncé comme si on ne devoit plus vérifier ce qu'il décrit, & le regarder comme certain ? La conclusion est bien simple : c'est que ces fautes étant réelles, il faut les corriger dans une cin-

(*a*) D. G. in sinistro quatuor, duas majores & duas minores, valvulas & in dextro sex numerat, tres majores & tres minores, *Elemen. antrop. Teibemer*, p. 75.

quiéme édition, ou la laisser aussi imparfaite que les précedentes.

Il est vrai qu'il est assez difficile à un homme tel que mon Censeur, de l'avouer; d'autant plus que je suis le premier qui les ai marquées publiquement. L'amour propre souffre, sur-tout après m'avoir dit, *afin qu'il apprenne à sentir* qu'il ne convient pas à un homme comme lui d'attaquer mal à propos des gens du premier mérite. *Attamen ne .... impune hoc sibi licere existimet, ut alios bene meritos atque adhuc bene merentes viros, &c.* Heist. p. 157.

M. *Heister*, un peu trop prévenu en sa faveur, se persuade aparamment que le Créateur s'est servi d'une terre beaucoup plus fine & plus pure pour le construire, que pour faire un Chirurgien de Paris. Il ignore que nous sommes venus de la même souche, & il doit sentir ma modestie touchant cette époque *; que les préceptes & les régles de la Chirurgie & de la Médecine sont les mêmes. *Chirurgia primùm Medicinæ pars est habita & ambæ sub iisdem autoribus natæ sunt: nec Chirurgiæ alia quam Medicinæ præcepta, nec alia demonstrandi sunt leges.* Fernel. Path. Lib VII. Ses connoissances Ana-

* On le prouvera dans l'Origine de la Chirurgie & de la Médecine.

tomiques, celles qui regardent les maladies & les remédes qu'on y emploïe, l'ont fait *Médicin* : les mêmes connoissances m'ont fait *Chirurgien*; & j'ai la vanité de penser que nos conditions ne sont pas fort différentes. *Ut Chirurgus manuum usu & exercitatione, ratione præstet & excellat.* Ibidem.

Passons au grand nombre de fautes que ce Censeur a relevées dans mon Ouvrage : il ne les regarde pas d'un œil si favorable que celles que je lui ai montrées; ce sont, dit-il, des fautes énormes, *errores enormissimi.*

M. *Heister* plein d'indulgence pour moi, dit qu'il faudroit faire un volume pour indiquer les fautes que j'ai faites, & les censurer comme elles le méritent; mais il se contente d'en indiquer quelques-unes. Quelle bonté! *Si enim omnes ejus errores hic commissos indicare & debita censura perstringere quis vellet*, MAGNUS LIBER *conscribendus esset* : *itaque tantum nonnullis indicabo.* Heist. Comp. p. 147.

Or dans ce peu de fautes que M. Heister a eu la bonté d'extraire du *grand Livre* qu'il auroit pû composer, il est à présumer qu'il a choisi les plus *énormes*, comme il en avertit; & quoique le Lecteur les ait vûes, partie dans le discours, & presque toutes dans des notes, je vais

ici les exposer dans le même tableau ; afin qu'il soit plus en état de juger de leur *énormité*.

I.

Ces fautes *énormes* sont, que dans la description que j'ai donnée des vaisseaux limphatiques, mon judicieux Censeur n'y a rien trouvé, qu'il n'*ait décrit*, ou d'autres Anatomistes. Voilà une jolie façon de se mettre sur les rangs, pour un fait d'Anatomie qu'il ignoroit absolument, & pour lequel j'avois cité le célébre *Boerhaave* ; mais on peut voir ce que j'en dis aux pages 12. & inclusivement jusqu'à la 16. T. I.

II.

Le *duvet* que l'on trouve dans les canaux sécrétoires, & dans les vésicules de plusieurs glandes, n'aïant jamais été connu de M. *Heister*, j'ai commis une très-grande faute d'en faire mention. Je le lui avois cependant démontré à s'en convaincre, en parlant des glandes du foïe dans ma premiere édition ; & l'on peut voir à ce sujet, les notes des pages 17 & 291. T. I.

III.

Après l'exposition, & la définition générale de tous les solides que l'on découvre dans l'animal, j'ai dit que *plusieurs*, par un arrangement particulier, formoient des parties bien différentes, que les Anatomistes appelloient des *viscéres*, des *or-*

ganes. Sur un tel énoncé, M. *Heister* qui est également habile dans les régles de *soustraction* & d'Anatomie, est en peine de sçavoir quelle espéce de viscére on peut dire que les *poils*, les *ongles*, les *os*, la *moëlle*, servent à former. Voïez la note de la p. 25. T. I. IV.

La matiere que je traite ne regardant nullement le *cou*, je l'avois oublié dans la division générale du tronc. Mon Adversaire a beaucoup badiné sur cette omission, dont il s'étoit déja fait un grand trophée à l'égard de VERHEYEN. *Eum tantum in tres partes, caput, thoracem & abdomen, dividit; ad collum omittit.* Heist. Præfat. X. Le Lecteur peut juger de l'énormité de cette faute; c'est cependant la seule dont je passe condamnation comme on peut le voir à la note de la page 28. T. I. V.

En voulant comparer la *rotule* à quelque figure, j'avois dit qu'elle imitoit celle que l'on peint sur les cartes; mais l'équitable M. *Heister* me fait dire qu'elle a la forme du *cœur*. Voïez la note de la page 39. T. I. VI.

C'est une faute d'un grand poids, d'assigner *trois* os à chacun des doigts du pied; parce qu'il arrive souvent dans la *vieillesse*, dit mon Censeur, qu'on n'en trouve que *deux* au pouce. Voïez la note de la pag. 40. T. I.

VII.

Une faute que M. *Heister* ne peut me pardonner, & qui marque mon peu d'habileté en Antomie, c'est d'avoir nié le *corps réticulaire de Malpighi*. Quelle audace ! Un Chirurgien ose nier une découverte brillante & amusante de *Malpighi*? Un Chirurgien de Paris ose nier le *corps réticulaire*, que l'exact Anatomiste M. *Heister* peut toujours démontrer non seulement sur les cadavres frais, mais même par des préparations? *Verum non solùm in recentibus cadaveribus, sed etiam in præparatis meis hoc* semper *ostendere possum*. Heist. Comp. p. 155. Cela n'est pas supportable ; & une telle espéce de Chirurgien mérite bien la lessive de M. *Heister*. J'ai déja fait connoître que *Verheyen* n'avoit guéres fait imprimer que le fruit de ses dissections. Dans ce travail, n'aïant point trouvé le *corps réticulaire*, il n'en a point parlé. M. *Heister* s'en étonne fort, lui qui a tenu une route bien différente pour composer son abregé d'Anatomie.* *Miror quoque*, *eum* corpus reticulare

* Cet Abrégé est une collection fastueuse d'Auteurs, dans laquelle l'amour propre n'y perd rien. *Me plus laboris in hoc parvo conficiendo libello impendisse, quam* Mangetus *in vastis suis voluminibus adhibuisse videtur*. Præfat. XXV. Et pour porter les Lecteurs à y ajoûter foi, il assure qu'il a tout vérifié sur les cadavres. Ces traits néanmoin sont voir qu'il ne faut s'y fier que de bonne sorte.

MALPIGHII *in lingua, cæteraque ejus tegumenta omisisse: cum tamen hæc jam tam diu à* Malpighio, Bellino, Burdono, Mangeto, *aliisque quam plurimis Scriptoribus, ab eo tempore, descripta sint.* Heist. Præfat. VI. Les mêmes moïens qui ont porté *Verheyen* à garder un profond silence touchant le *corps réticulaire*, me l'ont fait *nier*: au surplus, on peut voir ce que j'en dis aux page & note 49. T. I. mais principalement à la page 25. T. II. où M. *Heister* l'a disséqué sur une langue *humaine*, l'a fait dessiner, & en a fait graver exprès une très-belle Planche. Peut-on douter de ce *corps réticulaire*, après une telle vérification?

VIII.

J'ai avancé que la *plûpart des Anatomistes* vouloient que le corps muqueux des Etiopiens fût blanc. Ma proposition est fausse, parce que je n'ai pas eu l'attention d'excepter M. *Heister*. *Quod verò falsum est: . . . . ut videre est in Compendio anatomico* MEO. Heister. pag. 155. Voïez cette belle logique à la note de la page 68. T. I.

IX.

On vient de voir combien M. *Heister* étoit bon Logicien; ici il a un autre talent, il est un très-fidéle Traducteur. Parmi les usages que j'ai assignés aux *on-*

gles, j'ai dit qu'ils servoient à rendre sa progression (l'action du marcher) *plus ferme*, &c. Il traduit qu'ils servent à marcher : *ad ambulandum inservire*. Ne sent-on pas par cette fidélité, l'*énormité* de mes fautes ? Voïez la note de la page 74. T. I.

X.

Voici apparemment le moïen dont M. *Heister* s'est servi pour préparer la membrane *réticulaire* de la langue *humaine*. C'est l'*eau bouillante* qu'il propose, pour séparer l'épiderme, les ongles, &c. & non pas la macération dans l'eau froide dont je me sers. Les raisons qu'il donne pour me convaincre de cette faute grossiere, sont fort jolies. Voïez la note, page 75. T. I.

XI.

Un des meilleurs morceaux de mon Ouvrage, c'est le Chapitre de la peau. Les soins que je me suis donnés pour en examiner le tissu dans différentes parties du corps, m'ont fait connoître que sa *trame*, étoit composée au bas-ventre, de filets plus fins & plus serrés que partout ailleurs. Dans les Opérations que j'ai faites tant sur les vivans que sur les cadavres, j'ai reconnu les effets de cette structure singuliere, en ce que cette partie a plus résisté soit au bistouri, soit aux

ciseaux, & sur tout aux aiguilles, ce qui m'a fait avancer que la peau étoit *plus dure au ventre* que dans les autres endroits. M. *Heister* dit que cela est faux, & pour toute preuve, il m'oppose la peau des lévres & du prépuce, que j'ai néanmoins trouvée plus facile à percer que celle du ventre. Pour être plus en état de juger de l'*énormité* de ma prétendue faute; ajoutez à ceci la lecture de la note p. 76. T. I.

XII.

Quand j'ai avancé quelque structure que M. *Heister* avoit déja ébauchée, je suis devenu son Copiste parce que je ne l'ai pas cité. J'accuse que n'aïant point vû les glandes miliaires, je ne puis me résoudre à en parler. C'en est assez pour avoir tiré ce sentiment de son livre: *undè apparet, ipsum hanc sententiam*, MEO nomine supresso, *ex meo libro hausisse*. Heist. pag. 156. Comme si 400. Médecins & Chirurgiens qui existent à Paris, & qui travaillent continuellement chacun de sa façon, ne pouvoient puiser du sçavoir que dans sa fastueuse liste de termes Anatomiques, qui se trouve à peine chez dix ou douze de nous.

D'ailleurs, ses conjectures sur les glandes, & les miennes, sont toutes differentes. La définition que j'en ai donnée, p.

18. T. I. reconnoît des glandes de bien des espéces. Les effets de celles-ci, comme on peut le voir à la note, & aux pages 80, 81. du même Volume, me font avouer leur existance; & c'est uniquement ce qui m'a porté à laisser à M. *Heister*, le soin de *ne pas* supprimer son nom. ME'O *nomine supresso*.

XIII.

Le poids monstreux de mes fautes, n'est jamais plus *énorme*, que quand j'ai oublié de citer M. *Heister*; alors son EGO vient bien-tôt montrer l'estime & la bonne opinion qu'il a de sa personne. En parlant des *poils*, j'en ai fait deux classes: la premiere sont ceux qui voltigent sur la peau, & dont la racine est une petite bulbe qui se trouve dans le tissu même de la peau sans passer au delà. La seconde comprend ceux qui ont plus de corps, dont la naissance est dans un *ognon tendineux* & *aponévrotique*, qui a son siége sous & par delà le tissu de la peau. J'en décris la structure & la mécanique bien différemment que M. *Heister* qui n'admet que ces derniers; & cette différence ne l'empêche pas de me reprocher qu'il y a long-tems qu'il a traité cette matiere. EGO *aliique jamdudum scripsimus*. H. p, 153. Voïez page & note 84. T. I.

XIV.

Parmi les divisions, les positions, & les structures des viscéres que j'ai indiquées, il y en a qui sont si différentes des notions qu'en avoient données les Anatomistes avant ma premiere édition, que M. *Heister* n'a pû s'empêcher de l'avouer: mais ce n'a pas été pour y applaudir ! Le Péritoine, par exemple, & ses différens allongemens, n'aïant jamais été examinés, divisés, détaillés de la façon que je l'ai fait ; ni MOI, dit M. *Heister*, ni les nouveaux Anatomistes, n'avons pas sans doute ignoré ces faits. *Quas quidem* EGO *& sine dubio antea alii recentissimi Anatomici haud ignorarunt.* H. p. 149. La politesse n'eût placé son MOI, qu'après les autres Anatomistes, mais les excuses sincéres de mon Critique, méritent plus l'attention du Lecteur. » La *légereté* de » la matiere, la *grande variété* qui se trou- » ve dans les cadavres, sont les raisons » qui m'ont empêché d'en parler. *Verum* ob levitatem rei, *magnamque earum* varietatem *in cadaveribus nihil de iis dicere voluerunt.* Ibidem. Comme je suis plus sincére, voici les seules & les vraies raisons qui l'en ont empêché.

Nondum matura est, nolo acerbam sumere.
Phædr lib. IV.

Lisez ce que j'ai dit des ligamens formés par le Péritoine, & la note de la page 191. T. 1.

XV.

La situation des vaisseaux ombilicaux, n'avoit jamais été décrite, ni dessinée comme elle l'est dans cet Ouvrage; cependant un lien mis exprès pour orienter le Dessinateur, & rendre la chose plus sensible au Lecteur, est une faute *énorme* à la délicatesse de M. *Heister*. Voïez la note p. 190. T. I.

XVI.

Les Planches VI. VII. X. représentent différentes parties contenues dans le bas-ventre. Pour les exposer aux yeux du Dessinateur, on a renversé deçà & delà les lambeaux du péritoine, & le Dessinateur qui n'avoit que beaucoup de goût d'Anatomie, sans aucune régle de dessein, a exprimé le Péritoine avec des *traits* que M. *Heister* trouve trop forts, & qui imitent, à ce qu'il dit, des fibres charnues trop prononcées. Si les Figures de ce Censeur avoient été exemptes de ces sortes de *traits*, de coups de burin qui dépendent uniquement des Artistes qu'on emploïe pour la construction des Planches, je lui aurois plus volontiers passé cette injuste critique; mais comme elles en sont pleines, & qu'on ne peut faire

autrement dans les régles de gravure, je le regarde comme un épilogueur qui voit une paille dans l'œil de ſon frere, & n'apperçoit pas une poutre qui créve le ſien. *Quid autem vides feſtucam in oculo fratris tui, & trabem in oculo tuo non vides?* Math. Chap. VII.

Pour juger plus ſainement de la grandeur, de l'*énormité*, & du poids immenſe de cette faute, il eſt néceſſaire de lire la note qui eſt à la page 17. T. II.

XVII.

C'eſt ici la plus lourde faute, & celle qui marque plus mon ignorance, ſi l'on en croit M. *Heiſter*. Unius *verò omnium errorum Anatomicorum maximus*, &c.

Dans la X. Planche, ou la premiere de ce Volume, on a tiré la veſſie du baſſin, & je l'avois poſée ſur le pubis, où, dans cette ſituation, elle cachoit la verge & les teſticules. Le Deſſinateur qui avoit déja éſquiſſé ces dernieres parties, ne voulant pas perdre le fruit de ſon travail, dérangea la veſſie, & poſa aſſez mal l'inſertion des urethéres. Mais dans le diſcours j'avois averti que la veſſie étoit tirée du baſſin, & aſſigné trois fois la marche & la véritable inſertion de ces canaux urinaires. Donc on ne pouvoit pas me taxer d'erreur. Pour être encore plus en état d'en décider, il faut lire la note de

la page 22. T. II. & sur tout le Passage de M. *Heister* qui la suit immédiatement.

XVIII.

Les artéres intercostales supérieures que personne n'avoit décrites partant de l'orte inférieure, sont encore une de mes fautes *énormes*. M. *Heister* dit à cette occasion, » elles sont telles que MOI & » d'autres sçavans Anatomistes, las avons » décrites & trouvées toujours partant » des soûclavieres. *Sed ut* EGO *aliique præstantissimi Anatomici eas descripsimus, ex subclaviis prodeuntes*. Heist. Comp. p. 157. edit. 4.

Le Lecteur peut consulter ce que j'en ai dit pag. 158. & suivantes de ce Volume; & il doit être d'autant plus persuadé du vrai, que M. *Winslow* n'étoit pas de mon sentiment lorsque je donnai cette découverte à l'Académie des Sciences; mais l'aïant depuis vérifiée sur les cadavres, il s'est rangé de mon parti, & a fait connoître quelques variations de ces artéres, dans son Anatomie.

Les veines intercostales supérieures que j'avois décrites dès ma premiere édition, présentent encore une fort jolie mécanique dont on n'avoit point parlé.

XIX.

Une de mes prétendues fautes, pour laquelle M. *Heister* fait beaucoup de bruit,

m'accuſe même de ne le point citer, & de m'attribuer une de ſes *grandes découvertes*, eſt d'avoir dit que le crane contenoit la naiſſance de neuf paires de Nerfs. D'où il tire cette conſéquence ; que je dis que la *moëlle allongée* ne produit que *neuf* paires de Nerfs, & que c'eſt une découverte qui *lui* appartient, aïant ſoutenu le premier, contre l'opinion de *Willis*, qu'on ne devoit reconnoître que *neufs paires de Nerfs* venant de la moëlle allongée.

Je n'ai jamais avancé une telle erreur : la découverte de cet exact Anatomiſte lui appartient trop bien, pour vouloir partager avec lui l'honneur qu'il en a déja retiré, & qu'il eſpére en retirer puiſqu'il la reclame ſi fort. On peut lire ce que j'en dis page 283. de ce Volume, & ſuivantes, où je mets ce beau fait d'Anatomie dans toute ſa valeur.

XX.

De quatorze pages in 8°. que M. *Heiſter* a emploïées dans ſa Critique contre la premiere édition de cet ouvrage, il y en a cinq qui contiennent les prétendues fautes que je viens d'expoſer : les neuf pages reſtantes, ne ſont que des déclamations, des hauteurs dignes de notre illuſtre Anatomiſte, des ironies perpétuelles, des répétitions ſans fin, des groſſieretés piquantes & pleines de fiel,

un mépris ſouverain, & mille autres traits de cette nature, auxquels je ne répondrai point, & que j'abandonne à leur ſource.

Les Lecteurs ſont préſentement en état de juger de l'*énormité* de mes fautes, & s'ils ne m'approuvent pas de ne les avoir point corrigées. Quant à mon Cenſeur, je lui promets que c'eſt pour la derniere fois que j'entre en diſcuſſion avec lui. Un profond ſilence ſera deſormais mon partage avec un tel Auteur : en cela, il ſera au rang de ſon bon ami l'ancien Journaliſte, dont il peut voir le tableau naturel dans les écrits des Chirurgiens de Paris, dans la Piece intitulée *Homino verminoſo*, & dans le Journal des Sçavans du mois de Décembre 1741.

Je promets même au Public, que s'il exige de moi une troiſiéme édition, je ſéqueſtrerai toutes ces pauvretés qui déparent abſolument mon Ouvrage, & je les remplacerai par des deſcriptions de parties, que j'ai obmiſes exprès comme j'en ai averti, & par certains uſages que je n'ai donnés qu'à entrevoir.

Au reſte, quoique j'aie relevé bien des fautes eſſentielles dans le Compendium d'Anatomie de M. *Heiſter* ; que les autres parties d'Anatomie, comme ſont

l'Angéologie, la Névrologie, la Miologie, &c. n'en soient point exemptes ; & qu'il ait fait paroître beaucoup de mauvaise humeur contre mon Ouvrage, en montrant pour faute ce qui ne le fut jamais, je ne puis pas taxer son Ouvrage de n'être pas bon. Au contraire j'avoue qu'il est d'un ordre charmant, qu'il convient au mieux à un Commençant, & que ceux qui veulent passer pour Sçavans dans quelques descriptions anatomiques, se pareront à peu de frais, d'une grande érudition en suivant les nombreuses citations qu'ils trouveront dans cet Auteur.

Finissons l'explication de la XX. Planche par quelque chose de plus récréatif & plus utile. Ce sont dix vers qu'un célébre Médecin de Montpellier a composés, & qui désignent au mieux les dix paires de Nerfs qui partent de la moëlle allongée, & leurs usages.

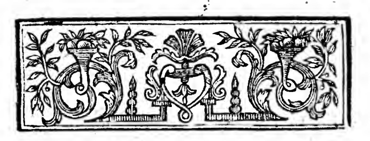
Le plaisir des parfums, nous vient de la premiere ;
La seconde nous fait jouir de la lumiere :
La troisiéme à nos yeux donne le mouvement ;
La quatriéme instruit des secrets des amans ;

La cinquiéme parcourt l'une & l'autre mâchoire ;
La ſixiéme dépeint le mépris & la gloire ;
La ſeptiéme connoît les ſons & les accords :
La huitiéme au-dedans fait jouer cent reſſorts ;
La neuviéme au diſcours tient la langue prête ;
La dixiéme enfin meut le cou & la tête.

L'explication de cette Planche eſt en même tems une deſcription abregée des dix paires de Nerfs qui partent de la moëlle allongée ; dans laquelle on a inſéré quelques particularités qui ne ſont pas communes, & qui pourront faire plaiſir à ceux qui cultivent avec ſoin l'Anatomie. C'eſt ce que je ſouhaite, n'aïant pas une plus grande ſatisfaction que de pouvoir être utile au Public.

Fin de la Splanchnologie.

DISSERT.



DISSERTATION

SUR L'ORIGINE

DE LA CHIRURGIE

ET

DE LA MEDECINE.

Sur l'union de la Médecine à la Chirurgie, & sur le partage de ces deux Sciences.

AVANT-PROPOS.



L y a quatorze ans que parcourant sans dessein, un Livre étranger à ma profession, j'y remarquai des choses qui m'intéresserent & qui piquerent ma curiosité. Je crus appercevoir dans ce Livre des traits de la *haute considération* que la Chirurgie & ceux qui la pratiquoient, avoient

eûs dans l'antiquité la plus reculée ; puis faisant tout à coup réflexion sur l'extrême différence des mœurs anciennes d'avec celles d'aujourd'hui, par rapport à la servile dépendance où les adversaires de la Chirurgie, voudroient tenir un Art auquel la Médecine elle-même *doit son origine*, je m'engageai insensiblement à faire quelques recherches pour approfondir la vérité de ces faits. Ce fut de ces recherches dont je me crus obligé de faire part au Public, dans les circonstances où nous étions alors, & qui ne nous occupent que trop souvent. Je prétends donc montrer la véritable *origine* de la Chirurgie ; & j'entreprends même de prouver que c'est de la Chirurgie, que la Médecine est sortie ; que la Chirurgie fut cultivée la premiere, & que cette partie si essentielle de l'Art de guérir les hommes, qu'on a osé avancer avec des airs méprisans, de nous avoir été abandonnée comme à de vils Ouvriers, est entre nos mains autant utile au genre humain, par l'évidence du bien que lui procurent nos opérations, que l'incertitude des conjectures de la Médecine, lui sont souvent pernicieuses ou peu utiles.

Il est décidé par le témoignage des Historiens, que ces grands hommes que les Médecins reclament comme les In-

venteurs de la Médecine, étoient effectivement *Chirurgiens*, & n'ont même été que *Chirurgiens* pendant une longue suite de ſiécles, comme nous allons le prouver dans cet abregé d'hiſtoire.

Ceux qui leur ont ſuccédé depuis ſe ſont efforcés de ne pas dégénérer; & s'il eſt permis dans de certaines occaſions de ſe rendre juſtice, toute la France eſt aujourd'hui témoin de la noble émulation qui regne parmi nous. L'Europe même eſt témoin des efforts que nous faiſons pour perfectionner notre Art, & pour ſoutenir la réputation de nos illuſtres Prédéceſſeurs;& elle va l'être encore plus que jamais, en voïant les travaux de notre Académie.Si nous avons donc ſçu nous attirer l'eſtime du Public, nos plus grands ennemis ſeront forcés de convenir, qu'il ne nous l'a pas accordée ſans aucun fondement.

Dans ce projet d'hiſtoire, l'amour naturel & la préférence qu'on ſçait que tous les hommes donnent à la profeſſion qu'ils ont embraſſée, ne doivent point me rendre ſuſpect. Quelque amour que j'aïe pour elle, j'en ai plus encore pour la vérité; & le Public injuſtement taxé d'aveuglement,en donnant ſa confiance aux Chirurgiens préférablement aux Médecins, quand il s'agit des maladies Chi-

rurgicales, peut être à cet égard un Juge compétent de la force de mes preuves & de la justesse de mes raisonnemens. J'ai donné toute mon attention à retrancher tout ce qui pouvoit déplaire; mais on voudra bien me passer certaines réflexions qui émanent naturellement des autorités que je rapporte, & qui sont indispensablement nécessaires à la matiere que je traite. Au reste je n'entreprends point de faire une histoire suivie, ni de la Médecine, ni de la Chirurgie; mon but est seulement de prouver, en remontant à la source de ces deux Sciences, que la Chirurgie fut *inventée la premiere*, & que lors du partage, qui s'est fait par les circonstances & sans aucune autorité, la Chirurgie n'a point été assujettie à la Médecine.

Origine de la Chirurgie.

POur commencer par l'Histoire Sacrée, quoique l'Ecriture s'étende peu sur cet article, il y a cependant tout lieu de croire que du tems des premiers Patriarches, les Chirurgiens faisoient des cures, tandis que les Médecins n'étoient connus pour tels, qu'en pratiquant le *manuel* de la Chirurgie. La raison en est toute naturelle. Les premiers hommes étoient doués d'une santé mieux affermie & plus

robuste que la nôtre; ils ne se nourrissoient que de légumes & de simples fruits tels que la terre les produisoit, & n'usoient point des assaisonnemens & des ragoûts, qui excitent dans les fluides des effervescences contre l'ordre naturel, & détruisent ainsi dans toute l'habitude du corps, l'équilibre qu'ils doivent garder avec les solides : la nature étoit chez eux toujours d'accord avec elle-même, & ces premiers habitans du monde, étoient exempts de toutes les maladies intérieures dont le genre humain s'est trouvé assailli dans la suite des tems.

Plus les alimens sont simples, plus ils sont conformes à la nature. Les composés au contraire, la dérangent si on ne les prend avec modération.

Cette vie simple & réglée, si conforme à la juste proportion qui doit régner entre les solides & les fluides qui nous composent, ne les exemptoit pourtant pas de la mauvaise constitution de l'air, & des accidens de la vie. Forcés au contraire à se bâtir des retraites pour se mettre à couvert des injures du tems, & assujettis au travail, ils furent exposés aux *coups*, aux *chûtes* & aux autres insultes des agens extérieurs capables de produire des *plaies*, des *contusions*, des *abscès*, des *fractures*, des *dislocations* & toutes les blessures sujettes à la Chirurgie. Et comme la nécessité a toujours porté les hommes à chercher les moïens de se soulager dans leurs infirmités, il y a lieu de croire que les pre-

La vie simple & frugale ne nous met pas à couvert des agens extérieurs.

Raisons de présumer qu'ADAM & les Patriarches n'ont eu besoin que de la Chirurgie.

miers Patriarches n'aïant, par leur vie réglée, été exposés qu'à des maladies chirurgicales, ils n'eurent besoin dans ces premiers tems, que de l'adresse des mains, & des remédes topiques pour recouvrer leur santé.

Il est vrai que ces conjectures ne nous avancent pas beaucoup, & nous avoüons avec le Pere *Calmet* » que les hommes » des premiers siécles s'appliquant à la » recherche de tout ce qui leur leur étoit » nécessaire, & voulant être indépen- » dans les uns des autres, qu'ils s'adon- » noient aux Sciences & aux Arts, se- » lon qu'ils en avoient besoin; & que » chacun fabriquoit selon son génie, ce » qui lui paroissoit utile pour les com- » modités de la vie.

Il est aisé de conclure de-là, que la Chirurgie n'étoit pas encore bien établie, mais il est évident qu'elle n'en subsistoit pas moins. Et puisque des conjectures générales ne suffisent pas pour prouver sans replique, que la partie de l'Art de guérir qui a été la premiere en usage, a été l'œuvre de la main, & par conséquent la Chirurgie, nous ne laisserons pas que de trouver dans l'Ecriture des autorités de ce que j'avance.

Passage de l'Histoire Sainte.

Il est dit dans la Genese que *Joseph*, l'onziémé des enfans de *Jacob*, aïant

été vendu par ses freres à des Marchands qui alloient en Egypte, eut occasion dans la suite d'engager son pere à le venir trouver. Il y mourut quelque tems après ; & *Joseph* devenu pour lors premier Ministre du Roi *Pharaon*, commanda aux Médecins qu'il avoit à son service, d'embaumer le corps de son pere, comme le justifie ce passage de l'endroit cité ; *Præcepit Joseph servis suis Medicis, ut aromatibus condirent patrem.* Genes. L.

Le corps de Jacob fut embaumé.

Or les embaumemens aïant toujours été le fait des Chirurgiens, les Médecins de *Joseph* étoient donc des Chirurgiens, & ne travailloient que de la main. Cela est d'autant plus probable, que dans ce tems, qui étoit vers la fin du vingt-troisiéme siécle, l'abstinence & la diette étoient encore les plus souverains remédes contre les maladies intérieures.

Voilà ce que l'Histoire sacrée dépose en notre faveur; mais comme l'Histoire profane est beaucoup plus abondante & plus détaillée sur ce qui nous regarde, nous y trouverons des Héros, qui par rapport aux grandes *blessures* qu'ils ont guéries, furent quelquefois par excellence appellés *Médecins* ou *Escu'apes*, noms sinonimes pour lors, & qui ne signifioient autre chose que ceux qui s'ap-

Les premiers Chirurgiens furent appel-

les Médecins ou Esculapes.

pliquoient à la cure des maladies les plus communes, qui étoient en ce tems-là les *plaies*, les *ulceres*, & autres maladies Chirurgicales, à raison de la tempérance qu'ils gardoient dans leur régime.

Approfondissons l'histoire de ces premiers tems : voïons précisément quels ont été, selon les plus anciens monumens, les Inventeurs de la Médecine. Quelle a été cette Medecine qu'ils ont inventée : & nous serons convaincus que les premiers Medecins, selon l'Histoire Sainte, l'ancienne Histoire du Paganisme, & la Fable, étoient véritablement des Chirurgiens.

APOLLON fut l'inventeur de la Médecine, suivant ce qu'*Ovide* lui fait dire:

Inventum Medicina meum est, opiferque per orbem

Dicor, & herbarum est subjecta potentia nobis. *Metamorph. lib. 1. v. 521.*

Mais comme nous avons déja dit qu'on appelloit Médecins tous ceux qui *trouvoient* quelques remédes, ou qui par l'*action de la main* faisoient quelques cures, nous pouvons dire hardiment sur l'autorité d'*Ovide*, qu'APOLLON faisoit l'un & l'autre, car la connoissance qu'il avoit de la vertu des plantes, le rendoit

capable d'inventer beaucoup de remédes, qui pouvoient ne pas moins convenir aux maladies intérieures qu'aux maladies extérieures & Chirurgicales.

Après *Apollon*, l'ESCULAPE Egyptien, ou plûtôt le Phénicien, qu'*Homere* & *Ovide* lui donnent pour fils, est le premier dont il est fait mention dans les plus anciens Historiens, ou plûtôt fabulistes : & comme les peuples voisins de l'Egypte & de la Phénicie tiroient leurs sciences des Egyptiens, ils honorérent du nom d'ESCULAPE, ceux qui s'étoient distingués dans l'Art de guérir. C'est ce qui a porté *Ciceron* à donner trois ESCULAPES à la Grece, comme nous le verrons incontinent. Mais nous pouvons cependant dire par avance, que l'ESCULAPE dont il est ici question, ne professoit que la *Chirurgie*; & comme on l'appelloit *Asclepius*, à cause d'une guérison qu'il avoit fait à *Ascle* Tiran d'*Epidaure*, *Vossius* fait venir ce mot d'*Asclepius* (dont les Latins ont composé celui d'*Æsculapius*) de IS & de CALAPHOT, qui veut dire en langue Phénicienne *homme de couteau*; étimologie très-conforme aux occupations de cet *Esculape*, dont la principale étoit la *Chirurgie*.

L'Esculape Phénicien étoit Chirurgien.

Etimologie d'Esculape.

CHIRON le Centaure, suivant les Annales des Egyptiens, qui sont les plus

anciens peuples qui aïent cultivé l'*art de guérir*, vivoit à la fin du dix-septiéme siécle de la création du monde. On lui attribue la découverte des herbes & des médicamens pour la guérison des maladies, & particulierement des *plaïes* & des *ulcéres*. (*a*)

Il y en a qui font CHIRON inventeur de la *Chirurgie* (*b*) seulement. Ce sentiment est appuïé sur l'étimologie du nom de ce CENTAURE, qui vient du mot Grec χεὶρ, qui signifie la main, d'où l'on a tiré l'opération de la main, & par conséquent la Chirurgie.

Etimologie de la Chirurgie.

Outre la Chirurgie, CHIRON possédoit beaucoup d'autres Sciences, dont on veut qu'il ait instruit quantité de grands hommes, & de Héros de ce tems-là.

Les Grecs aïant appris les Sciences des Egyptiens & des Phéniciens, les cultivérent eux-mêmes si bien, qu'ils sçurent ensuite les porter bien au-delà des nations dont ils les avoient empruntées. Et comme parmi les Grecs, ceux qui avoient eu quelque succès dans l'*art de guérir*, furent appellés du nom d'ESCULAPE, *Ciceron* donne trois *Esculapes* à la Grece.

Les Egyptiens apprirent les sciences aux Grecs, mais ces derniers les surpasserent peu de tems après.

(a) *Germanicus Cæsar in arte Phænomena.*

(b) *Hyginus*, chap. 27.

Æsculapiorum primus (a) *Apollinus, quem Arcades colunt, qui specillum invenisse, primusque vulnus obligavisse dicitur.*

On voit par ce passage de *Ciceron*, que ce premier ESCULAPE de la Grece, fut celui qui inventa la *sonde* ou le *stilet* pour sonder les plaïes, aussi-bien que les *bandages* qui leur convenoient; & que la principale occupation de ces premiers hommes (pour ce qui regarde la santé) fut de guérir les *plaïes* & les autres maladies extérieures qui sont commises à la conduite des Chirurgiens. D'où l'on doit conclure, & même de tout ce que nous avons jusqu'ici avancé, que l'*action de la main*, & par conséquent la *Chirurgie*, a été la premiere Science & le premier Art, qui ait occupé & illustré les premiers hommes qui se sont appliqués à la guérison des maladies; & conséquemment que la *Médecine, toute sublime qu'elle est, tire son origine de la Chirurgie même.*

La premiere partie de l'Art de guérir, est la Chirurgie.

La Médecine tire son origine de la Chirurgie.

L'ESCULAPE, dont nous parlons, vivoit à la fin du vingt-uniéme siécle ou environ. Ce fut le plus fameux des *Esculapes*; sa réputation s'étoit établie par la guérison des *plaies*, des *ulcéres*, des *douleurs*, & même des *fiévres*, par des *potions adoucissantes*, des *incisions*, ou des remédes qu'il *appliquoit extérieurement*.

Le premier Esculape Grec pansoit les plaïes, les ulcéres, apaisoit les douleurs, & guérissoit les fiévres.

(a) *De Natura Deorum* lib. 3.

Si nous en croïons *Galien*, cet ESCULAPE fut un grand Médecin ; mais en consultant les Historiens, nous voïons qu'il n'exerçoit pas la Médecine de la maniere que nous l'entendons aujourd'hui, mais seulement la *Chirurgie*, ou l'*œuvre de main*. D'où nous concluons que *Galien* ressemblant en cela aux anciens Médecins, a injustement donné la préférence à la Pharmacie, au préjudice de la Chirurgie qui a été la premiere inventée : préférence que les Chirurgiens ont droit de revendiquer en toute occasion, pour les raisons déja alléguées.

Galien séduit par sa profession.

Quant à la Chirurgie qui étoit la principale occupation de cet ESCULAPE, il nous a mis en main, comme nous l'avons déja dit, le premier instrument d'un Chirurgien qui est le STILET, *specillum* : & les différens cas lui aïant fait sentir la nécessité des *bandages*, il sçut en imaginer quelques-uns, *vulnus obligavisse*. Or comme la Science qui traite des bandages, regarde plus particulierement les maladies des os que les autres parties de la Chirurgie ; il est à présumer que ce premier ESCULAPE Grec, eut des occasions assez fréquentes de panser des *fractures*, & d'aller chez les blessés mêmes. Et comme il fut le premier qui poussa le *manuel Chirurgical* si loin, &

Le premier Esculape de la Grece a inventé le stilet pour sonder les plaies, & quelques bandages nécessaires.

Cet Esculape fut le premier qui allât chez les blessés.

qui voulut bien se transporter chez les blessés, on l'appella l'*Inventeur* de la *Médecine clinique*, d'un mot Grec κλίνη qui veut dire *quenoüille de lit*; & de ce mot a été formé celui de κλινικὸς, signifiant également un malade au lit, & celui qui va lui donner du secours. En un mot, ces Chirurgiens cliniques étoient dans ces premiers tems, ce que nous entendons aujourd'hui par les Chirurgiens méthodiques, afin de les distinguer des Charlatans qui étaloient leurs proüesses dans les places publiques; car ces sortes de saltinbanques étoient dès-lors en exercice, & il y en a eu de tous les tems.

Cicéron n'attribue rien de nouveau au deuxiéme Esculape.

Le second ESCULAPE que *Ciceron* donne à la Grece, vêcut apparemment dans ces siécles peu fertiles en découvertes: mais puisque *Ciceron* l'a mis au rang des ESCULAPES, nous avons lieu de croire qu'il a brillé avec ce qu'il avoit appris de ses peres, & en se servant des remédes qui étoient d'usage en son tems, sans aller au-delà.

Il n'en fut pas de même du troisiéme ESCULAPE: la frugalité dont nous avons jusqu'ici parlé, aïant été depuis moins régulierement observée, les fluides contenus dans les solides devenoient souvent à cette occasion, plus gonflés

qu'ils ne devoient l'être dans l'état naturel : le ressort des solides ne poussoit plus suffisamment les fluides, ni selon la régle ordinaire ; d'où il arrivoit que ces mêmes fluides s'écartoient de leur route naturelle, & sortoient du courant de là circulation dans certains sujets, au lieu que dans d'autres ils y étoient poussés avec trop de confusion. De-là se sont formés, outre les différentes maladies de causes extérieures, les *dégoûts*, les *nausées*, les *vomissemens*, les *amertumes*, les *indijestions*, les *obstructions*, & tous les simptomes qui en sont les suites ; car la disproportion des solides & des fluides, est la source originale de toutes les maladies, comme leur équilibre bien reglé est l'unique cause de la santé.

La véritable cause des maladies.

Jusqu'au 28e. siécle de la Création, l'Art de guérir ne s'étoit manifesté que par la Chirurgie.

Il a donc fallu chercher des moïens pour vider des humeurs surabondantes, & dégager la nature de ce qui l'opprimoit : la purgation fut ce moïen, & fut premierement enseignée & trouvée dans le vingt-huitiéme siécle, par le troisiéme ESCULAPE de la Grece, comme nous l'apprend *Ciceron*. *Æsculapiorum tertius*, (a) *Arsippi & Arsinoë filius, qui primus purgationem dentisque evulsionem, ut ferunt invenit.*

Origine de la Médecine.

Jusqu'ici ceux qui s'appliquoient à

(a) *De Natura Deorum*, lib. 3.

l'Art de guérir, n'avoient été occupés que de maladies Chirurgicales, & n'avoient par conséquent été que des *Chirurgiens*; mais les maladies devenues plus nombreuses du tems du troisiéme ESCULAPE de la Grece, la néceffité lui fit imaginer la *purgation*, & joindre ainsi la *Médecine* à la *Chirurgie*; car outre la Chirurgie de ses prédécesseurs, qu'il possédoit sans difficulté, au degré où elle pouvoit être parvenue, il l'enrichit encore de la maniere d'arracher les dents. *Dentisque evulsionem, &c.*

L'union de la Médecine à la Chirurgie.

Quoique l'on eût déja beaucoup excédé dans le boire & dans le manger, cependant les alimens étoient assez conformes à la nature; & comme le dit M. l'*Abbé Fleury* dans ses mœurs des Israëlites, » les anciens Romains, & les Na» tions circonvoisines, dans le tems qu'ils » s'adonnoient le plus à l'Agriculture, ne » vivoient guére d'autre chose que de » *grains*, d'*herbes*, & de *légumes*.

Ainsi ces alimens pris dans une médiocre quantité, par des corps robustes & naturellement bien constitués, n'étoient pas capables d'augmenter considérablement le volume du sang; & par une suite néceffaire, ils étoient peu en état de déranger considérablement le *Ton* des solides; & ceux-ci conséquemment peu éloi-

gnés encore de cette harmonieuſe conſonnance qu'ils ont non ſeulement avec eux-mêmes, mais avec les fluides qu'ils contiennent; les Chirurgiens Médecins (car ce fut alors, comme je viens de le dire, que la Médecine commença à éclorre, & à ſe régler ſur la Chirurgie ſon *Ancienne*) les Chirurgiens Médecins, dis-je, n'avoient preſque encore que des opérations manuelles à pratiquer, & à méditer ſur la diette : à peine y ajoûtoient-ils quelquefois la *purgation*, & cela quand la nature leur paroiſſoit ſurchargée & accablée ſous le poids de la plénitude.

La Chirurgie beaucoup plus ancienne que la Médecine, a ſervi de modéle à cette derniere.

Il ſembleroit après ces belles découvertes que l'on fit pour lors, que la Médecine auroit dû toujours aller en ſe perfectionnant; & que les enfans de ce dernier ESCULAPE, n'auroient dû s'occuper qu'à continuer leurs recherches en abandonnant le manuel de la Chirurgie à des hommes au-deſſous d'eux; cependant le contraire arrive. En effet, MACHAON & PODALIRE, deux fils de l'ESCULAPE dont il s'agit, ne ſe ſignalérent que dans la Chirurgie; & quoique leur pere eût commencé à mettre la Médecine en vogue, cependant convaincus de la néceſſité & de la certitude de cette premiere partie de l'Art, ils la préféré-

Machaon & Podalire ne s'appliquerent qu'à la Chirurgie, quoique leur pere eût inventé la Médecine.

rent à une ſcience toute naiſſante, & dont ils apperçurent apparamment le foible & ſouvent l'incertitude. Les maladies Chirurgicales leur fournirent ſeules des occaſions de ſe ſignaler, ſur-tout au fameux ſiége de *Troye*, où MACHAON fit des cures qui firent ſentir aux plus grands Héros de l'armée Grecque, l'importance & la néceſſité de l'Art qu'il profeſſoit.

Ce Prince de la Chirurgie, ſe mêla ſi peu de la Médecine, qu'il compta pour rien de preſcrire un *régime* à ſes bleſſés; quoiqu'à le dire naturellement, le *régime* de vivre d'un bleſſé dépend principalement d'un Chirurgien; ce *régime* étant toujours mieux reglé, quand il l'eſt par celui qui s'eſt chargé de ſon traitement, ſur-tout lorſque par ſes réfléxions & un grand nombre d'expériences, il a ſçu diſcerner quels ſont les alimens les plus convenables aux bleſſés, & la quantité qu'ils en doivent prendre.

Le régime de vivre des bleſſés, n'eſt jamais mieux réglé que quand il l'eſt par de bons Chirurgiens.

Le Chirurgien doit pareillement être inſtruit de la *diette*, puiſqu'elle fait partie de la Chirurgie, ou du moins de la Chirurgie rationnelle. Mais MACHAON & PODALIRE, n'aïant pas encore pouſſé leur ſçavoir juſques-là, ou le croïant inutile pour leurs bleſſés, ils ne leur preſcrivirent aucun *régime* de vie, comme nous l'apprend *Platon*.

» Les fils d'*Esculape*, dit cet Auteur (*a*), » essuïerent le sang des blessures de *Ménélaus*, blessé par *Pandare*, & lui appliquérent des onguens adoucissans ; » mais ils ne lui prescrivirent, non plus » qu'à *Eurypile*, aucune loi touchant le » manger & le boire ; dans la pensée que » les médicamens doivent suffire pour » guérir des hommes, qui avant que d'être blessés, étoient d'une bonne constitution & accoutumés à vivre sobrement, quoique dans cette occasion ils » bûssent même du vin. «

Celse, en parlant de *Podalire* & de *Machaon*, dit » qu'aïant accompagné (*b*) » *Agamemnon* à la guerre de *Troye*, ils » furent d'un grand secours à l'armée. » Cependant *Homere* ne dit pas qu'ils » aïent été emploïés pour traiter la peste, » ni aucune autre maladie qui régnât » dans le camp ; mais seulement qu'ils » *guérissoient les blessures* en se servant du » *fer* & des *médicamens* : d'où il paroît » qu'ils ne se mêloient que de cette partie de la Médecine qui est véritablement la plus *ancienne* de toutes. «

Suivant Celse, la Chirurgie est la plus ancienne partie de la Médecine.

MACHAON fut tué dans un duel, mais PODALIRE poussé par hazard sur les côtes de Carie, fut conduit au

(a) *De Republica.* lib. 3.
(b) *Celsi præfat.* lib. 1.

Roi *Damœthus*, dont la fille étoit tombée du haut d'une maiſon. PODALIRE fit dans cette occaſion, le reméde que les meilleurs Chirurgiens du ſiécle où nous vivons, preſcrivent pour les chutes qui cauſent des commotions, des étourdiſſemens, ou des ébranlemens conſidérables : *il la ſaigna des deux bras*, & la guérit, ce qui lui attira de grandes récompenſes de la part de ce Roi (*a*), puiſqu'il lui donna en mariage la fille qu'il avoit guérie.

Premier exemple de la ſaignée.

Quoiqu'on ne doute nullement que la ſaignée ne fût en uſage avant PODALIRE, nous dirons néanmoins que ceux qui l'ont faite avant lui, ne nous ſont point connus, & quoiqu'il n'en ſoit peut-être pas l'Inventeur, nous lui en donnons cependant l'honneur, ſans nous arrêter à ces traditions fabuleuſes, qui prétendent que la ſaignée n'eſt qu'une imitation de l'uſage que font certains animaux de ce reméde (*b*) par leur inſtinct.

Il eſt donc prouvé par toutes ces autorités, que la Chirurgie commença avec le monde ; qu'elle a d'abord été l'*unique Science* dans l'*Art de guérir* ; qu'elle a donné *naiſſance à la Médecine* ; & quoiqu'accompagnée de celle-ci dans un tems

(a) *Stephan. ByZentin. in voce Syrna.*
(b) *Plin. liv. 8. chap. 26.*

plus reculé, comme nous l'avons vû ; elle s'eſt toujours maintenue dans ſa *primauté*, ſon *luſtre*, ſa *néceſſité*, & ſa *certitude* au-deſſus des autres parties de la Médecine.

Contre tant d'autorités, que pourra-t-on dire ; que pourra-t on repliquer ? alléguera ſans doute le peu de compte qu'on doit faire ſur l'hiſtoire de ces tems fabuleux, où les faits ne ſont connus que par des allégories ingénieuſes, qui les déguiſent toujours, & ne les laiſſent jamais entrevoir nettement.

Mais outre que le ſein même de ces fables renferme un grand nombre de vérités ſolides, ſur leſquelles il eſt impoſſible de ſe méprendre ; & qu'on les démêle toujours ſûrement de la fiction, parce qu'elles ſont, pour la plûpart, conſtatées d'ailleurs par les Auteurs contemporains les plus graves, nous joindrons au grand nombre des anciennes autorités, deux témoignages, qui pour être modernes, n'en ſeront pas moins reſpectables.

Le premier eſt celui de FRANÇOIS SAUVIN, *Docteur en Médecine*, qui connoiſſant le profond ſçavoir de *Felix Wurtzius*, Chirurgien de Baſle, & la bonté de ſon excellent traité de Chirurgie imprimé en Allemand, traduiſit cet

ouvrage en 1642. Cet illuſtre Médecin a commencé ſa traduction par un avertiſſement au Lecteur, de ſa compoſition & dont voici les propres paroles.

» La Chirurgie (ſeconde partie de la » Médecine) a ſuivant les plus ancien- » nes hiſtoires, *& même ſuivant la raiſon*, » l'honneur & la gloire d'avoir été in- » ventée la premiere, & d'avoir donné » lieu aux deux autres, à ſçavoir à la » *Médecine* & à la *Pharmacie*; d'autant » que ſon objet eſt viſible & palpable, » & que les notions des choſes cachées » & inviſibles, qui ne viennent à la con- » noiſſance de l'homme que par le rai- » ſonnement & par des conjectures, ont » tiré leur origine des apparentes aux » ſens externes. «

Ce célébre Docteur en Médecine (qui ne peut être accuſé de partialité) n'eſt-il pas décis ſur la queſtion ? Ses propres paroles ont-elles rien d'équivoque; & n'annoncent-elles pas que la Chirurgie a non ſeulement été *inventée la premiere*, mais que la Médecine & la Pharmacie n'ont pû naître que de la Chirurgie même ?

Paſſons au ſecond témoignage. C'eſt celui de M. LE CLERC célébre *Docteur en Médecine*, qui par cette dignité, ne peut être encore accuſé de partialité. Ce Médecin, dans ſon Hiſtoire de la Mé-

decine, fait exprès un chapitre pour concilier le ſentiment commun, qui fait l'ESCULAPE Auteur de la Médecine en général, avec celui des meilleurs Auteurs qui ne lui attribuent que la connoiſſance de la Chirurgie. Et pour n'être pas accuſé d'avoir alteré le chapitre de cet Hiſtorien, je vais le citer mot pour mot : cependant comme il y a quelques endroits qui ſont plus évidemment à l'avantage de la Chirurgie, on voudra bien me permettre de faire mes réflexions ſur ces articles.

Ceci eſt tiré de l'Hiſtoire de la Médecine par Daniel le Clerc, premiere part. liv. 1. chap. XV.

» Pour concilier le ſentiment général » (dit M. le *Clerc*) avec celui de *Celſe* » & de *Pline*, il faut ſuppoſer que du » tems de CHIRON & d'ESCULAPE, » la Chirurgie étoit la partie la plus re- » cherchée de la Médecine, ou qu'on » regardoit comme la plus néceſſaire ; les » autres pouvant être exercées par tou- » tes ſortes de perſonnes indifféremment, » ne paroiſſoient pas d'une égale utilité.

» Ce n'eſt pas que les gens de ce tems- » là euſſent des corps autrement faits que » les nôtres, pour être exempts des » maladies qu'on appelle *internes*, quoi- » qu'on les ait ſuppoſés plus robuſtes ou » moins ſujets à être malades que nous » ne le ſommes. Mais lorſqu'ils étoient » attaqués d'une *fiévre*, par exemple, ou

» d'une *pleuresie*, où ils prenoient le parti de la patience, attendant ce que feroit la nature; ou s'ils prenoient quelque reméde, c'étoit quelque chose de familier, & que leur propre expérience, ou celle de leurs proches qui ne faisoient point profession de Médecine, leur fournissoit. *

Continuation du chap. de M. le Clerc.

„ Par-là, il leur arrivoit assez souvent de se tirer d'affaire; mais il est visible que si ces remédes aisés & communs étoient utiles contre le déreglement des humeurs, ils ne le pouvoient être lorsqu'il s'agissoit ou d'un *bras cassé*, ou d'une *épaule disloquée*. Les maladies de cette nature demandent une expérience particuliere & une adresse de la main, qui ne peut s'acquerir que par un long usage; de sorte qu'il a fallu nécessairement que quelques particuliers s'attachent à la Chirurgie seule, pour y pouvoir mieux réussir: & il est

Premiere Réflexion sur le chap. de M. le Clerc.

* Jusqu'ici on voit, de l'aveu d'un *habile Médecin*, & des mieux instruits de la différente fortune de la Médecine, que la *Chirurgie* étoit la partie de l'Art de guérir la plus recherchée, & qu'on regardoit comme la plus nécessaire: & quand il arrivoit, par exemple, une *fiévre* ou une *pleuresie*, il n'y avoit d'autre partie que la patience, ou quelque reméde familier conseillé par un *voisin*, ou par un *ami*. D'où nous concluons qu'il n'y avoit point de Médecins, & que tous les peuples sçavoient se soulager, comme nous l'avons déja vû.

Continuation, &c. „ arrivé qu'on a donné à ces particuliers „ le nom de *Médecins*, par excellence, „ parce qu'ils guérissoient des maladies „ dont on ne pouvoit se tirer sans leur „ secours. *

„ Ils pouvoient, à la vérité, guérir „ aussi quelques maladies internes, mais „ ce n'étoit pas-là le beau côté de leur „ Art. **

„ C'est, sans doute, par cette raison „ que *Celse* regarde la Chirurgie comme „ la plus ancienne partie de la Médecine. „ L'on a pû se passer en quelque façon „ des autres parties, mais celle-ci a dû „ être en usage presqu'aussi-tôt qu'il y a „ eu des hommes. Car si la bonne con- „ stitution, & la maniere de vivre simple „ & uniforme des premiers hommes, les „ a rendus moins sujets aux maladies que

* Le Manuel Chirurgical & le Chirurgien furent-ils jamais mieux caractérisés ? Peut-on mieux prouver que *l'Art de guérir* n'a jamais commencé que par la *Chirurgie* & le *Chirurgien* ? Que la Chirurgie par conséquent, est la partie de l'Art de guérir, la premiere inventée ?

** Je réponds qu'il y a beaucoup de différence entre pouvoir faire une chose, & la faire effectivement. C'est ce que les anciens Historiens ne nous ont point appris; & M. le *Clerc* lui-même ne nous en donne point d'exemple. Nous pouvons donc conclure que cette *puissance* ne prouve rien sans exécution, & que l'*œuvre de main*, & par conséquent la *Chirurgie seule*. a été le beau côté de l'Art de guérir chez ces premiers hommes, comme l'avoue notre Docteur.

„ nous

„ nous, elle ne les a pas rendu *invulne-* „ *rables*, ni exempts de se casser un bras „ ou une jambe. * S'il est donc vrai „ qu'ils n'ont pû se tirer de semblables „ accidens par la seule force de la nature, „ il s'ensuit nécessairement qu'ils ont eu „ besoin de recourir à l'assistance d'au- „ trui. Il s'ensuit encore que ceux qui se „ sont distingués par leur adresse en ces „ rencontres, ont dû être d'abord fort „ recherchés & fort considerés dans la „ societé, pour le besoin sensible qu'on „ en a eu. C'est ce qui a fait dire à *Ho-* „ *mere*, qu'*un Médecin vaut autant que* „ *plusieurs hommes*. **

Continuation, &c.

„ Si l'on joint au besoin évident que „ l'on a eu de la Chirurgie, le secours „ visible que l'on en tire, il n'y a pas à „ douter que cette partie de la Médecine

* Si je disois de mon autorité privée, *qu'on a pû se passer des autres parties de la Médecine, mais que la Chirurgie a dû être en usage presqu'aussi-tôt qu'il y a eu des hommes*, on diroit que j'aurois beaucoup d'amour propre, & que le foible des hommes est de s'encenser eux-mêmes. Mais quand on trouve ces propres paroles dans un *Médecin*, on peut pour lors les croire hardiment, & en tirer de grands avantages pour la Chirurgie.

** Le besoin que l'on a toujours eu de l'adresse des mains, dans les fractures & les luxations, a fait dire à *Homere*, qu'*un Médecin vaut autant que plusieurs hommes* : d'où l'on voit encore que le *Médecin*, suivant *Homere*, étoit celui qui réduisoit les *fractures* & les *luxations*, & n'étoit conséquemment autre chose qu'un *Chirurgien*.

Continuation, &c.

„ n'ait dû s'établir beaucoup plûtôt que
„ les autres. *

„ *Les effets de la Chirurgie*, dit Celse,
„ *sont ce qu'il y a de plus évident dans toute*
„ *la Médecine. Comme la fortune ou le*
„ *hazard ont beaucoup de part au succès des*
„ *maladies, & que les mêmes choses sont*
„ *tantôt salutaires & tantôt sans effet; on*
„ *peut douter si la santé doit être plûtôt at-*
„ *tribuée à la vertu des remédes, qu'à la*
„ *bonne disposition du corps, ou à la force du*
„ *temperamment. Dans les cas mêmes où*
„ *l'on se sert le plus de remédes, quoique le*
„ *secours qu'on en tire soit le plus sensible,*
„ *néanmoins on peut dire, que souvent on*
„ *cherche en vain la santé par leur moïen,*
„ *& qu'il est plusieurs occasions où on la re-*
„ *couvre sans cela. On le remarque parti-*
„ *culierement dans les malades des yeux,*
„ *qui aïant été long-tems tourmentés par les*
„ *Médecins, guérissent quelquefois quand*
„ *on n'y fait plus de remédes.*

„ *Mais pour ce qui concerne cette partie*
„ *de la Médecine qui se sert de la main pour*
„ *guérir, il est visible que quelque secours*

* Comme ces Réflexions auroient insensiblement plus d'étendue que le texte de l'Auteur, disons pour abréger, que le célébre Médecin que nous citons, ne doute pas que la Chirurgie (*par le besoin évident que l'on en a, & que l'on en aura toujours*) n'ait dû s'établir beaucoup plûtôt que les autres parties de la Médecine. Donc le *Chirurgien* a de beaucoup précédé le *Médecin.*

„ *qu'elle retire d'ailleurs, elle a le plus de* „ *part aux guérisons qu'elle opére.*

Continuation, &c.

Puis M. le *Clerc* continue. „ Or il n'a „ pû se faire que ce secours si évident & „ si palpable de la Chirurgie, n'ait frap- „ pé les peuples les moins éclairés ; mais „ il n'en a pas été de même du reste de „ la Médecine. Quelques-uns ont crû „ que l'*on pouvoit absolument s'en passer* ; & „ ceux qui n'ont pas été de ce sentiment, „ n'ont pas cru pour cela *qu'il fallût y* „ *apporter tant de façons*, supposant que „ chacun pouvoit être à soi-même son „ Médecin, ou pouvoit en tout cas pren- „ dre conseil du premier qui se rencon- „ troit. * Nous voïons encore aujour- „ d'hui la plûpart des Païsans, sur-tout „ ceux qui sont éloignés des Villes, par-

* L'Auteur que nous expliquons, dit lui-même en propres termes, que *quelques-uns ont cru que l'on pouvoit absolument se passer de la Médecine ; & ceux qui n'ont pas été de ce sentiment, n'ont pas cru pour cela qu'il fallut y apporter tant de façons, supposant que chacun pouvoit être son Médecin.* Cet aveu sincere d'un Docteur en Médecine, ne quadre-t-il pas à merveille avec le sentiment d'un de nos célébres Chirurgiens, (*a*) qui prouve que les hommes peuvent se passer de Médecins, & prévenir la plûpart des maladies, à la faveur de l'instinct qui leur est commun avec les bêtes. Mais quant aux maladies Chirurgicales, il faut absolument des Chirurgiens, soit pour les païsans, ou pour les gens de qualité.

(*a*) Le Médecin de soi-même par M. *Devaux*, Maître ès Arts, & trés-célébre Chirurgien de Paris.

Continuation, &c.

„ venir jusqu'à un âge fort avancé sans se „ servir de Médecins; au lieu que dans „ les accidens qui demandent la *main du* „ *Chirurgien*, ils l'appellent aussi-tôt.

„ Les Grecs (continue M. le *Clerc*) „ du tems dont nous parlons, devoient „ être à peu près sur le même pied: un „ *Chirurgien leur tenoit lieu de tout* par rap- „ port à la Médecine. * Il est même „ fort probable que la Chirurgie d'ESCULAPE & de ses fils, n'étoit pas ve- „ nue où elle est aujourd'hui, ni seule- „ ment où elle étoit déja du tems d'*Hi-* „ *pocrate*. L'usage du *fer* & du *feu* n'étoit „ apparemment pas si commun alors qu'il „ a été depuis. Lors qu'ESCULAPE „ pansoit des *plaïes*, il se contentoit, „ sans doute, des *incisions* qu'il falloit „ nécessairement faire pour tirer, par „ exemple, une fléche ou un dard d'une „ partie blessée, sans en faire dans les

* Si un Chirurgien, dans l'ancienne Grece, tenoit lieu de tout par rapport à la Médecine, on ne peut donc pas douter, comme le reconnoît M. le *Clerc*, que les *Chirurgiens* ne fussent les seuls Médecins, que la *Chirurgie* ne fût la *premiere Science* dans l'Art de guérir; & que les Chirurgiens dans la suite, n'aient eux-mêmes été les *Inventeurs* de la Médecine. Il est donc prouvé que *la Médecine & les Médecins*, *doivent leur origine à la Chirurgie & aux Chirurgiens*, & que ceux-ci, par conséquent, doivent primer, du moins dans leur profession qui est si nécessaire, & qu'ils font avec tant d'applaudissement.

» occasions où on les croit nécessaires aujourd'hui. Beaucoup moins encore venoit-il à *cautériser* ou appliquer le *feu*, comme on l'a fait depuis ; ne se servant guéres dans ces occasions que de l'application de quelques *herbes spécifiques*, ou de quelques *médicamens adoucissans*, ou qui *ôtent la douleur*. C'est ce qui a fait dire que CHIRON étoit inventeur de cette espéce de Chirurgie qui se sert particulierement des *herbes*.

Continuation, &c.

» La maniere dont les Romains traiterent le premier Médecin, c'est-à-dire, le *premier Chirurgien* qui fût entré dans leur Ville, confirme encore ce qu'on vient de dire. Sa méthode qui étoit celle de la Chirurgie ordinaire, telle qu'elle se pratiquoit dans la Gréce, où cet Art étoit déja fort avancé, leur parut si cruelle, qu'ils le regarderent comme un bourreau.

» Il n'y a pas d'apparence que ces peuples là se fussent entierement passés de la Chirurgie, avant la venue de cet Etranger. Les guerres continuelles où ils étoient engagés, leur rendoient cet Art absolument nécessaire ; mais comme ils étoient, sans doute accoutumés à une Chirurgie plus douce, telle que nous supposons qu'étoit celle d'ES-

Continuation, &c.

» CULAPE, ils ne purent que trou-
» ver la Chirurgie nouvelle extrêmement
» rude. *

* Bien loin, dit notre Auteur, dans un Commentaire à son Chapitre, que les Romains se fussent passés de Chirurgiens, ils avoient, au contraire, tant d'estime pour ceux qui faisoient quelque progrès dans l'*Art de guérir*, qu'ARCHAGATUS qui fut le premier Médecin Grec qui passa à *Rome*, fut honoré du droit de bourgeoisie, comme *Pline* dit l'avoir appris (a) de *Cassius Hemina*; & le Public lui acheta une *boutique* à ses dépens, dans le Carrefour d'*Acilius*, pour y exercer sa profession. Ce même Public le surnomma *Guérisseur de plaïes*, VULNERARIUS : mais comme ces Peuples n'étoient accoutumés qu'à une *Chirurgie douce*, qui n'emploïoit le plus souvent que des applications d'herbes, ils furent effraïés de le voir *couper* & *brûler* les membres impitoïablement ; & cette Chirurgie nouvelle pour eux, leur paroissant trop cruelle, ils changerent son premier surnom en celui de *Bourreau*, & conçurent dès-lors une grande aversion pour les Médecins Grecs; d'où plusieurs Auteurs se sont crus bien fondés à dire que les Médecins furent chassés de *Rome*. Mais bien loin que cela fût ainsi, le Sénat, qui avoit fait un accueil favorable à ce Chirurgien ; & qui sentoit le prix de sa nouvelle Chirurgie, ne démentit jamais ses premieres faveurs. Pour montrer qu'il desavouoit la fureur d'une populace effrenée & ignorante, il érigea à ARCHAGATUS une statue d'or, & la plaça dans le Temple d'Esculape.

La conséquence que nous tirons de ce trait d'Histoire, est que les premiers Médecins Grecs qui s'établirent à Rome, étoient des *Chirurgiens*; & pour se convaincre de ce que j'avance, il faut faire attention au surnom que les Romains donnerent à ARCHAGATUS, de *Guérisseur de plaïes*, VULNERARIUS. De plus, la *Boutique* que le Peuple Romain lui acheta à ses dépens, dans le Carrefour d'*Acilius*, ne permet pas de douter qu'ARCHAGATUS ne fût Chirurgien.

(a) Plin. lib. 29. cap. 1.

Continuation, &c.

» Le sçavoir d'ESCULAPE pouvoit » s'étendre d'ailleurs à la réduction des » fractures & des luxations, & il possé- » doit apparemment la connoissance de » divers simples dont il faisoit l'applica- » tion sur les *tumeurs* & sur les *ulcéres*, & » avec lesquels il guérissoit toutes les au- » tres maladies extérieures : tout cela » sans beaucoup emploïer le *fer*, & se » servant encore moins de *feu*. C'est à » quoi se bornoit, à mon avis, toute la » Chirurgie de ces anciens Maîtres.

» Mais, dira-t-on, comment se peut- » il faire que des gens d'un sçavoir si li- » mité, aient passés pour les *inventeurs* » de la Médecine? Je réponds premie- » rement que l'on cessera d'être surpris si » l'on fait réflexion que la Chirurgie » étant, comme on l'a dit, une partie » des plus nécessaires de la Médecine, & » ESCULAPE & ses fils l'aïant exercée » dans un tems où l'on ne reconnoissoit » point d'*autres Médecins* que les *Chirur-* » *giens*, ils ont pû fort naturellement » passer pour les Auteurs d'un Art en gé- » néral, dont ils ont exercé la partie qui » étoit la plus recherchée. *

* Nos plus grands Partisans, ne pourroient certainement rien dire de plus fort, ni qui nous fût plus avantageux que ces paroles d'un *Docteur* en Médecine. Il avoue lui même qu'*Esculape* & ses fils ne pouvoient être que des *Chirurgiens*, qu'on

Continuation, &c.

» Il faut remarquer en second lieu ;
» qu'encore que l'on ait supposé qu'ES-
» CULAPE paroissoit plus du côté de
» la Chirurgie que de celui de la Méde-
» cine, il ne s'ensuit pas qu'il ne se mê-
» lât point de cette derniere science. Il
» est probable qu'il traitoit aussi-bien les
» maladies internes que les externes, &
» qu'il exerçoit toutes les parties de la
» Médecine, comme l'ont fait tous les
» Médecins qui l'ont suivi jusqu'à *Hippo-*
» *crate*, & même long-tems après ; *

ne reconnoissoit de leur tems, d'autres Médecins que les *Chirurgiens* ; & que ces *Chirurgiens* sont les Auteurs d'un Art en général, dont ils ont exercé la partie la plus recherchée. Fut il de preuve plus complette, pour montrer que la *Chirurgie* a été la premiere partie dans l'Art de guérir, & que c'est d'elle que sont sorties toutes les autres?

* Il est à présumer que M. le *Clerc* entend parler du troisième ESCULAPE Grec, qui, comme nous l'avons dit, fut le premier qui inventa & enseigna la maniere de *purger* les malades ; & voilà tout ce qu'on peut lui attribuer pour la Médecine, car les trois ESCULAPES qui l'ont précédé, sçavoir, le Phénicien & les deux premiers Grecs, ne se mêlerent que de l'*œuvre de la main*, & partant, simplement de la *Chirurgie*.

Ce qui prouve encore que ce dernier fut plus *Chirurgien* que Médecin, comme l'avoue même M. le *Clerc*, c'est qu'il n'instruisit point ses enfans dans la Médecine; car MACHAON & PODALIRE ne se mêlerent que du Manuel Chirurgical, comme nous l'avons prouvé. Ainsi M. le *Clerc* se trompe ; en disant que tous ceux qui ont suivi ESCULAPE, jusqu'à *Hippocrate*, ont exercé toutes les parties de la Médecine; puisque ses propres enfans n'ont exercé que la Chirurgie manuelle, & ne

» quoique son principal talent fût la Chirurgie, & que ce soit l'endroit par où il s'est distingué ; ce qui a suffi pour lui acquérir une grande réputation. *

Continuation, &c.

» Voilà, ce me semble, comme on doit expliquer le passage de *Celse* & de *Pline*, & concilier leur sentiment avec celui de tous les autres. **

Ici finit le chap. de M. le Clerc.

l'ont pas même accompagnée de la *Diete* qui en doit être inséparable, comme nous l'avons déja fait entendre.

* M. le *Clerc* ne peut se départir du vrai, & se sent obligé de dire que le *principal talent* d'ESCULAPE *étoit la Chirurgie, & que c'étoit par-là qu'il s'étoit distingué ; ce qui a suffi pour lui attirer une grande réputation dans tout le reste de la Médecine.*

** Ce Chapitre de M. le *Clerc*, que je viens d'exposer sans l'altérer d'un seul mot, & sur lequel j'ai de tems en tems fait de courtes réflexions, n'a été composé (de l'aveu même de son Auteur) que pour concilier le sentiment commun qui fait ESCULAPE *Inventeur de la Médecine*, avec *Celse*, *Pline*, & quelques autres Auteurs célébres, qui ne lui attribuent que l'*Invention de la Chirurgie.*

Je m'imaginois par cette qualité spécieuse de Médiateur que M. le *Clerc* prend ici, que ce sçavant Médecin alloit prouver qu'ESCULAPE avoit eu autant de succès en Médecine qu'il en avoit fait voir par l'*œuvre de sa main*, & par conséquent dans la pratique de la *Chirurgie.* Mais après avoir étalé le *Manuel Chirurgical* d'ESCULAPE, & avoir démontré très-clairement que les *Chirurgiens* (j'entends comme lui ceux qui par les pansemens & applications de remedes, guérissent les malades) étoient les *Inventeurs de la Médecine*, il se contente d'avancer *qu'il est probable* qu'ESCULAPE *traitoit aussi bien les maladies internes que les externes.*

Or cette probabilité n'étant pas appuïée de

Pour continuer notre discours, il faut remonter jusqu'à ces prétendus *Inventeurs de la Médecine*, & dire que tout leur mérite ne consistoit qu'à guérir les *plaïes*, les *ulcéres*, les *fractures*, les *luxations*, les *tumeurs*, & autres maladies *extérieures*: ainsi l'action éclairée *de la main* fut la premiere partie de l'Art de guérir, ou, si l'on veut, de la Médecine en général. Cependant les peuples devenant plus nombreux, la sobriété moins observée, & les maladies par conséquent plus fréquentes, plus compliquées & plus nombreuses, la Médecine parut, comme nous l'avons dit; & les Chirurgiens de ce tems-là qui n'avoient fait jusqu'alors que panser des *plaïes*, & traiter d'autres maladies Chirurgicales, furent obligés d'imaginer différens moïens pour guérir les maladies *intérieures*, pour le traitement desquelles ils n'étoient pas moins consultés que pour les extérieures.

La Chirurgie & la Médecine étoient pour lors exercées par une seule personne.

La Chirurgie & la Médecine furent donc pour lors exercées par une seule

preuves suffisantes, & M. le *Clerc* aïant lui-même été assez sincere pour donner au *Manuel de la Chirurgie* ce qui lui appartenoit, je puis inférer delà, que *Celse*, *Pline*, & tous les Auteurs qui sont de leur sentiment, ont raison de dire que l'action de la main sur le corps de l'homme, & par conséquent la *Chirurgie*, fut la premiere partie de l'Art de guérir; & que la *Médecine* ne fut inventée que la seconde.

perſonne ; & comme les occaſions de ſe ſignaler & d'augmenter les connoiſſances de l'Art furent plus fréquentes , il eſt à croire que ces ſciences unies enſemble, & exercées par une même perſonne , firent ou durent faire de grands progrès en peu de tems.

Les Hiſtoriens font néanmoins voir le contraire de ce qu'on auroit dû eſpérer à cet égard;car la Chirurgie pendant les ſix ſiécles qui ſuivirent la guerre de *Troye* , n'a rien ajoûté, ou très-peu de choſe , aux lumieres acquiſes pendant les 28 premiers ſiécles. Et depuis la guerre de *Troye* juſqu'à plus de 500 ans au delà, la Chirurgie n'augmenta pas beaucoup dans ſes acquiſitions ; & la Médecine fut peu cultivée , & preſque toujours entre les mains du commun peuple. Chacun faiſoit en ce tems-là , les remédes qu'il croïoit ſalutaires ; & l'uſage étoit alors , que ceux qui avoient eu quelques ſuccès dans l'adminiſtration d'un reméde , l'écriviſſent ſur des tables expoſées dans les Temples de ceux que les peuples avoient *déifiés* comme inventeurs de la Médecine. Ainſi les *Chirurgiens Médecins*, ou les *Médecins Chirurgiens* , ſe contentoient d'avoir en main certains remédes , que l'expérience leur avoit fait connoître propres à guérir de certaines maladies ,

On écrivoit ſur des tables expoſées dans les Temples d'Eſculape , les remédes qui avoient eu quelque ſuccès.

sans raisonner ni sur la cause de ces maladies, ni sur l'action de leurs remédes ; de maniere que ces mêmes remédes passoient de pere en fils, avec quelques autres qui étoient décrits, comme on vient de le dire, dans les Temples d'APOLLON & d'ESCULAPE.

Des connoissances aussi bornées dans la Chirurgie & dans la Médecine, ont subsisté dans le même état, comme on l'a déja dit, durant plus de 500 ans ; après quoi l'on s'est appliqué avec plus de soin à l'étude des Sciences. La Philosophie qu'on joignit alors à la Médecine toute Chirurgicale, fit regarder les choses de plus près : les raisonnemens & les résultats qu'on en tira, furent plus approfondis & mieux suivis ; mais comme ceux qui exerçoient cet Art, n'étoient pas dirigés par des guides bien sûrs dans l'Art de guérir, qui sont le *mécanisme* & l'*harmonie* des parties qui nous composent, dont ils n'étoient point instruits, ils ne produisoient qu'une confusion de raisonnemens brutes, & de remédes hazardés, plus propres à donner du faste à la Chirurgie & à la Médecine, qu'à les mettre en état de traiter méthodiquement les malades.

La Philosophie qui n'est pas fondée sur le mécanisme & l'harmonie des parties du corps de l'homme, ne sert qu'à donner du faste à la Chirurgie & à la Médecine.

PITAGORE fut un des plus célébres Philosophes & des premiers qui introdui-

Pytagore est le pre-

ſit le raiſonnement dans l'Art de guérir. Lui & ſes diſciples joignirent à la Chirurgie & à la Médecine, cette belle partie qui en eſt la baze, je veux dire la *Phyſiologie*, qui traite particulierement du corps humain, noble ſujet de l'une & de l'autre profeſſion.

mier qui ait orné l'Art de guérir de la *Phiſiologie.*

EMPEDOCLE, Philoſophe & diſciple de *Pytagore*, fleuriſſoit environ l'an du monde 3506. Il eut, comme ſon prédéceſſeur, quelques connoiſſances de l'œconomie animale ; mais cette ſcience étoit encore ſi confuſe entre leurs mains, qu'ils n'en tirerent pas de grands avantages pour la pratique Chirurgicale & Médicinale.

L'Anatomie a commencé par la diſſection des animaux.

ALCMOEON, un des diſciples de *Pytagore*, a été le premier qui a anatomiſé des animaux, afin de connoître les parties qui compoſent leur corps. On ne doit donc pas être ſurpris, ſi la Chirurgie & la Médecine ont fait ſi peu de progrès dans le premier âge, puiſqu'elles n'étoient point fondées ſur la connoiſſance de l'homme, qui eſt le ſeul guide qui puiſſe ſûrement conduire les Miniſtres de la ſanté dans leur pratique. L'Anatomie de ce Philoſophe ne s'étendoit encore guéres que ſur des connoiſſances *phyſiologiques*, ſi éloignées du vrai & de la ſtructure réguliere des organes, qu'elles

embaraſſoient beaucoup plus la Chirurgie & la Médecine, qu'elles ne leur fourniſſoient de lumieres. C'eſt donc avec raiſon que *Pline* dit que la Médecine eſt demeurée preſque dans l'oubli depuis la guerre de *Troye*, juſqu'à celle du *Péloponeſe*, où *Hippocrate* la remit au jour. ***Sequentia ejus*** (*Medicinæ*) *à Trojanis temporibus, mirum dictu, in nocte denſiſſima, uſque ad Peloponeſiacum bellum. Tunc eam in lucem revocavit Hippocrates. Lib.* 29. *c. I.*

Hippocrate au tems de la guerre du Péloponeſe, réduiſit la Médecine en Art, & fut le premier qui la ſéparât de cette Philoſophie faſtueuſe & inutile.

Au tems de la guerre du Péloponeſe qui arriva vers le trente-ſixiéme ſiécle du monde, la Médecine en général prit de notables accroiſſemens. HIPPOCRATE mit pour lors toutes les parties de cet Art en vigueur, par les cures Chirurgicales & Médicinales qu'il fit, & par les livres qu'il compoſa, à ce qu'on dit, ſur les tables des Temples dont nous avons parlé.

Ce Prince de l'Art de guérir, fut le premier qui ſépara de la Chirurgie & de la Médecine, cette Philoſophie faſtueuſe, pleine de raiſonnemens inutiles; & ne s'attachant qu'à la nature en particulier, par rapport à l'homme, il ſçut allier la pratique à la théorie, rendre raiſon de ſes obſervations, & les accommoder à une Philoſophie Chirurgicale & Médicinale, qui donna lieu aux progrès éton-

nans de cette ſcience, & mérita d'être généralement eſtimé, tant de ſes contemporains que de tous ceux qui l'ont ſuivi.

Il donna également des préceptes ſur les maladies *extérieures* & *intérieures* ; & il a fait par-là, connoître à toute ſa poſtérité, qu'il étoit *Chirurgien* & Médecin.

L'*Art eſt long*, dit cet excellent homme, *& la vie eſt courte* ; (*a*) ainſi on ne doit pas être ſurpris ſi ce grand Chirurgien Médecin n'a pû donner à l'Anatomie, toute ſa perfection. Il eſt même difficile de concevoir comment il a pû y faire un ſi grand progrès, vû que ceux qui l'avoient précédé dans la diſſection, lui avoient laiſſé ſi peu de fruits de leurs découvertes. De plus, n'aïant jamais diſſéqué que des brutes, il n'a pû nous donner que des deſcriptions conformes aux ſujets ſur leſquels il avoit travaillé.

Hippocrate n'aïant diſſéqué que des brutes n'a pû laiſſer qu'une ſtructure conforme aux brutes.

Pour ſa pratique Médicinale, il la fondoit ſur l'OBSERVATION & ſur l'EXPERIENCE. Ce fut ſur ces deux *colones* ſi *fermes* & ſi *ſolides*, qu'il fut en état de donner ces préceptes qu'il auroit été à ſouhaiter que tout le monde eût ſuivis. » Pour avancer dans cette ſcience, il » nous avertit dans ſon Livre de l'an-

L'obſervation étoit le fondement de la pratique d'Hippocrate.

(*a*) Aphoriſme I. ſection I.

» cienne Médecine, qu'on avoit déja » fait de son tems des découvertes con- » sidérables, qui serviroient à l'avenir à » en découvrir d'autres, pourvû qu'on » ne s'éloignât pas dans leur recherche, » de la route qu'on avoit tenuë dans les » choses déja trouvées. (Il ajoute) que » celui qui rejettant tout ce qui a été » fait, prend une autre route dans sa re- » cherche, & croit avoir trouvé quelque » chose de nouveau, se trompe lui-mê- » me & trompe les autres. « *Ex inventis ad perquirendum procedat Medicus* (a) *qui verò; his rejectis, aliâ viâ, aliâque formâ inquirere conatur, falsus est & fallitur.*

Les Aphorismes prouvent l'exactitude & l'attention d'Hippocrate dans l'observation.

Les *Aphorismes* qu'il nous a laissés, sont des sentences sur l'Art de guérir, qui prouvent combien ce sage Observateur remarquoit attentivement tous les accidens qui arrivoient à ses malades. On trouve dans ce recueil, des beautés surprenantes & des décisions sur presque toutes les maladies, qui, judicieusement appliquées par les Chirurgiens & les Médecins, passent pour des Oracles, & leur attirent avec raison, la confiance des peuples.

Une des fautes que font pour l'ordinaire les jeunes gens, dans les différens moïens qu'ils emploïent pour leur ins-

(a) Hippocrat. de veter. Med. p. 15. 111. 8.

truction, est de ne s'appliquer pas assez à la lecture, & de ne pas sçavoir les Livres qu'ils doivent préférer. Les Aphorismes d'*Hippocrate* composent un Livre qu'ils ne doivent pas tant négliger, sur-tout quand il est sçavamment commenté, & que pour l'explication de chaque Aphorisme, un esprit sage & prudent s'est attaché à l'harmonie & au mécanisme des différentes parties du corps de l'homme, comme l'a fait depuis peu un célébre Médecin (*a*) de la Faculté de Paris. Le goût de l'illustre feu M. *Devaux*, & le zèle de cet habile Chirurgien pour ceux de sa profession qui n'entendent pas la Langue Latine, l'ont porté à faire la traduction de cet excellent Livre.

HIPPOCRATE comptoit tellement sur la Chirurgie, que lorsque la pratique Médicinale ne lui réussissoit pas, même dans presque toutes les maladies chroniques qui sont purement du ressort de la Médecine, il emploïoit cette *premiere partie* de l'Art de guérir. Car suivant lui, » ce que, les médicamens ne peuvent guérir, le sera par le *fer*, & si le » fer ne sert de rien, il faut avoir recours » au *feu* : mais ce que le feu ne peut guérir, doit être regardé comme incura-

La Chirurgie ou l'œuvre de la main, étoit le reconfort d'Hippocrate.

(a) *Hippocratis Aphorismi*, &c. Authore D. Hecquet.

» ble. « *Quæ medicamenta non ſanant* (a) ea *ferrum ſanat. Quæ ferrum non ſanat*, ea *ignis ſanat. Quæ verò ignis non ſanat*, ea *inſanabilia exiſtimare oportet.*

Comme je ne veux pas faire ici un extrait fort ample de la Chirurgie d'*Hippocrate*, je dirai ſeulement qu'elle étoit ſouvent très-cruelle. En effet, il brûloit & cautériſoit la poitrine & le dos des Phtiſiques, & le ventre de ceux qui avoient la ratte gonflée. Il cautériſoit en huit endroits différens le ventre de ceux qui avoient une hidropiſie naiſſante ; & ces endroits deſtinés pour l'application des cautéres, étoient la région du foïe & ſa circonference. Dans les douleurs de têtes, il appliquoit *huit* cautéres, ſçavoir, deux auprès des angles des yeux, deux vers les oreilles, deux ſur le derriere de la tête, & deux à la nuque. Et ſi par hazard tous ces cautéres n'ôtoient point la douleur pour laquelle il les appliquoit, il cernoit le front par une inciſion en forme de couronne, la dilatoit avec de la charpie, & l'entretenoit longtems, afin, diſoit-il, de faciliter la ſortie du ſang & des humeurs qui produiſoient cette douleur. Il avoit encore pluſieurs autres façons d'opérer de cette eſpéce, qui ſont aſſez voir combien la Chirurgie

Les Anciens portoient impitoïablement le feu par tout.

(a) Aphoriſm. VI. ſect. VIII.

de nos jours a fait de progrès en donnant des bornes plus mesurées à ces opérations, qui produisent effectivement de grands effets quand elles sont emploïées avec toutes les connoissances requises.

Toute sa Chirurgie ne fut pourtant pas toujours portée à ce point de cruauté, puisqu'il se servoit souvent de plusieurs médicamens Chirurgicaux assez faciles à préparer, & dont l'opération n'est pas douloureuse. Il a donné des préceptes & des observations sur plusieurs manieres d'opérer & de penser les plaïes, qui ne peuvent partir que d'un esprit sage & très-profond : mais la longueur de l'Art *(a)* & la briéveté de la vie, l'ont empéché de le porter à plus haut point de perfection.

Toutes les parties de la Médecine furent exercées par une personne jusqu'au vingt-huitiéme siécle de la création du monde.

On voit par-là qu'*Hippocrate* faisoit la *Chirurgie*, la *Médecine* & la *Pharmacie*; ce que nombre d'habiles Médecins *vulneraires*, ou *Chirurgiens Médecins* ont fait depuis, & ont toujours continué de faire jusqu'au tems d'HEROPHILE.

Premier exemple d'Anatomie humaine.

Ce dernier Auteur vivoit (suivant le sentiment commun) à la fin du trente-septiéme siécle, & au commencement du trente-huitiéme. Il a beaucoup perfectionné l'Anatomie, & a été le premier qui ait anatomisé des cadavres humains.

(a) Aphor. I. sect. I.

En effet, *Alexandre* & *Ptolomée*, deux grands Rois, furent les premiers qui leverent le scrupule que l'on s'étoit fait jusqu'alors, de toucher à des cadavres humains pour les anatomiser : mais ces Héros de l'antiquité voulant faire fleurir les sciences dans leurs Etats, sur-tout la connoissance de l'homme qu'ils trouvoient si digne de leur attention, permirent à HE'ROPHILE & à ERASISTRATE, d'anatomiser non seulement les corps des criminels qu'on avoit suppliciés, mais permirent aussi qu'on leur mît entre les mains plusieurs de ces malheureux, pour les disséquer *tous vivans*, dans la pensée qu'ils découvriroient, par ce moïen, la cause de beaucoup d'actions qu'ils ne pouvoient connoître autrement.

Dissections de corps humains encore vivans.

Tant de découvertes dans l'Anatomie, tant d'explications de maladies, fondées sur une Phisique dès-lors accommodée à la Chirurgie & à la Médecine; tant d'Opérations Chirurgicales, & de compositions pharmaceutiques, mirent *l'Art de guérir* à un point de vûe beaucoup plus étendu & plus lumineux qu'il n'avoit été avant la guerre de *Troye*. Ce qui fait voir que toutes ces differentes sciences demandoient differentes sortes d'applications, un manuel délicat & circonstancié, & des manipulations fidelles & exactes. Ainsi le-

Raisons pour lesquelles les Chirurgiens Medecins, ou les Medecins Vul-

Ministre de la santé, qui jusqu'au commencement du vingt-huitiéme siécle remplissoit seul tous ces devoirs, se trouvoit chargé à un tel excès, qu'à peine avoit-il étudié la nature, qu'il ne lui restoit pas assez de tems pour accoutumer sa main à un manuel qui devenoit de plus en plus difficile & varié.

néraires, étoient trop chargés.

De plus la dissolution dans les mœurs s'étant en même-tems augmentée, aussi-bien que le nombre des hommes; & leur maladies que le libertinage, la débauche, les nouveaux commerces, la disproportion dans les alimens, & la diversité des ragouts rendoient plus longues & plus rebelles; un seul homme depuis ce tems-là, ne put suffire à étudier solidement les loix naturelles dans leur intégrité, & la nature dans ses écarts: il ne put plus donner une application assez sérieuse à diriger sa main pour l'exercice pénible du manuel Chirurgical, dont la délicatesse qui dépend absolument du génie & de l'habitude de celui qui l'exécute, fait des miracles évidens: il ne put enfin avoir assez de loisir pour vaquer à la connoissance des drogues, à la dispensation & la juste manipulation des médicamens. Il fallut donc que différens particuliers s'adonnassent insensiblement à quelqu'unes de ces fonctions, & en fis-

Véritables causes du partage de la Médecine.

ſent leur occupation particuliere ; & voilà comme la néceſſité a partagé (du tems d'HE'ROPHILE & (a) d'ERASISTRATE) l'art de guérir les hommes, ou la Médecine en général, ſans que perſonne ſe ſoit ingeré de propos déliberé, de faire ce partage, & ait aſſigné à chaque particulier les bornes de ſa profeſſion, ni l'ait reſtreint dans cette *faſtueuſe ſubordination*, plus dangereuſe encore pour le Public, qu'elle eſt moralement impoſſible & inutile.

Perſonne n'a eu l'autorité de faire le partage de la Médecine, mais chacun s'eſt appliqué à ce qui lui convenoit mieux.

Toute la Médecine ſe trouva donc par néceſſité ſeulement, partagée en trois profeſſions differentes. Le manuel, ou pour mieux dire la *Chirurgie*, fut inventée & cultivée la premiere, comme nous l'avons ſuffiſamment prouvé. La Médecine, ou comme diſent les Auteurs, la *Diététique* vint dans la ſuite à ſon ſecours, ainſi que la *Pharmacie*. La Médecine ou la partie Diététique commença dès-lors à vouloir prendre le deſſus, en ſe chargeant d'expliquer les cauſes des maladies intérieures, & de preſcrire un régime de vivre convenable au maladies du dedans, dont la cauſe ne ſe maniſeſte que difficilement, & n'eſt connue que de ceux qui ſçavent en quoi conſiſtent les proportions, l'équilibre,

Portarit des véritables Médecins.

(a) Celſ. Præfat. lib. 1.

& l'harmonie qui doivent ſe rencontrer entre les ſolides & les fluides. Ceux-ci étoient à peu près les mêmes que les *bons Médecins* de nos jours : & comme la Philoſophie dont ils faiſoient profeſſion, les engageoit à étudier la nature (ce qui leur emportoit une bonne partie de leur tems) la plûpart abandonnoient entiérement les autres parties de l'Art de guérir.

La Chirurgie ancienne ne comprenoit que l'opération.

Ceux qui par l'œuvre de main exerçoient la *Chirurgie*, différoient alors des Chirurgiens de nos jours, en ce qu'ils ne ſe méloient guéres que de cette Chirurgie qui, ſans le ſecours des topiques, peut guérir par l'opération ; mais lorſqu'il s'agiſſoit de guérir par des applications de médicamens, les Chirurgiens s'en rapportoient d'abord à ceux qui exerçoient la partie que l'on appelle *Pharmacie.* Ainſi les *plaies*, les *ulceres* & les *tumeurs* (à moins qu'il ne fallût y faire quelques ouvertures ou quelques inciſions) étoient de la compétence de ces derniers. Et comme il arrivoit ſouvent qu'après un long traitement, ils ne pouvoient réuſſir dans les cures qu'ils entreprenoient par la ſeule application de leurs remédes, pour lors il falloit emploier le *fer* & le *feu* ; ils remettoient à leur tour leurs malades entre les mains des Chirurgiens.

Il est donc évident que ces Artistes étoient différens de nos *Apotiquaires*, qu'ils faisoient des fonctions qui demandent une grande connoissance de la structure du corps humain, & qu'ils empietoient beaucoup sur la Chirurgie en s'attribuant l'application des médicamens. Le Public, *ce juge équitable*, sçut lui-même rendre à la plus *ancienne partie de l'art de guérir*, ce qui lui appartenoit légitimement; car se voïant presque toujours obligé de quitter ces sortes d'*Apotiquaires* pour aller au *Médecin vulnéraire*, c'est-à-dire à celui qui par l'œuvre de la main est véritablement *Chirurgien*, (a) le peuple se détermina peu à peu à n'avoir confiance qu'en ce dernier.

Sans la connoissance de la structure du corps de l'homme, les succès n'arrivent que par hazard.

Et comme le nombre des drogues s'augmenta, que leurs préparations & leurs compositions furent plus que suffisantes pour occuper un homme entier, & lui fournir une honnête subsistance, les Chirurgiens furent obligés de se prêter au service que le Public attendoit d'eux, & ils furent généralement recherchés pour toutes les maladies extérieures.

C'est ainsi que le public restraignit les Apotiquaires à la composition des drogues, & força, pour ainsi dire, les Chirurgiens à traiter toutes les maladies extérieures.

Tous ceux qui s'appliquoient à la partie *Diétetique* de l'Art de guérir, n'abandonnerent cependant pas entiérement la

(a) *Vulnerarius, vel vulnerum Medicus.* Plin. lib. 29. chap. 1.

partie

partie *Pharmaceutique* ; ou, pour mieux dire, ils s'y appliquerent avec plus de ferveur, depuis que *Pline* leur eut reproché qu'ils abandonnoient trop la connoissance des drogues, & qu'ils en achetoient de mauvaises : ainsi plusieurs les examinant avec plus d'assiduité, & faisant eux-mêmes les compositions, les donnoient à leurs malades, & continuoient ainsi à exercer la *Médecine* & la *Pharmacie*.

La Pharmacie n'étant qu'un mélange de drogues, a toujours été assez annexée à la Medecine; mais la difficulté qu'il y a toujours eu d'être bons Chirurgiens, a plus réellement séparé cet art du corps de la Médecine.

La *Chirurgie* au contraire, semble avoir été plus réellement séparée du corps de la Médecine que la Pharmacie; & si nous en croïons *Celse*, elle commença en *Egypte* à avoir ses Professeurs à part, (*a*) environ l'an 3800 de la création du monde; & parmi les grands Chirurgiens qui exercerent particulierement la Chirurgie, PHILOXENE fut un des premiers qui composa plusieurs Volumes sur cette matiere.

L'Art de guérir, ou la Médecine en général, se trouvant donc ainsi partagée en trois professions, a souffert encore différens changemens; car les connoissances s'étant toujours accrues, on a de plus en plus travaillé à se rendre capable d'expliquer les causes des différentes maladies qui attaquoient le corps humain, & qui

(*a*) Cels. in Præfat. lib. 7.

sembloient s'accroître à mesure que les connoissances devenoient plus étendues. De là par une suite nécessaire, les moïens de guérir se sont multipliés, & chacun dans sa profession, s'étant plus adonné à une sorte de maladie, & aux remédes qui lui convenoient, a été recherché du Public pour cette espéce d'infirmité préférablement aux autres. Le Public a donc forcé chacun de ces Artistes, par l'occupation qu'il lui donnoit, d'abandonner toutes les autres parties de sa profession, de s'appliquer uniquement à celle pour laquelle il le recherchoit, & lui a par conséquent fourni les moïens de s'y perfectionner. Voilà comme un AMMONIUS d'*Alexandrie*, fameux Chirurgien Professeur de Chirurgie en Egypte, fut surnommé *Lithotome*, c'est-à-dire, *coupeur de pierres*, parce qu'il s'avisa le premier de rompre dans la vessie, les pierres qui étoient trop grosses pour pouvoir sortir par l'ouverture qui se fait pour cela à la vessie, ou pour mieux dire qu'on avoit coutume de faire dans ce tems-là. D'où le mot de *Lithotomie* s'est mal à propos introduit, comme je l'ai fait voir dans mes opérations.

C'est donc le public qui s'adressant à ceux qu'il croïoit les plus capables de le soulager, a fait lui-même le partage de la Médecine.

AMMONIUS, fameux Chirurgien, professa la Chirurgie en Egypte.

C'est par une raison semblable que ceux qui se sont adonnés aux maladies des yeux, ont été plus recherchés du

L'Origine des Chirurgiens Oculistes, Experts

Public pour la *Catharacte*, la *Fistule lacrimale*, & d'autres maladies de ces organes; & ont été appellés Chirurgiens *Oculistes* : que ceux qui se sont appliqués aux *Hernies*, aux maladies des dents, ont été nommés Experts pour les descentes, pour les dents, &c.

pour les descentes & pour les dents.

La Pharmacie a aussi souffert des divisions; car les Apotiquaires ne pouvant pas quitter leurs Boutiques pour aller eux-mêmes chercher les drogues étrangeres, ou commercer avec les Habitans des Ports de mer, il y a eu des hommes qui ont pris ces commissions; & comme ils ont eux-mêmes vendu leurs drogues aux Apotiquaires, ils se sont instalés Marchands de drogues ou *Droguistes*.

L'Origine des Droguistes.

Nous sçavons de plus par l'Histoire ancienne, que les premiers qui se sont appliqués à la Pharmacie, aïant appris à leurs enfans & à leurs Esclaves à connoître les simples, ceux-ci sont allés les cueillir : & comme dans la suite il s'est trouvé de ces gens-là qui en ont fourni les Apotiquaires, & à tous ceux qui en ont eu besoin, ils ont été appellés du nom d'*Herboristes*.

Origine des Herboristes.

Les Chimistes & les Alchimistes sont encore des professions émanées de la Pharmacie, & qui en différent par leur façon

de travailler, & par les effets de leurs opérations.

Quoique dans la partie Diétetique, ou que l'on nomme à présent *Médecine* par excellence, les noms des Médecins n'aïant point été caractérisés par les cures particulieres, auxquelles plusieurs se sont plus particulierement appliqués, on ne sçauroit pourtant nier qu'un Médecin n'ait plus refléchi & observé sur de certaines maladies. C'est pour cette raison qu'on préfére un tel Médecin pour les maladies des enfans, un autre pour les maladies des femmes, & même pour de certaines maladies en particulier, comme pour les *vers* & toutes les maladies *vermineuses*. Il seroit même à souhaiter pour le bien public, que des Médecins se fussent tellement appliqués à certaines maladies jusqu'ici incurables, que par leur réussite ils eussent mérité d'en porter le nom. A combien d'*Apoplectiques*, de *Phtisiques*, &c. n'eussent-ils pas redonné la vie?

Chaque Médecin a plus d'expérience dans certaines maladies que dans d'autres.

L'unique moïen aux Médecins pour s'attirer l'estime & la confiance du public.

Pour revenir à la *Chirurgie*, nous avons vû qu'elle avoit été la premiere imaginée; que des hommes qui n'avoient pour toute science dans l'Art de guérir, que l'*œuvre de la main*, avoient été eux-mêmes les *Inventeurs de la Médecine*; que cette derniere profession unie à la pre-

miere, l'une & l'autre avoient été exercées, auſſi-bien que la Pharmacie, par une ſeule perſonne juſqu'au trente-huitiéme ſiécle; que le partage de la Médecine en général, ne s'étoit fait que parce que les maladies & les connoiſſances étant devenues plus nombreuſes, chacun s'étoit appliqué à certaines maladies, & avoit été recherché préférablement aux autres pour ces ſortes de maladies; enfin nous avons vû que perſonne n'avoit eu l'autorité d'aſſigner à chaque Artiſte les bornes de ſon Art, que la Chirurgie avoit toujours été le beau côté de l'Art de guérir, & s'étoit toujours conſervée dans la poſſeſſion de traiter toutes les maladies, tant intérieures, qu'extérieures; ce qui avoit ſubſiſté, ſuivant toute apparence, juſqu'environ l'an du Seigneur 1140. où pluſieurs Sciences formerent un Corps appellé *Univerſité*, que Louis VII. & à ſon exemple Philippe Auguſte (*a*), prirent ſous leur protection, & auquel ils donnerent (auſſi-bien que les Papes) de fort beaux privileges. Ainſi juſqu'à cette époque, les choſes ſe ſont paſſées, ſur-tout en Europe, à peu près de la même maniere qu'on l'a expoſé dans cette courte Hiſtoire, & la ſaine pratique de l'Art de guérir, n'étoit exercée que

(*a*) Hiſtoire de France, par Mezeray, T. V.

par les *Chirurgiens*, qui étoient aussi Médecins.

Précis de l'Origine de la Chirurgie de Paris.

Mais en 1140. l'Art de guérir changea de face, sur tout en France, par l'établissement de l'Université qui commença sans que la Médecine y fût admise. Or comme de tous tems il y a eu dans l'Art de guérir, des hommes qui se sont plus appliqués à la pratique des maladies intérieures & extérieures, & d'autres qui se sont plus adonnés à des spéculations phisiques ; aussi dans le tems de l'établissement de l'Université, il y avoit deux sortes de Médecins Chirurgiens, sçavoir des Chirurgiens ou Médecins (le terme étoit sinonime pour lors) Cliniques, c'est-à-dire, qui alloient chez les malades, & les Médecins purement Phisiciens, qui n'étoient consultés que chez eux, ou dans le Parvis de Notre-Dame. Ces derniers peu occupés, & ne visant qu'au *clincant* d'une magnifique fourrure, firent tous leurs efforts pour entrer dans l'Université, & proposerent à ce célébre Corps d'y joindre les Médecins Chirurgiens dont ils faisoient en quelque façon partie.

Avant 1140. il n'y avoit que des Chirurgiens Médecins, & des Médecins purement Phisiciens.

La proposition fut acceptée par ce grand Corps de Sçavans, mais à des conditions que tous ne trouverent pas recevables : car comme la plûpart de ceux qui composoient alors l'Université, é-

toient Ecclésiastiques, ils alléguerent que l'Eglise abhorroit le sang, & qu'ils ne pouvoient recevoir les Chirurgiens Médecins, qu'ils ne renonçassent par un Acte solemnel & par serment, aux Opérations, & par conséquent à la pratique de la Chirurgie.

Les Chirurgiens Cliniques ont toujours été attachés à la Chirurgie.

Les vrais Médecins Chirurgiens Cliniques qui alloient chez les malades, & traitoient toutes leurs infirmités, ne purent se résoudre à renoncer à la plus belle partie de leur Art, à cette partie qui leur attiroit l'estime, l'amitié & la confiance du Public, & leur fournissoit les moïens de vivre honorablement. Ils demeurerent donc plus attachés que jamais à leur Collége de S. Côme, & laisserent le *clincant* aux Médecins purement Phisiciens, qui furent alors incorporés dans la Faculté des Arts de l'Université, aux conditions dont on vient de faire mention, & qui s'observent encore aujourd'hui dans la Faculté de Médecine de Paris, comme il est prouvé par l'Article XXIV. de leurs Statuts.*

* Si quis inter Baccalaureos sederit, qui Chirurgiam, aut aliam artem manuariam exercuerit, ad licentias non admittatur, nisi prius fidem suam astringat publicis Notariorum instrumentis, se nunquam posthac Chirurgiam, aut aliam artem manuariam exerciturum: idque in Colligii Medici commentarios referatur. Ordinis enim Medici dignitatem puram integramque conservari par est.

Quelque tems après le nombre de ces Médecins purement Phisiciens, adjoints à la Faculté des Arts de l'Université, aïant assez considérablement augmenté, l'Université assemblée, en composa la Faculté de Médecine, qui n'a rang après la Faculté de Droit, que parce qu'elle est la derniere créée dans ce grand Corps de Sçavans.

L'Origine de la Faculté de Médecine de Paris.

Telle est l'époque de la séparation des Médecins d'avec les Chirurgiens; c'est-à-dire que dans un même Corps de Chirurgiens Médecins, ceux qui n'étoient pas fort emploïés auprès des malades, & qui avoient le loisir de s'appliquer à des spéculations phisiques, commencerent l'origine de la Faculté de Médecine, & ont conservé par la suite le nom de *Médecins* seulement. Mais ceux qui par des raisons qu'on a détailléees, ne voulurent pas renoncer à la partie de leur Art si utile au Public & à eux-mêmes, soutinrent l'ancien Collége de S. Côme, & conserverent le nom de *Chirurgiens.*

Séparation de la Médecine d'avec la Chirurgie.

Dans la suite, *Jean Pittard* premier Chirurgien de S. Louis, de Philippe le Hardi, de Philipe le Bel, & Chirurgien du Roi en son Châtelet de Paris, mit en vigueur, & disciplina même le Collége des Chirurgiens, en leur donnant des Statuts qui ont subsisté jusqu'au regne de Louis XIV.

Premiers Statuts de la Compagnie des Chirurgiens de Paris.

De cette séparation, il est arrivé dans la suite des tems, que ceux qui se faisoient recevoir dans la Faculté de Médecine, n'étant plus obligés d'exercer la pratique de Chirurgie, ne purent en connoître les beautés & les finesses, qui ne se manifestent ordinairement que dans ceux qui l'exercent avec des talens, & ne purent conséquemment produire dans leur Art, qu'une foule de sistêmes, qui furent successivement détruits à mesure qu'un nouveau paroissoit. Au contraire dans la Chirurgie, comme ils ont continué de l'exercer conjointement avec les autres parties de l'Art de guérir, ils ont laissé des écrits qui sont toujours les flambeaux de cet Art.

Source des sistêmes en Médecine.

Source des grands Maîtres en Chirurgie.

Il n'en fut pas tout à fait de même dans les Roïaumes voisins : les Universités plus sensées, n'assujettirent pas les Médecins Chirurgiens aux mêmes loix ; ils continuerent à être Chirurgiens & à enseigner la Chirurgie. C'est cet exercice continué, qui a produit dans ces Universités, & parmi les Médecins étrangers, tant de grands Maîtres en Chirurgie, dont les écrits nous éclairent beaucoup, & nous sollicitent vivement à aller au delà s'il est possible.

Cette constance dans l'exercice de la Médecine & de la Chirurgie par la même

personne, ne s'est pas non plus soutenue dans les Païs étrangers : la contagion a passé de la France chez eux, & les Médecins Chirurgiens étrangers ont aussi négligé, dans la suite, l'exercice de la Chirurgie pour conserver le seul titre de Médecins : mais quoiqu'ils aient cessé de pratiquer cet Art, ils ont conservé le droit de l'enseigner ; & des hommes qui n'étoient point Médecins furent les seuls qui exerçoient la Chirurgie. Delà vient que le droit d'enseigner, & la pratique, furent séparées ; & delà vient enfin la décadence de la Chirurgie dans les Païs étrangers, où, de l'aveu de tout le monde, elle ne se soutient pas comme à Paris, où les Chirurgiens ont conservé non seulement toutes les pratiques de l'Art de guérir, mais aussi le droit d'enseigner leur Art à portes ouvertes.

Décadence de la Chirurgie dans les Païs étrangers.

En effet la seule Ecole de Chirurgie qui soit en Europe, cultivée par des Chirurgiens, est dans cette grande Ville, où notre AUGUSTE MONARQUE a fixé une pension honorable aux cinq Chirurgiens qui ont de tems immémorial, enseigné & démontré la théorie & la pratique de leur profession, & il les a décorés du titre de Démonstrateurs Roïaux, pour confirmer leur droit d'enseigner & démontrer publiquement, la théorie & la

Paris est la seule Ville où les Chirurgiens aient une Ecole publique.

pratique des cinq parties de la Chirurgie.

Les progrès de cette Ecole, & des exercices continuels qui se font dans l'intérieur de ce Corps célébre de Chirurgie, ont été si marqués, que pour soutenir cette émulation, & y assembler un plus grand nombre de materiaux Chirurgiques, le ROI l'a érigée en *Académie Roïale*, où de toutes parts, on y envoïe les faits de Chirurgie les plus curieux & les plus singuliers.

Origine de l'Académie Roïale de Chirurgie.

Changemens heureux qui placent cette Compagnie au rang des Corps les plus célébres! Mais ce qui la flate davantage, c'est qu'au moïen de cette nouvelle dignité, elle se trouve en état de rendre publiques, des maladies & des opérations qui n'étoient connues avant, que par des particuliers, & dont l'ignorance presque générale, a laissé périr un grand nombre de sujets, sans pouvoir démêler les causes de mort, & les uniques moïens qui convenoient en pareil cas. Elle se trouve de plus, par cet établissement, en état de tirer des faits qui lui sont communiqués, soit par ses membres ou par les étrangers, des théoremes sûrs, qui, devenus publics par la proclamation qu'elle en fera, éclaireront infiniment tous ceux qui exercent les différentes

Avantages de l'Académie Roïale de Chirurgie.

parties de l'Art de guérir, ſans aucune reſtriction.

Ceci n'eſt qu'une eſquiſſe de l'origine & du progrès de la Chirurgie de Paris. Je ſens qu'il eût été néceſſaire de la ſoutenir par des preuves, comme je l'ai fait de la Chirurgie en général ; mais ces preuves m'euſſent conduit à une Hiſtoire complette, qui eſt déja faite, même par un très-illuſtre Chirurgien, dont la plume plus éloquente que la mienne, en a expoſé des échantillons dans les ſcéances publiques de notre Académie, & dans pluſieurs Mercures : je penſe néanmoins que cette Hiſtoire eſt deſtinée à voir le jour ; mais en tout cas, ceux qui ſeroient preſſés de voir beaucoup de ces preuves, les trouveront partie dans *Paſquier*, qui ſans aucune partialité, en a détaillé un aſſez grand nombre ; & partie dans les écrits des Chirurgiens de Paris au ſujet de leurs dernieres diſputes littéraires : écrits ſolides, & dans leſquels on voit des beautés Chirurgicales qui ne ſont pas communes.

FIN.

Fautes

Fautes à corriger.

P*Age 76. Tom. I. à la ſixiéme ligne de la note il y a* à la peau des lévres, *liſez* des paupieres. *P.* 282. *T. I. lig.* 4. l'épigaſtrie, *liſ.* l'épigaſtre. *P.* 297. *T. II. lig.* 24. nonnullis, *liſ.* nonnullos. *P.* 303. *T. II. lig.* 6. des lévres, *liſ.* paupieres. *P.* 308. *T. II. lig.* 5. l'orte, *liſ.* l'aorte. *P.* 332. *lig.* 8. *liſ.* On alléguera.





